



"1^{er} Avril"

PIERRE
CENTLIVRES

BRIBES ET TRACES

L'éphémère au quotidien



BRIBES ET TRACES
L'ÉPHÉMÈRE AU QUOTIDIEN

COLLECTION «ETHNOGRAPHIES»

Dans le prolongement des «Recherches et travaux de l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel», la collection *Ethnographies* rassemble aujourd'hui les thèses de doctorat, essais et ouvrages thématiques de chercheuses et chercheurs issus de l'anthropologie et d'autres disciplines des sciences humaines et sociales. Elle se focalise sur les recherches qui fondent leur analyse des processus socioculturels sur des enquêtes qualitatives de longue durée en privilégiant l'observation-participante (ou l'immersion), le décentrement et la réflexivité. La collection entend dynamiser et faire rayonner la démarche ethnographique en l'envisageant au-delà du seul cadre de l'anthropologie et en soulignant sa pertinence pour de multiples disciplines. De par son format et son style, *Ethnographies* s'adresse à un large public (acteurs du monde académique mais aussi praticiens et professionnels des différents champs étudiés), soucieux de réfléchir à la complexité culturelle et sociale. La collection est dirigée par Hervé Munz et encadrée par un comité scientifique représentant le monde romand de l'anthropologie et des sciences humaines et sociales, composé de Pierre Centlivres, de Jérémie Forney, de Marion Fresia, de Christian Ghasarian et d'Ellen Hertz.

PIERRE CENTLIVRES

BRIBES ET TRACES
L'ÉPHÉMÈRE AU QUOTIDIEN

ÉDITIONS LIVREO-ALPHIL

Éditions Livreo-Alphil, 2024
Rue du Tertre 10
2000 Neuchâtel
Suisse

www.alphil.ch

Alphil Distribution

DOI 10.33055/ALPHIL.00587

ISBN 978-2-88950-256-1

ISBN pdf 978-2-88950-269-1

ISBN epub 978-2-88950-270-7

Les Éditions Alphil bénéficient d'un soutien structurel de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2025.

Cet ouvrage a été publié grâce au soutien :

– de la Société des amis du Musée d'ethnographie de Neuchâtel (SAMEN);

– de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel;



– de la Loterie romande;



– de l'Université de Neuchâtel;

– de la Ville de Neuchâtel.



Illustration de couverture: Carte postale du 1^{er} Avril, détail. © Collection Pierre Centlivres.

Ce livre est sous licence:



Ce texte est sous licence Creative Commons: elle vous oblige, si vous utilisez cet écrit, à en citer l'auteur, la source et l'éditeur original, sans modifications du texte ou de l'extrait et sans utilisation commerciale.

Responsable d'édition: Rachel Maeder

En apparence, sans importance

Parlons d'autres choses: des objets du quotidien, des souvenirs fugaces, des fragments d'écriture, des mots sans suite, et non de ce qui est permanent, durable ou universel. Bref, intéressons-nous au passage et au passager.

Dans les chapitres qui suivent, j'aborderai deux thèmes distincts et complémentaires: celui de la rencontre et celui de la trace. Pour le premier, j'ai choisi celui qui implique l'imprévu, le hasard ou la coïncidence. Pour le second, l'empreinte, le signe, le fragment. Il arrive que les deux thèmes se croisent ou même justement se touchent. À partir de ces traces, marques ou vestiges, un univers ignoré survient, un monde négligé apparaît, un ou des inconnus surgissent. Par le biais d'une rencontre renaissent images ou vestiges d'un temps ou d'une contrée oubliée. Certaines rencontres peuvent faire suite à un projet délibéré ou être le résultat du hasard; je préfère ces dernières, riches en découvertes. À côté de l'imprévu qu'elles représentent, elles peuvent apporter une soudaine ouverture sur un ailleurs, sur une inattendue parcelle de vie, sur un morceau de récit dont la totalité demeure à jamais inconnue.

Rencontres et traces se combinent dans des « objets trouvés », tels les fragments d'une collection non aboutie de cartes postales, achetées sur un vide-grenier quelque part en Ardèche, ou vestiges d'archives familiales, cartes sur lesquelles peuvent manquer l'expéditeur, voire le destinataire. Ce peut être aussi des chromos dans un cartable acquis sur les marchés

du Moyen-Orient ou du sud de l'Inde, dont les couleurs et les motifs m'ont séduit, et pourquoi pas des menus dressés pour des repas de fête auxquels je n'étais pas invité, ou une dédicace, un ex-dono d'un ouvrage ancien déniché chez un libraire anglais.

Ces traces sont des pistes qui nous mènent à des personnages dont, à part l'entrevue d'un instant, j'ignore tout. Ce bref moment, c'est un fragment de trajectoire, d'une durée limitée. Cela ne veut pas dire que ces personnages aient été insignifiants. Certains ont côtoyé la grande Histoire, mais pour eux, pour moi, la rencontre se borne à un moment de courte durée de notre existence. Puis on perd leur trace, leur sillage s'évanouit. On ne sait quelle a été leur fin. Pour un seul de ces inconnus, la mort figure dans les mini-archives en ma possession : Pauvre Pétrus !

Leur apparition cependant dit quelque chose sur le monde, le leur et le nôtre, et sa vie insignifiante et banale, mais aussi elle rappelle les conflits, les voyages, évoque nos et leurs croyances, ainsi que le désordre de mon bureau...

Je tente dans les pages qui suivent de faire bon usage de mon métier d'ethnologue où entrent ces entretiens avec des interlocuteurs appartenant au milieu étudié, où entre également l'observation des traces et des signes censés mener à l'intelligence de sociétés différentes de la nôtre. Il est bien entendu que ces pages représentent un « pas de côté », une excursion hors de mes terrains habituels.

L'ethnologie classique, celle du milieu du siècle dernier, imposait de longs séjours dans et avec la population étudiée, en participant – dans la mesure du possible – à la vie quotidienne, impliquant des entretiens prolongés avec des informateurs, bien entendu dans la langue indigène, maîtrisée plus ou moins bien. Vivre la banalité au jour le jour de la communauté, rechercher une banalité censée être représentative de la vie authentique, voilà en quoi consistait l'enquête.

Délaissions ce schéma classique. À côté ou au sein de la vie quotidienne, surgissent l'imprévu, les rencontres inattendues en marge du terrain, par exemple sur la route, en voyage et pourquoi pas sur le trajet qui mène au lieu d'étude ou sur celui qui s'en éloigne, lorsqu'on n'est plus tout à

fait «chez soi», ou plus du tout, lorsque peu à peu se défait le paysage familier, et que les personnages croisés et entrevus sont le plus souvent des inconnus.

Sur la route peut survenir l'inattendu, où l'irruption de l'événement nous prend par surprise, hors programme, hors des contacts prévus et répétés avec des informateurs familiers. Le hors-programme se mue en producteur de sens, l'événement en un moment ethnographique, à la fois bref et essentiel, hors du quotidien. Le moment ou la rencontre imprévue peuvent contribuer à réorienter l'ordre apparent de la recherche, le fil de l'enquête, à fournir de nouvelles clés pour l'intelligibilité du monde.

En quittant la route – le «terrain» et l'enquête –, on peut être confronté à d'autres types de rencontres, des rencontres indirectes, fragmentaires, faites de traces diverses, de fragments d'écriture et d'autres débris de souvenirs et d'images.

Le numéro 32 de la revue *Gradhiva* (2021), consacré aux «livres sorciers», aux «usages magiques», mais aussi «mnémotechniques, performatifs», proches de l'oral, nous permet d'y voir plus clair. Ces textes sont en marge de l'usage habituel de l'écrit, «*brouillant les pistes entre construction littéraire et pensée sauvage, entre signe et image*», comme le dit fort bien Hortense Guégan dans *La Revue des Deux Mondes* de l'été 2021 (*La Revue des revues*, p. 179).

Ces «marginalia», ce sont souvent des fragments hors contexte, incomplets, les traces précisément que je mentionne au début de cette introduction : un bric-à-brac déconcertant, une correspondance sans commencement ni fin, des cartes postales serrées dans un carton à chaussures acquis dans une brocante en Ardèche, ou encore, quelques numéros dépareillés d'une revue littéraire défunte, des menus de noces et autres fragments d'écriture. Les rencontres, ce sont désormais ces fragments qui les suscitent, qui font surgir des personnages et des parcours de vie. Leur origine peut être à première vue opaque ou mystérieuse. À l'enquête de permettre des découvertes inattendues, un nouvel éclairage sur une réalité banale parce qu'apparemment trop connue, de faire apparaître un relief, un détail dans un passé ainsi retiré, une émotion, la force toujours active du rite et des croyances.

Mes fragments, ce sont des lettres, des cartes postales, des menus de fête, des images de dévotion, des notes de terrain. Leurs auteurs sont souvent inconnus, ou si peu connus. Le sens de ces fragments est à première vue opaque ou incertain. Le contexte ou le lieu de leur découverte fait que la frontière entre public et privé est peu lisible. Fréquemment, j'ignore la relation qui a pu exister entre destinataire et émetteur, et même, dans le cas de fragments de correspondance, quels liens ont les partenaires.

Parmi toutes ces miettes et ces vestiges, je place l'album d'une voyageuse anglaise acquis pour pas cher chez un libraire de Berne : un album à dessins, bien entamé, mais avec une réserve de papier blanc, un beau papier, épais, moelleux, légèrement granuleux, muni d'un lacet de fermeture et d'une poche pour les croquis jugés achevés et d'un support à crayon. Une étiquette collée sur la moleskine noire de la couverture renvoie à « *Winsor and Newton, Solid Sketch Book* ». Dans la poche, quelques esquisses dont celle d'une colline avec deux conifères au premier plan et l'inscription « *Gurten, July 1885* » (c'est le nom de la colline qui domine Berne). Bien sûr, on aimerait en apprendre davantage sur cette voyageuse, et surtout savoir par quels détours cet album-souvenir, moins qu'à moitié utilisé, a échoué sur les rayons d'une librairie bernoise. Pour cette jeune (?) dame ou jeune fille, le Gurten n'est-il pas un ersatz des Alpes ? Dans l'album, il y a des ébauches de chalets d'alpage et de granges à foin, restes d'un « grand Tour », amoindri, fin de siècle.

Textes sacrés, usages magiques ou mnémotechniques, en réalité, ce sont à peine des textes, mais surtout des images. Je pense ici à une série de vignettes pieuses trouvées dans un missel. En fait de textes, ces vignettes ne portent guère que des prénoms, celui de la destinataire et de l'envoyeur : « *de l'Abbé Maurice à sa petite Madeleine* » ou celui d'une amie partageant le même parcours religieux, la même communion solennelle : « *à Madeleine de son amie Hélène* ». Il y a aussi, en évidence, le nom du saint personnage : la Vierge et les saints représentés par l'image, sainte Cécile, Notre Dame de Lourdes, saint Christophe et tous les autres, sans oublier le Bon Pasteur.

Cette collection d'images pieuses vient du missel édité en 1941 et découvert dans un vide-grenier de l'Ardèche. À quelle occasion a-t-on

bradé l'ouvrage liturgique, et surtout ces images qui prennent si peu de place, et qui, peut-être, sont porteuses d'une aura bénéfique? Est-ce lors du décès de Madeleine, une Madeleine dont j'ignore tout, si ce n'est ces pratiques d'une dévotion enfantine. Le lourd missel, de plus de 2 500 pages, imprimé sur papier bible n'a probablement pas appartenu à la fillette de douze ans. Plus tard, peut-être, une personne dévote a inséré dans l'épais volume les petites images d'une enfance pieuse.

Dans les débarras des brocanteurs, d'autres découvertes, d'autres rencontres précieuses, émouvantes même, non tant à cause de leur valeur intrinsèque que pour les questions qu'elles posent.

L'heureuse trouvaille de deux numéros de la revue *Rivages* – y en eut-il un troisième? –, éditée à la fin des années 1930 à Alger, est l'exemple même de ces rencontres improbables dont l'intérêt va au-delà du texte et du contenu, au-delà même des noms des membres du comité de direction, dont Gabriel Audisio et Albert Camus. La page de couverture et la page de garde portent la marque d'un timbre à l'encre rouge «*Stalag VII B, 22. geprüft*» – contrôlé –, trace sinistre, celle d'un camp de prisonniers de la Seconde Guerre mondiale, situé sauf erreur en Bavière. Derrière ce timbre, il y a un prisonnier, un «*intello*», instituteur ou professeur qui portait *Rivages* dans son baluchon ou à qui un proche l'a envoyée. Une revue jugée non dangereuse par la censure du camp.

Mini-textes, traces, images kitsch, cartes postales sans contenu, correspondances interrompues, dénuées de substance, que de questions sans réponse, que de rencontres d'un instant, que d'interlocuteurs inconnus ou disparus. Je ne peux croire que ces pistes ne mènent nulle part : n'est-ce pas là la marque d'une anthropologie lacunaire, minimale, qui doit reconnaître ses limites, qui s'appuie sur un donné fragmenté, sur l'omniprésence de l'absence, l'évanescence du sujet, une anthropologie qui repose sur la rencontre brève, fortuite, improbable.

Contrairement aux longs terrains lointains, participatifs, dans une population homogène, elle est faite de fragments de vie ordinaire, de moments discontinus, de détails éparpillés, de petits riens, de non-lieux.

Qu'apprend-on du monde à travers un trou de serrure, la grille d'une burqa, sur le verso d'une carte postale, sur un menu de noces ou à la lecture d'une dédicace?

Neuchâtel, juillet 2019 – 28 janvier 2024

Référence

«Livres sorciers», *Gradhiva, Revue d'anthropologie et d'histoire des arts* 32, Paris, Musée du Quai Branly, 2021.

Cartes postales du 1^{er} Avril L'ordinaire et l'insignifiant

La philatélie est noble, la cartophilie est petite-bourgeoise. Depuis peu cependant, comme elle l'a fait avec le kitsch, l'élite s'est penchée sur ce passe-temps pour vieilles demoiselles ou retraités paisibles. La carte postale, ou plutôt le discours que l'on tient sur elle, a gagné en dignité depuis que Jacques Derrida (1980) en a fait un objet philosophique, depuis qu'un membre de l'Académie française lui a consacré un roman (Vitoux, 1973), que Georges Perec a publié *Deux cent quarante-trois cartes postales en couleurs véritables* (1989) et depuis la redécouverte dans les années 2010 de la carte postale surréaliste, dont la série de 21 cartes éditées en 1937 et signées Breton, Éluard et Picasso, entre autres.

Voilà donc une activité – la collection de cartes postales – en voie de réhabilitation. Dans les brocantes, les vide-greniers, des vendeurs, parfois eux-mêmes amateurs, alignent les boîtes où les cartes sont classées selon les domaines qu'elles illustrent. Pour la plupart, les acheteurs recherchent celles montrant le passé de leur ville, village ou région, en quête d'une vue ancienne, parfois d'une scène pittoresque: gardeuse d'oies auvergnate... lits bretons. D'autres sont à l'affût d'un thème unique dans ses manifestations diverses: chemins de fer, bateaux, paysages nocturnes avec effets lumineux. La plupart des collectionneurs s'en tiennent au motif, rares sont ceux qui s'intéressent au texte, chroniqueurs

de l'insignifiant mis à part. Pour ces derniers, le recto implique le verso, l'un ne va pas sans l'autre.

C'est que le recto/verso a une histoire. Dans les années 1890, le message qui figure sur les cartes postales illustrées est réduit à quelques mots côté image, l'autre est réservé à la seule adresse. Dans la France de Jules Ferry qui bénéficie de l'école obligatoire dès 1881-1882, donc d'une diffusion généralisée de l'écriture, les messages sur carte tendent à s'étendre. Le besoin en espace pour l'écrit s'impose. Le premier mai 1904, la loi autorise la correspondance sur ce qu'on appelait alors le recto. Ce dernier est divisé désormais en deux parties : la moitié de la surface est destinée à la correspondance, l'autre à l'adresse. Le côté que l'on appelait le verso est dévolu à l'image. À partir de 1904, le côté illustration l'emporte : il est considéré dorénavant comme le recto, le côté réservé à l'adresse et au message de l'expéditeur devenant le verso (Bourgeois et Melot, 1983, p. 28).

Les cartes dites de fantaisie forment une sous-catégorie le plus souvent dédaignée des collectionneurs : les fades figures des couples d'amoureux trop roses et trop bien peignés, les poussins de Pâques, les petites-filles accompagnant les rennes dans la neige de fin d'année, les saintes Catherine à bonnet blanc éditées à des millions d'exemplaires souffrent d'une double obsolescence : on ne fête plus guère sainte Catherine pas plus que d'autres saints ; on n'envoie plus de cartes aux fêtes calendaires, et bien peu collectionnent ces images, variées à l'infini dans leur monotonie. C'est pourtant un univers plaisant, féérique, pittoresque, nostalgique, mieux un monde parallèle « où les bébés naissent dans les choux » (*Le Monde* du vendredi 14 mars 2008). Et parmi elles, les seules recherchées, me semble-t-il, sont les cartes du 1^{er} Avril, du moins celles de leur âge d'or, qui va de la fin du XIX^e siècle au lendemain de la Première Guerre mondiale. Sur ces cartes d'un monde révolu, accompagnant le poisson, on trouve des trèfles à quatre feuilles, des dandys à moustache, des jeunes femmes avenantes et pas trop sages, des fers à cheval et autres symboles auspiciose, tels les colombes et les cochons roses et propres. Les destinataires de ces cartes sont bien souvent des jeunes filles habitant chez leurs parents ou des femmes du monde du travail, celui de l'hôtellerie et de la restauration par exemple. Elles portent des prénoms – on les

découvre par l'adresse – aujourd'hui démodés et attendrissants qui évoquent le théâtre de Pagnol ou les romans de Zola, tels que Léonie ou Léontine, Berthe ou Germaine, Angèle ou Fernande, Marie ou Marthe.

Retracer l'histoire de la carte postale, et même celle du 1^{er} Avril, n'entre pas dans mes intentions, encore moins celle des pratiques liées à cette date particulière. En bref, selon la plupart des sources françaises (*Larousse illustré du XX^e siècle*; Meillassoux, 1989, pp. 33-37, et bien d'autres), la coutume de célébrer le 1^{er} Avril par des farces et attrapes remonterait au XVI^e siècle, à l'Édit de Roussillon proclamé en 1563 par Charles IX, reportant au 1^{er} janvier le commencement de l'année, au lieu du début d'avril. On aurait tenu alors des propos moqueurs à l'encontre de ceux qui persistaient à fêter la nouvelle année selon l'ancien calendrier. Erreur! rétorque l'historien Jean-Daniel Morerod (« Fêtes laïques », en collaboration avec Justin Favrod, dans *La Liberté* de Fribourg du 1^{er} avril 2000) : l'expression poisson d'avril existait avant le XVI^e siècle, et le terme poisson désignait « [...] *un homme de confiance qui sert de messenger dans des circonstances particulières; il transmet un billet galant. Bref, il s'agit d'un entremetteur. On devient poisson d'avril sitôt que l'on favorise les amours d'autrui* ». Le message discret devient farce vers la fin du XVII^e siècle et le poisson d'avril, porteur de messages, est devenu un message trompeur, conclut Morerod. Curieusement, le rôle de messenger d'amour pas toujours fiable n'est de loin pas absent des cartes postales de mon corpus. Je possède en effet un demi-millier de cartes « au poisson »; elles m'ont séduit par la richesse de leur imagerie et par l'énigme des messages échangés.

Les cartes postales de ma collection se trouvent être le support privilégié de messages ambigus ou masqués, et cela dès les plus anciennes, datant de la fin du XIX^e siècle. Avant tout, elles arborent un poisson qui ne se mange pas. Il est un messenger timide ou trompeur puisque l'expéditeur, selon une règle non écrite, qui souffre de bien des exceptions, ne donne pas son nom. « *Devine qui ?* », voilà l'énigme qui est posée par la majorité d'entre elles. L'anonymat peut servir de « *masques aux timides, aux pudiques pour exprimer leur tendresse et leur amour* »; dans sa grande majorité, « *le poisson d'avril est le messenger du cœur* » (Meillassoux, 1989, p. 35). Il peut pourtant se moquer de la crédibilité ou de la sottise du destinataire, ou assouvir une rancœur.

Derrière l'anonymat de l'envoi postal apparaissent à l'occasion de curieux messages, bien différents des mièvres et amoureux propos. Là règnent, sous l'égide du poisson, la méchanceté, la perfidie, la caricature et la férocité. Cette catégorie de cartes vise des têtes de turc traditionnelles, des bavards aux cocus.

De nombreux êtres et objets symboliques animent donc la carte du 1^{er} Avril à l'âge de sa maturité, soit avant 1920. Le poisson tout d'abord ; il constitue un message, il est le substitut de l'expéditeur, voire un symbole sexuel évoquant phallus et gestation (ill. 1, 2)¹. Mais de quel poisson s'agit-il ? Le maquereau, cet entremetteur qui devrait être associé à la carte du 1^{er} Avril, ne figure qu'une seule fois dans mon corpus et encore, son identification reste douteuse. Hélène Meillassoux, qui a fait don de sa collection de cartes du 1^{er} Avril au Musée de Dieppe, sous-titre l'article qu'elle lui a consacré « *La carpe postale* » (1989/2, n° 126). Amusant jeu de mots, mais qu'en est-il en réalité ? On pourrait penser que le poisson d'avril comme symbole et comme signe n'a pas besoin d'appartenir à une espèce particulière. Et pourtant plus de la moitié de mes poissons sont identifiables. Ressortant du fond de la carte avec précision et netteté, ils ont l'air d'être tirés d'albums ichtyologiques ou de planches destinées aux écoles.

La carpe domine largement, suivie du brochet et du barbeau. La carpe se prêterait-elle volontiers au travestissement anthropomorphique ? (ill. 3) Est-elle considérée par les éditeurs de cartes postales et leurs clients comme le poisson par excellence, l'icône dont la seule présence signale la nature de l'objet postal ?

Les fleurs abondent dans le paysage de mes cartes postales. Dans cet ensemble où les symboles se bousculent et se juxtaposent (cœur, fer à cheval, trèfle à quatre feuilles...), on peut être tenté de décrypter un système symbolique qu'on appelait, à la belle époque, le langage des fleurs². Quelle correspondance évidente ou secrète existe-t-il entre

¹ Toutes les illustrations de cet ouvrage appartiennent à la collection de Pierre Centlivres.

² Un langage largement influencé, en Allemagne et en France, par les écrits de l'occultiste autrichien Gustav Wilhelm Gessmann (1860-1924) dont *Die Pflanzen im Zauberlauben... etc.* ; réédition : J. J. Couvreur Verlag, La Haye, 1979.



III. 1



III. 2



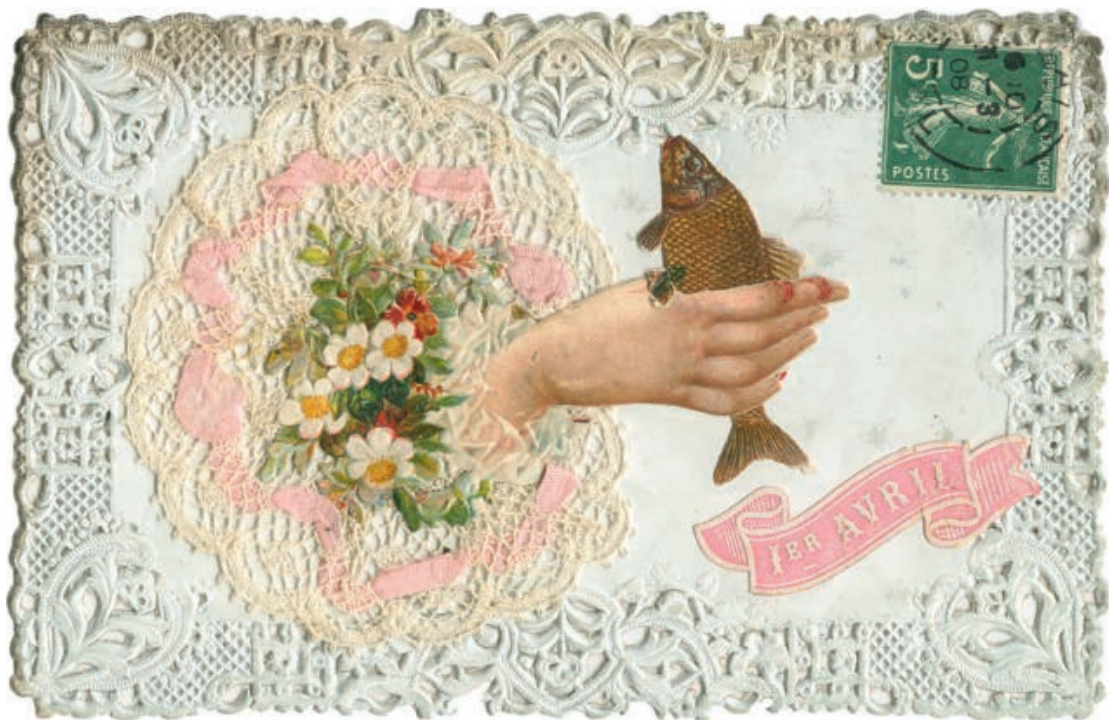
III. 3

ces fleurs et le message explicite de la carte? En existe-t-il une? Rien ne prouve que les concepteurs des cartes, pas plus que l'expéditeur ou le destinataire, maîtrisent un code floral quelconque (il en existe plusieurs, et souvent contradictoires!). La rose blanche n'évoque-t-elle pas l'amour pur pour l'un et un cœur sans attache pour l'autre? Le coquelicot signifie-t-il inconstance ou consolation? Par ailleurs, il y a des rencontres improbables, du moins selon les codes les plus courants. Il n'y a guère de compatibilité entre le « *ne m'oubliez pas* » des myosotis et le « *mon cœur sommeille* » des pavots (ill. 4). Les fins décoratives l'emportent sur le message codé. Le répertoire floral de la collection est par ailleurs limité: une quinzaine d'espèces, alors que certains langages des fleurs en comprennent plus de cent!

Les timbres-poste de l'affranchissement sont susceptibles d'être disposés selon un « langage secret » dont la signification découle de l'angle formé par le timbre ou plus exactement son effigie par rapport à la verticale. Ainsi, un timbre collé la tête en bas énonce « *je suis inquiet* » ou



III. 4



III. 5

« *pour la vie* », selon le code utilisé. Le correspondant anonyme qui envoie à Marthe en 1908 (ill. 5) un message « *Je t'aime qui [sic]* » sur une carte affranchie d'un timbre couché, tête à droite, veut-il dire « *soyez discrète* » ou « *je vous envoie un baiser* » ou encore « *je ne vis que pour vous* », selon les conventions d'un langage secret dont les signifiés sont aussi divers que contradictoires ? Après tout, le timbre peut aussi avoir été collé par un employé de la poste.

L'adresse, évidemment partie essentielle d'un objet postal, est souvent réduite à peu de chose ; elle est lacunaire parfois, peu précise souvent, et omet à l'occasion le numéro de la maison et la mention du département. On ne peut que pressentir une grande familiarité du facteur avec les domiciles des familles habitant le secteur couvert par sa tournée, fruit

d'une fréquentation de longue durée qui lui permet de situer Mademoiselle Marie M. habitant « *dans sa famille à Jeuxy, près d'Épinal* » ou Madame Aline T. « *café, Dieulefit, Drôme* ».

Les cartes postales de notre corpus, dans leur majorité, posent une question : « *Devinez qui ?* », à laquelle le destinataire doit trouver la réponse. La question peut être imprimée sur le côté illustré ou écrite par l'expéditeur. Une devinette donc, sous forme de point d'interrogation, une question qui ne nous est pas adressée à nous, les lecteurs de hasard ou amateurs de cartes anciennes, cartes dont les expéditeurs et destinataires ont disparu depuis longtemps. Nous ignorerons toujours la réponse. Le destinataire ou plus souvent la destinatrice est logiquement proche de l'expéditeur, parente ou voisine, peut-être fiancée, cousine ou simple connaissance. Le collectionneur d'aujourd'hui est le dépositaire fortuit d'un fragment minuscule d'une histoire de famille, d'une relation amoureuse ou d'une querelle de voisinage. Il est au bout d'une longue chaîne qui passe par l'album de famille et aboutit à l'oubli. Une brocante ou un vide-grenier l'en fera sortir. Le collectionneur, ce peut être celui dont parle Sébastien Lapaque : « *Il aimait donc les cartes écrites avec la main par des gens ordinaires dont on avait tout oublié, des hommes et des femmes dont les os avaient blanchi dans leur cercueil, dont la tombe elle-même avait disparu sous la poussière, mais dont restaient les cartes postales – mieux qu'un souvenir, une aura.* » (2014, p. 69)

Quant à l'expéditeur, non nommé, il s'est peut-être rêvé en dandy à moustache (ill. 6)... Il est plus probablement un amoureux timide, un voisin taquin, un cousin farceur, un proche vindicatif, vivant dans une petite ville ou un village, et peu sûr de son orthographe. Les expéditrices de cartes postales du 1^{er} Avril, bien moins nombreuses que les expéditeurs, ne sont pas toujours de tendres amoureuses ou des victimes passives. Le 1^{er} avril est une occasion permissive et donne licence à l'expéditeur de l'objet postal, homme ou femme, amoureux ou plaisantin, de dire sous couvert d'anonymat ce qu'il ou elle n'oserait exprimer ouvertement le reste de l'année : tendre sentiment, mais aussi roserie...



III. 6

Recto/verso

Ripert et Frère citent un texte de Jacques Derrida (1980, p. 17) que je n'hésite pas à reprendre ici, tant il me paraît pertinent: « *Ce que je préfère, dans la carte postale, c'est qu'on ne sait pas ce qui est devant et ce qui est derrière, ici ou là, près ou loin, le Platon ou le Socrate, recto ou verso. Ni ce qui importe le plus, l'image ou le texte, et dans le texte, le message ou la légende, ou l'adresse.* » Ce texte s'applique particulièrement bien aux cartes postales du 1^{er} Avril, où

l'interrogation «*Devine qui?*» est inséparable du retournement de la carte, de l'opposition/complémentarité recto-verso, de ce que Vitoux appelle «*le double jeu (la double face) de la carte postale*» (1973, p. 17). Dans nos cartes postérieures à la création d'un espace pour la correspondance, et surtout – mais pas uniquement – dans les cartes de nature satirique, le jeu réside dans le rapport entre les deux côtés, entre l'image et le texte manuscrit, sous la forme d'une injonction explicite ou implicite à tourner la carte, comme pour dire : l'image, c'est toi. «*Admirent [sic] ta belle figure*» (ill. 7).

Si le côté de l'illustration est désormais le recto, l'autre côté, celui du message manuscrit, est par là même le support d'une correspondance à découvert, donc susceptible d'être lue par des tiers, même si le facteur ou la postière ont un devoir de discrétion, d'où un style particulier, marqué par la brièveté du message limité aux cinq mots du tarif à 5 centimes, du moins jusqu'en 1917! D'autres messages, limités ou non par le tarif minimum, illustrent le style «carte postale», marqué outre par la brièveté, par une certaine circularité : «*Je t'écris pour te dire que je t'écrirai*», par une apparente banalité qui ne laisse que s'exprimer des souhaits, des salutations, des constats de santé. Une banalité due peut-être à l'embarras d'une écriture à découvert. À la limite, le message de la carte du 1^{er} Avril peut se borner à la fameuse question «*Devine qui?*» ou par le seul point d'interrogation. Énigme, devinette, le message est parfois codé ou réduit à un simple point d'interrogation. Conformément à la loi du genre, la signature peut manquer, la date également; on ne peut la deviner que rarement vu l'empâtement du cachet postal. Les cartes de mon corpus sont marquées par une incertitude temporelle et spatiale, comme si à l'anonymat se joignaient l'incertitude de l'année et l'ignorance du lieu : il s'agit d'un clin d'œil ou d'un trait d'humeur, pas d'un message informatif. Nos cartes postales sont donc en elles-mêmes des objets mystérieux, ne comportant bien souvent ni la date, ni la provenance, ni le nom du scripteur, et dont le message demande à être décrypté, tâche bien difficile pour le collectionneur d'aujourd'hui. Le premier message toutefois, c'est l'illustration du recto. Par-delà le poisson, il comporte en général une profusion de symboles porte-bonheur, un cumul de signes auspicious comme on en trouve aussi sur les cartes de l'An Nouveau et autres fêtes. Parfois, ce message se lit sous la forme de vers de mirliton (ill. 8).



III. 7



Des variantes à l'infini

Ces cartes du 1^{er} Avril me font fantasmer, ou rêver, ou sourire, plus que d'autres, à cause de l'anonymat du scripteur peut-être, de l'ambiguïté des messages, ou encore du nom de la destinataire: les Léontine et les Fernande dont j'ai déjà parlé. Je classe ces cartes postales un peu arbitrairement, en trois ou quatre catégories distinctes.

Tout d'abord, les créations graphiques de fantaisie en couleurs, dont le poisson est le centre ou le symbole dominant.

Le recto des cartes de cette première catégorie, illustré en chromolithographie ou colorié selon d'autres techniques, consiste souvent en montages, collages, gaufrages et appliques. Y figurent, poisson mis à part, rubans, motifs floraux ou animaux, ainsi que l'inscription «*1^{er} Avril*», avec, deux fois sur trois, un quatrain ou un distique faisant allusion au poisson ou au thème du 1^{er} avril. J'y reviendrai. Ce type de cartes possède une esthétique propre, représente un univers fantastique, que l'on appelle volontiers kitsch et dans lequel (ill. 9) évoluent des cochons ou des poissons, vêtus de costumes louis-philippards, des hirondelles portant des lettres cachetées, des petites filles en fleurs conduisant des attelages de porcelets (ill. 10), sans oublier le brochet au volant d'une automobile. Êtres et objets en relief sont décorés de strass, rehaussés de rubans collés, de mousse et de divers motifs où cœurs, hirondelles, colombes, amours, fleurs et papillons, champignons et billets de banque sont susceptibles de se combiner d'une façon infinie.

Certaines cartes du 1^{er} Avril ajoutent de la complexité à cet ensemble de symboles colorés: ce sont les cartes à système. Elles présentent un agencement souvent «*self made*» d'éléments mobiles soigneusement disposés par un expéditeur ingénieux: tirettes, volets dépliant, rubans, parfois acquis séparément dans une boutique spécialisée. Le «système» renforce le côté «surprise» (ill. 11) ou «attrape» par la nature dissimulée, emboîtée du message et peut comporter une enveloppe minuscule collée, contenant elle-même un message et un poisson doré³. D'autres cartes comportent des volets dépliant avec message intérieur. Certains envois

³ On ne peut qu'admirer le soin apporté par le personnel des PTT à l'acheminement de ces envois fragiles affranchis à 5 centimes.



III. 9

postaux sont des cartes-lettres dans lesquelles se déploient, à l'ouverture, un pop-up, avec poisson doré et ruban collé avec un brin de mousse. Au registre de la fantaisie de cet âge d'or de la carte postale, on peut signaler l'emploi d'une grande variété de supports dont le bois, le celluloïd, le liège, ou la qualité des ajouts : broderie ou tissu. Cette variété disparaît avec la Première Guerre mondiale et la généralisation des cartes photographiques.

Revenons au poisson. Son rôle lui aussi change de carte en carte. Il peut être un simple indice, la silhouette pisciforme signifiant « *ceci est une carte du 1^{er} Avril* », collée, en relief ou dessinée. Il peut être représenté d'une façon réaliste, permettant l'identification de l'espèce ou présenté comme un cadeau envoyé par l'expéditeur au destinataire. Dans de nombreux cas, il est porteur d'un message d'amour ou d'affection, ou éventuellement de



III. 10



III. 11

dérision. En réalité, il est le substitut de l'envoyeur. Sur une des cartes, il apporte un nouveau-né au couple destinataire: poisson cigogne?

Les éditeurs du début du siècle⁴ ont publié de nombreuses séries de cartes où les poissons sont humanisés, dépeints en famille dans un paysage aquatique, voire en intérieur: de petites scènes à la fois bourgeoises et parodiques; les couples poissons avec enfants portent chapeau, canne et filet à papillons. Parallèlement à la rhétorique sentimentale du poisson messenger d'amour, les parodies de la famille poisson présentent une imitation pisciforme plaisante du monde bourgeois, en accord avec la tradition des fabulistes, et semblent les héritières des dessins de Grandville (1803-1847), exécutés pourtant sous le règne de Louis-Philippe. Je pense aux *Scènes de la vie privée et publique des animaux* paru en 1842. On retrouve aussi dans l'illustration de ces cartes une ressemblance avec

⁴ Les éditeurs de cartes postales sont à l'origine de séries prolifiques (Ripert et Frère, 1983/2001, pp. 43-46).

l'œuvre de Benjamin Rabier, illustrateur après bien d'autres des *Fables* de La Fontaine (Paris, Taillandier, 1906).

Autre catégorie: l'amateur de cartes fantaisie ne peut qu'admirer la qualité graphique exceptionnelle et l'inventivité des cartes postales «à charge», publiées au début du xx^e siècle. Là, pas d'expression romantique de tendres sentiments envoyés par des amoureux timides. Ces caricatures «*peuvent aller de la bonne blague à la satire la plus cruelle. Sa caractéristique étant l'anonymat, le poisson d'avril peut dénoncer tel ou tel travers, lacune ou vice réel ou supposé du correspondant sans compromettre l'envoyeur*» (Meillassoux, 1989, 126/2, p. 35). Concierges bavards, portiers médisants, avarés, personnages dont la tête est ornée de bois de cerf (ill. 12) et vieilles filles sont la cible de cet humour ravageur. Par ailleurs, l'ironie et la satire de ces cartes «à charge» reposent pour plusieurs d'entre elles sur l'allusion. Allusion à qui ou à quoi? À un travers du destinataire? Des événements, des personnages réels, figures de l'actualité politique ou mondaine du début du xx^e siècle, connus du public de l'époque, ne le sont plus toujours du cartophile du xxi^e siècle. Qui est le «*Père des ouvriers*» de la carte sur laquelle figure un père auquel le roi-poisson remet une médaille frappée d'un vautour (ill. 13)? Et qui est l'expéditeur vindicatif qui décerne à Mademoiselle Lucienne Paulard, sans donner le moindre indice de son identité, ce «*1^{er} prix de Rapacité*»?

Le collectionneur d'ignorance moyenne tel que moi bute contre une zone d'opacité, celle de personnages et d'événements de la fin du xix^e siècle. Une zone qui chagrine et inquiète, mais qui éveille aussi la curiosité. Qui sait? Ce qui m'est inintelligible aujourd'hui se dévoilera peut-être demain.

L'anonymat est omniprésent dans cette catégorie; la méchanceté frappe sans signature. À quelques exceptions près, sur ces cartes, la charge exprimée par l'image doit être en rapport direct avec le destinataire ou le plus souvent la destinatrice, mais nous ignorons le contenu et les dessous de ce rapport. D'où l'anonymat presque universel de l'envoyeur. Dans un cas, le secret relatif du message et du nom de l'envoyeur est obtenu par l'usage du russe. Dans un autre, le message énigmatique se borne à ces mots: «*Suzon, Pompon, Soupe à l'oignon. Merci pour le poisson.*» L'illustration de la carte peut être discrètement scatologique: le pot de





III. 13

chambre et la balayette du poisson-femme de chambre sont une allusion à la « rôtie », un usage lié aux mariages campagnards traditionnels (ill. 14).

Troisième catégorie, les cartes à base photographique. Ces photomontages sont un peu plus tardifs que les catégories précédentes; dans notre corpus, elles vont de 1907 aux années 1930 et marquent une transition vers l'après-âge d'or, dans lequel la photographie, celle de villages, monuments, paysages, quartiers urbains, personnages, prend une très grande place. Cette évolution marque le déclin de l'univers fantastique de la carte postale fantaisie. Dans celles du 1^{er} Avril, le merveilleux, l'univers zoomorphe de la « famille poisson » disparaît peu à peu. À la place dominant, jusqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, des personnages masculins ou féminins interchangeables: acteurs à moustache et à col amidonné, actrices en robe longue et à ruban dans les cheveux. Après la fin du conflit,



III. 14

au cours des années 1920 et 1930, le portrait de jeunes premiers en couple influencés par le cinéma se répand : coiffure brillantinée pour lui, cheveux ondulés et permanentés pour elle. Cette catégorie l'emporte sur la carte composée de symboles fleuris, de colombes et d'amours ailés. Pour Ripert et Frère, ces cartes représentent un appauvrissement du registre de la fantaisie : *«Les êtres surnaturels ont fait place au couple contemporain, le langage symbolique change, l'amour est représenté par le jeune couple, lequel est associé au sentiment de bonheur et de chance»* (1983/2001, p. 109). Le registre esthétique, mais aussi la clientèle ne sont plus les mêmes. Avec les cartes issues d'un photomontage, on est près de la presse du cœur et du cinéma populaire. L'appartenance sociale des correspondants semble plus humble. Ces images sur papier glacé étaient meilleur marché que les cartes à relief et à festons. Elles étaient achetées par des personnes de milieux modeste

ou/et rural, l'orthographe et la graphie qui évoque les cahiers d'écriture des écoles élémentaires l'indiquent. Les messages envoyés ne manquent pourtant ni d'humour, ni de passion, ni du goût de la mystification : faux semblant et ironie font partie du genre, quelle que soit l'origine sociale des correspondants. Que penser par exemple du message d'une carte où figure un couple enfermé dans un cœur, avec, au verso, ce commentaire ambigu : « *Que vos amours durent toujours et que votre défaut de langue ne vous revienne pas avec la vieillesse. Devinez qui vous envoie ses bons vœux.* » Elle ne comporte ni adresse ni timbre ; a-t-elle été expédiée sous enveloppe ?

Ma collection est loin d'être représentative de l'ensemble des cartes du 1^{er} Avril des années 1900 à 1920 ; la série en est quasi infinie. Le genre n'est pas clairement défini ni clairement délimité. Il arrive que le poisson ou l'inscription « 1^{er} Avril » soient ajoutés à une carte quelconque, la métamorphosant en carte spécifique de ce jour facétieux. C'est le « *repiquage* » soit « *l'impression supplémentaire d'un texte, d'un dessin ou d'une photographie sur une carte ou un entier postal déjà édité* » (Bourgeois et Melot, 1983, p. 14).

Anthologie

Des vers sont imprimés au recto – quatrains, distiques et, dans un cas, sizain – sur plus des deux tiers des cartes de mon corpus. La poétique de ces bouts-rimés, le rapport qu'ils ont avec l'image ou le message du verso ne sont pas sans intérêt. Des vers corrosifs accompagnent souvent les cartes de la deuxième catégorie. On peut y lire par exemple :

*« Portier, la fausseté sur ton front est écrite
Ton sourire mielleux distille le poison
Un soufflet ferait bien sur ta face hypocrite.
Vas, tu l'auras bientôt, crois-en ce gros poisson. »*

Dans un autre registre, citons, accompagnant une famille pisciforme :

*« De tout cœur, je vous félicite
Cet ange est au ciel dérobé
J'espère avoir une visite
De Monsieur, Madame et Bébé. »*

Citons également dans la même catégorie ce quatrain adressé à Madame R., jardinière, sans message ni signature où l'effet comique résulte du contraste dans le lyrisme affecté, associé au couple poisson en partie fine :

*« Avril a des parfums
Mettant le cœur en fête.
En cabinet privé
L'on perd vite la tête. »*

Il arrive que le message manuscrit de l'expéditeur, au verso, engage la destinataire à briser l'anonymat :

*« Pour vous mettre avec courage
À la recherche de mon nom,
Je vous offre un petit voyage
Au pays des suppositions. »*

Ou encore :

*« Mon poisson est muet
Donc il ne peut vous dire
Le nom de l'expéditeur.
Il serait très heureux
Si vous pouviez le lire
Inscrit dans votre cœur. »*

On peut imaginer des versificateurs besogneux, vivant des commandes des éditeurs, payés au cent ou à la strophe... ? Un emploi supposé qui tend à disparaître après 1918.

Conclusion

L'ethnologue qui, à partir de ces documents si fragmentés, si dérisoires même, si séduisants aussi, aurait l'ambition d'esquisser une « culture du 1^{er} Avril » ou de décrire une population d'échangeurs de cartes postales porteuses de poissons ne pourrait que se sentir frustré. Le corpus présenté ici ne se borne-t-il qu'à quelques traces lacunaires d'une telle population,

à quelques minuscules fragments? Que peut-il en tirer? Des hypothèses, des reconstitutions imaginées plutôt, parce que non vérifiables: une suite d'images et de messages sibyllins qui émanent d'une société, ou plutôt d'une population d'il y a un peu plus de cent ans, possédant un certain degré d'homogénéité. Ses petits-enfants sont les vieillards d'aujourd'hui. Cette population disparue appartient à la petite classe moyenne encore largement provinciale et rurale. Elle choisit avec soin et parfois orne d'accessoires divers les cartes du 1^{er} Avril destinées à amuser, à intriguer ou à égratigner proches ou voisins. L'usage en est proprement français, à peu d'exceptions près. Dans son ensemble, cette population a appris à lire et à écrire, mais cet apprentissage, à la lecture des messages envoyés, semble récent et encore précaire, n'assurant qu'une orthographe approximative. Ses membres ignorent pour la plupart l'usage du téléphone: il n'y a en effet qu'un abonné pour 183 habitants en France, en 1912. La poste, elle, est rapide et efficace, et les facteurs habiles à dénicher les destinataires malgré des adresses parfois lacunaires ou farfelues. La carte postale est alors fort bon marché; elle permet à l'ensemble de la population de maîtriser le « style carte postale », pour un message bref, n'excédant pas cinq mots pour le tarif à 5 centimes.

La carte postale des années 1900 à 1920 fonctionne un peu comme le téléphone portable aujourd'hui. Elle sert à de multiples usages: elle permet de donner des nouvelles aux proches à l'occasion d'un déplacement, d'envoyer des vœux lors des fêtes, d'annoncer une visite. Mais ce ne sont pas à ces usages que servent les cartes du 1^{er} Avril, elles sont plutôt les vecteurs de messages ambigus, où la part de l'effusion sentimentale, de l'humour ou de la dérision est difficile à déterminer. La majorité fait preuve d'un sentimentalisme conventionnel, de sentiments amoureux non sexuels, mais là aussi, en cherchant bien, on trouverait des exceptions! On a affaire à une esthétique composite, faite d'accumulation de poncifs et d'une grande variété de moyens. Apparemment kitsch et petite-bourgeoise, elle est en fait d'une grande richesse et procure à l'amateur contemporain un plaisir nostalgique.

Petite-bourgeoise également, la morale sous-jacente, avec sa conception d'un amour lié au mariage, avec son culte de la famille. On peut se demander s'il s'agit de l'expression d'une convention ou d'une morale intériorisée.

Les expéditeurs de cartes du 1^{er} Avril, au début du xx^e siècle, avaient-ils un cœur, pour reprendre l'interrogation de Martine Segalen, à propos des paysans, dans *Amours et mariages dans l'ancienne France* (1981)? En tout cas, amour et mariage semblent indissociables, et leur durée illimitée: « toujours », « pour la vie » précisent les messages envoyés. Quand ils sont mentionnés, les membres de la famille de la destinatrice, potentiels beaux-parents ou beaux-frères du supposé fiancé, le sont avec respect. Message au premier degré ou ironie? L'occasion du 1^{er} avril autorise l'ambiguïté. Les usages qui lui sont liés et les cartes postales qui portent son nom tiennent du rituel. Ils associent convention, stéréotype, parodie et sentiments.

Depuis 1930 environ, l'envoi de cartes postales pour le 1^{er} avril diminue; l'usage en a presque disparu aujourd'hui. Il survit pourtant dans des cercles d'amateurs, qui fabriquent leurs propres cartes ou collectionnent les tirages limités d'artistes que l'on peut trouver sur la toile. Cette quasi-disparition accompagne celle des cartes qui célèbrent saints et fêtes annuelles, telles les cartes envoyées pour la Saint-Éloi, la Sainte-Catherine, ou même pour Pâques. Le 1^{er} avril est toujours l'occasion de farces et attrapes, mais par l'intermédiaire d'autres médias.

Références

- BOURGEOIS Claude, MELOT Michel, *Les cartes postales. Nouveau guide du collectionneur*, Paris, Éditions Atlas, 1983.
- DERRIDA Jacques, *La carte postale de Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion, 1980.
- LAPAQUE Sébastien, *Théorie de la carte postale*, Arles, Actes Sud, 2014.
- MEILLASSOUX Hélène, « Le 1^{er} avril, la "Carpe postale" », *Cartes postales et collection* 126/2, 15 mars-15 mai 1989.
- PEREC Georges, « Deux cent quarante-trois cartes postales en couleurs véritables », in *L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil, 1989.
- RIPERT Aline, FRÈRE Claude, *La carte postale, son histoire, sa fonction sociale*, Paris, Éditions du CNRS, 1983/2001.
- VITOUX Frédéric, *Cartes postales*, Paris, Gallimard, 1973.

Les voyages de Nelly Dorne

Nelly Dorne fait le tour du monde en paquebot et en cartes postales entre les années 1903 et 1909; sa mère l'accompagne. Les premières cartes postales que j'ai d'elle datent d'octobre 1903. Elles sont envoyées de Normandie où elle séjourne alors et où elle côtoie des artistes, des peintres et des sculpteurs. Une Normandie marquée par le tourisme balnéaire et l'héritage de l'impressionnisme. En 1904, sa mère vit aux États-Unis. «*Maman*» s'embarque à New York pour Le Havre, où elle retrouve Nelly Dorne avant de naviguer vers les pays du Sud et du Sud-Est de l'Asie. C'est Nelly qui nous l'apprend par une carte à des amis français. Son domicile permanent est à San Francisco (Californie) au n° 534 de Howard Street, puis, après le tremblement de terre de 1906, au n° 3840 de Clay Street.

J'aime bien ce nom, Nelly Dorne. C'est bref et cela sonne bien. C'est celui d'une personne indépendante, sûre d'elle-même, aventureuse plus que romantique, avec quelque chose d'exotique, d'intrépide, peut-être de féministe avant l'heure. Mais tout cela est fantasme, je ne sais rien d'elle. Nelly Dorne ne porte pas le même nom que «*Maman*». Est-elle la fille d'un premier lit? Une femme mariée, séparée de son mari? L'absence absolue de tout élément biographique, de toute trace autre qu'une quarantaine de cartes postales, permet toutes les hypothèses.

Ces cartes postales, ce sont quelques mots, quelques images d'un Orient extrême et lointain, ce sont aussi les timbres et le cachet de la

poste. C'est tout ce que je sais d'elle. Elles représentent les bribes d'une vie et de voyages – le reste m'est inconnu. Des images qui évoquent un univers lointain dans le temps et l'espace avec quelques repères qui renvoient à l'histoire du siècle.

Les voyageurs naviguant vers l'Inde ou la Chine, avant la Première Guerre mondiale, affrontaient l'ennui de longues traversées et jouissaient de brèves escales d'où le courrier était expédié, alors que l'explorateur qui s'enfonçait au cœur des continents noir, blanc ou jaune, et parfois s'y perdait, pouvait laisser ses proches sans nouvelles pendant de longs mois. Les paquebots possédaient leur propre service postal. Les cartes postales envoyées par Nelly Dorne (dorénavant N. D.) mettent plusieurs semaines pour atteindre Saint-Mandé où habitent ses amis Choiselat, une famille d'artistes, ou pour parvenir au 92 rue Amelot à Paris, domicile des Foretay. Alfred Foretay a épousé Marie Isabelle Choiselat ; il est aussi le frère de la seconde épouse de mon grand-père Alexis. Alfred est peintre et sculpteur, élève de Falguière. De mon grand-oncle Alfred, je possède deux tableaux inachevés dans le goût pittoresque, « *L'amour piqué par une abeille* » et « *Dame italienne au châle de Cachemire* », ainsi qu'une petite statuette qui devrait être en bronze, mais qui n'est qu'en régule, représentant un angelot assis sur un panier fleuri. J'ai hérité également de mes grands-parents qui les tenaient de la famille de l'artiste quelques albums de cartes postales envoyées à l'un ou à des membres de sa famille. Le hasard des maisons vidées après décès les a transmis jusqu'à moi.

Si j'ignore l'âge et la profession – si elle en a une ! – de N. D., je ne sais pas non plus ce que les Choiselat et les Foretay représentent pour elle. Peut-être se sont-ils rencontrés dans un lieu de villégiature normand. Nelly (avec sa mère ?) passe l'hiver 1903-1904 entre Trouville et Criquebeuf. J'aimerais posséder une photo d'elle. Justement, parmi les cartes postales envoyées d'une lointaine escale par N. D., insérée avec elles dans un album, se trouve une photographie noircie, un fragment découpé. Au verso, au crayon sont écrits les mots « *Pado boat* » (sampan). Au recto, une femme blanche, la trentaine, pas très jolie, coiffée d'un grand chapeau, portant un survêtement blanc, des pantalons bouffants, les pieds nus, est assise à l'arrière d'un bateau. À ses côtés se tiennent deux jeunes filles au teint foncé, têtes nues, des « indigènes » apparemment. Des hommes au torse nu

sont debout à l'arrière; l'un d'eux porte un turban négligemment noué. La jeune femme pas très jolie est-elle N. D.? Sommes-nous à Ceylan, en Indonésie ou en Malaisie? J'aimerais posséder d'autres photos d'elle, et aussi celles qu'elle a peut-être prises au cours de son voyage.

En 1909, la série de cartes postales prend fin. Le nom de N. D. disparaît des albums où les Foretay, puis mes grands-parents conservaient les cartes reçues de tous les coins du monde.

Le monde parcouru par N. D. parle surtout anglais. Il s'offre à nous sur le mode pittoresque, cher au grand tourisme : temples indous, paysannes chinoises repiquant le riz, monuments bouddhistes, parcs à la végétation luxuriante, torii shintoïstes. Les cartes postales offertes aux passagers à bord des steamers évoquent le luxe de la vie sur ces bateaux, le confort de transats et les joies de la piscine du pont supérieur entourée d'élégantes passagères en maillot de bain. Le « Pacific Mail » édite de séduisantes cartes en couleurs portant son pavillon, des images qui évoquent les loisirs réservés aux premières classes et, en surimpression, les paysages exotiques du mont Fuji ou d'Honolulu. On peut les acquérir, par exemple, à bord du SS Korea. N. D. ne manque pas d'en faire profiter ses correspondants.

On ne trouve guère d'informations au verso de ses envois postaux, ou, plus exactement, on n'y trouve aucun indice touchant à ses projets, à la vie à bord, pas plus qu'aux excursions faites aux escales. On n'apprend à peu près rien sur les péripéties du voyage, hors la carte elle-même, le nom de l'escale et d'affectueux messages : ni états d'âme ni descriptions de choses vues lors de séjours à terre. Des cartes postales pour ne rien dire? J'exagère à peine. Il faut préciser que la plupart de ces dernières, jusque vers 1906, ne comportent d'espace que pour l'adresse : « *This side for the Address* », ou bien « *The address only to be written on this side* ». Quelques mots peuvent être griffonnés en marge de l'illustration. En 1905 pourtant – mais c'est encore rare –, sur les cartes envoyées par N. D., on trouve à la gauche de l'espace réservé à l'adresse, une étroite marge pour laquelle est précisé : « *The space may be used for communication.* » Pour N. D., semble-t-il, les cartes postales se bornent à être un signe de vie et d'affection, une manière de dire : « *Je suis à l'autre bout du monde, mais je ne vous oublie pas.* »



III. 15

Parfois pourtant, Nelly Dorne nous en dit un peu plus que d'habitude, quelques miettes d'impression de voyage : « *Il fait beau; chaleur très grande... il y a des arbres superbes, ils nous rappellent ceux de notre cour.* » Des messages d'une banalité décevante qui font penser, là encore, en plus pauvres, à ceux recueillis et publiés par Georges Percé dans *L'Infra-ordinaire* (Percé, 1989). La notice imprimée par l'éditeur sous l'illustration est souvent plus éloquente : « *Wuta-su, Tempel der sieben Pagoden, Calcutta, The Jain Tempel, Upper Circular Road (Morning).* » Le tampon d'arrivée de la poste et celui de départ, « *Shanghai, Chine, 14 février 1906 – St. Mandé Seine 20 mars 1906* », donnent une dimension spatio-temporelle au voyage. Le timbre lui-même, hélas, a le plus souvent disparu. Grand-père, dépositaire des albums Foretay, était philatéliste, malheureusement.

Une exception à la banalité des messages. La carte (ill. 15) envoyée le 28 avril 1906 à Madame Foretay, depuis l'hôtel Nikko, à Nikko, une petite ville touristique au nord de Tokyo, mentionne le tremblement de terre de San Francisco du 18 avril 1906. Comment a-t-elle appris la nouvelle du désastre ?



III. 16

Je suppose que N. D., – «*Maman*» habite San Francisco –, est une Américaine qui vit en France, d'où son français correct. C'est à peine si, à la lecture de ses trop brefs messages, on décèle une maladresse qui ne mérite qu'un sourire indulgent. Pourtant, parmi les quelques menus indices de son appartenance à l'univers anglo-saxon, on peut mentionner sa façon de tracer le chiffre 7, écrit sans la barre médiane.

Voici son itinéraire, des côtes de Normandie aux mers de l'Extrême-Orient. Les dates données par la voyageuse permettent d'en établir le calendrier et les étapes. Le voyage en cartes postales commence en 1905. Ceylan est la première escale, ou du moins la première qui, aux yeux de N. D. mérite l'envoi d'une carte (ill. 16), adressée aux Choiselat. Une carte en couleurs, au ton vert et ocre un peu passé. Elle représente un tireur de pousse-pousse à Colombo, Ceylan. L'image est superbement

mise en scène dans un décor de jardin tropical. Une femme, jeune et belle, portant un sari, est la passagère du véhicule. Elle regarde le photographe, alors que le tireur, portant un turban, pieds nus, se tient droit dans les brancards. La scène est immobile dans sa perfection picturale. Au dos: «*Meilleurs souhaits à tous*», signé N. D. et Maman. Rien sur Colombo, alors capitale de Ceylan, rien sur ses habitants, aucun commentaire sur la paisible et parfaite image de la lady indigène avec son tireur au turban rouge. On ne peut lire ni le jour ni le mois sur l'affranchissement de la carte: le timbre a disparu, mon grand-père philatéliste est passé par là!

De Colombo toujours, le 4 novembre – j'ignore en réalité si elle précède ou suit celle du pousse-pousse – la carte transmet les meilleures amitiés de N. D. à Madame Foretay, et rien d'autre. La vue est celle d'un canal étroit presque étouffé entre deux rangées de palmiers, sans doute le canal pittoresque construit par les Hollandais au XVIII^e siècle et menant au port de pêche de Nagambo.

Le 9 décembre 1905, après un long mois de navigation depuis l'escale de Colombo, puis la traversée du golfe de Bengale, le passage du détroit de Malacca, la remontée vers le nord de la mer de Chine, N. D. expédie deux cartes de Saïgon, l'une aux Choiselat et l'autre aux Foretay. Il y a ainsi des étapes importantes dans le voyage, des moments repères où N. D. s'attelle à son courrier et écrit le même jour aux deux familles alliées. Ces dernières sont ainsi sur un pied d'égalité et reçoivent le même message minimum écrit par leur amie voyageuse au dos des images illustrant ses escales d'Extrême-Orient.

Les cartes illustrées d'Indochine en noir et blanc sont un peu ternes. On y voit un «pont annamite» pour l'une, un «paysage cochinchinois» pour l'autre. Ce sont encore, en 1905, je le rappelle, des cartes où il n'y a pas de place pour la correspondance, l'entièreté du verso étant réservée à l'adresse. Mais N. D. et sa mère – Mrs W. – écrivent sur le fond clair de l'image leurs compliments et l'adresse d'un prochain séjour à Yokohama. Cette absence d'espace pour la correspondance sur les objets postaux de l'époque peut expliquer le laconisme de Nelly. Mais lorsque cet espace apparaît, notre voyageuse est tout autant avare de descriptions ou simplement d'impressions.

J'ignore où N. D. et sa mère passent la fin du mois de décembre et les fêtes. Quel regard jettent-elles sur ce monde vaste et lointain qu'elles parcourent à la vitesse nonchalante des transports maritimes?



III. 17

Colombo, Bombay, Calcutta, Saïgon: les noms d'une géographie vieillotte, coloniale, dépassée remplacés aujourd'hui par d'autres, conformes au nouvel usage du monde. Colombo est devenu Kolamba, Bombay Mumbai, Calcutta Kolkata, Saïgon Hô Chi Minh-Ville. Les noms obsolètes au bas des images pâlies nous projettent dans l'ailleurs exotique d'avant la Première Guerre mondiale, dans le temps de la domination bientôt disputée de l'Occident sur les mers et les continents, un monde dont la langue était l'anglais et parfois le français, un monde « fréquentable », un monde dont les lointains pouvaient être parcourus comme un immense parc avec ses îles à palmiers, ses monuments liés aux religions orientales, ses fleuves qui serpentent lentement dans la jungle et ses indigènes « typiques ». Bref, en accord avec le décor exotique de pays dominés, un ensemble de territoires auxquels la puissance impériale imposait souverainement une nomenclature géographique. Poursuivons!

Le 12 janvier 1906, N. D., en route pour le Japon, est à Hong Kong. Comme d'habitude, la carte en couleurs (ill. 17) porte un message minimum: « *Meilleure affection* ». Imprimé au bas de l'image, on peut lire: « *Chinese children at meal* ». Les enfants sont assis sur l'herbe, armés de baguettes. Ils interrompent un instant leur repas de riz pour fixer le



III. 18

photographe, lui-même hors champ, avec ce qui semble être de la crainte ou du moins de la méfiance.

Le 17 janvier, N. D. commente brièvement la carte (ill. 18) sur laquelle des moines bouddhistes sont debout, mains jointes, sous un arbre monumental. Cela se passe à Calcutta: «*Under the beautiful Banyan Tree, Love, Nelly Dorne*». Pourquoi l'anglais sur une carte destinée aux Choisélat?

Notre voyageuse est à Manille le 24 janvier 1906. La carte postale en couleurs envoyée par N. D. aligne des jonques à l'infini sur la rivière Pasig dans une aube rosée. En ce petit matin, les humains sont quasi absents de la scène, mis à part quelques passagers sur le bac à vapeur.

Je ne sais à bord de quel paquebot N. D. franchit la mer de Chine méridionale, de Manille à Hong Kong, mais le 12 février 1906, elle est



III. 19

à bord du SS Korea qui fait route de Hong Kong à Shanghai. «Maman» l'accompagne. Voici la carte de visite du navire, recueillie sur la toile: «Pacific Mail Steamship Company's steamer "Korea", operating on the Sunshine Belt to the Orient Between San Francisco, Honolulu, Japan, China and Manila. 18'000 Tons» (ill. 19).

La Pacific Mail a une longue histoire: de 1849 à 1949, elle arme une soixantaine de vapeurs transatlantiques pour transporter tout d'abord des fruits et des céréales, de la Californie à la côte est des États-Unis, puis des immigrants japonais et chinois entre l'Extrême-Orient et la Californie. Le nom de ses paquebots fait allusion, semble-t-il, aux pays desservis: SS California, SS Persia, SS China, mais certains ont des noms de pays plus reculés: SS Manchuria, SS Mongolia..., comme si la Pacific Mail et sa flotte revendiquaient l'ensemble du continent.

Les Choiselat, comme les Foretay, reçoivent chacun, envoyée le 12 février 1906, une carte portant une double illustration. Ces cartes postales, vendues à bord par la Compagnie, évoquent une croisière luxueuse: transat sur le pont pour les Foretay, piscine pour les Choiselat,



III. 20

avec en encadré, le mont Fuji pour l'une, le col de Pali à Honolulu pour l'autre. Les cartes sont timbrées de Shanghai. Elles mettent près de cinq semaines pour atteindre Saint-Mandé.

En février 1906, N. D. et sa mère naviguent sur le Yangzi Jiang pendant quatre jours à bord d'un *river steamer* d'une compagnie allemande. «*Très intéressant*». Début mars, N. D. est à Pékin: «*Pays merveilleux*», commente-t-elle le 8 mars en marge du temple des Sept Pagodes, à l'adresse d'Alfred Foretay. Pas de commentaire en revanche sur l'image d'une caravane mongole qui traverse un faubourg de la ville avec d'énormes chameaux laineux (ill. 20) envoyée le même jour aux Choiselat, si ce n'est «*Meilleure affection*». Après une escale à Séoul, le 23 mars 1906, signalée par la carte-photo d'un palais coréen, N. D. débarque à Kobe, au Japon, le 28 du même mois (ill. 21). L'image est belle, paisible: pousse-pousse et pins centenaires; on pense à une estampe des «*cent vues d'Edo*» de Hiroshige.

Le 5 avril 1906, N. D. expédie à nouveau une paire de cartes «*jumelles*» aux Choiselat et aux Foretay: même date, même escale. Aux



Kobe, Japon. Le 28 Mars 06.
 Bien cordialement
 Kelly Dome.

III. 21



VIEW OF KIOTO, JAPAN, FROM THE YAAMI HOTEL.

Le 5 Avril. 1906. Merci du souvenir
 de la Rue Cort avec souhaits pour 1906.
 Ça me semble une visite, presque, que vous m'avez faite.
 Avec meilleurs amitiés, bien affectueusement
 Kelly Dome + mère

III. 22

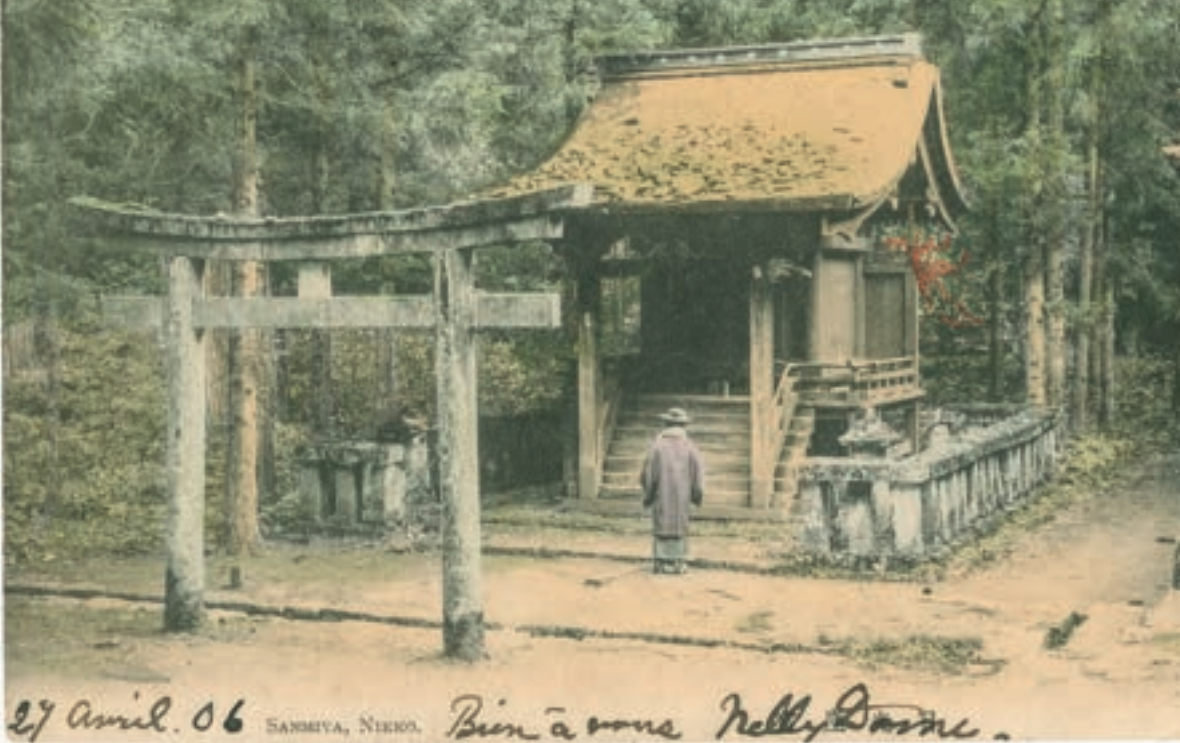


III. 23

premiers, elle envoie une vue de Kyoto avec une charmante hôtesse en kimono et obi, aux seconds, une vue de l'hôtel Yaami (ill. 22) avec la même hôtesse en médaillon. L'hôtesse est délicatement coloriée de rose et de gris-bleu. Aux Foretay : « *Merci de votre bonne lettre du 10 janvier. Je répondrai bientôt. Nous partons de Yokohama le 12 mai pour San Francisco. Bien affectueusement, 534 Howard Street, San Francisco.* » Aux Choiselat : « *Merci du sonneur de la Rue Cart [probablement une carte de Saint-Mandé avec la rue mentionnée] avec souhaits pour 1906. Ça me semble une visite, presque [sic], que vous m'avez faite. Avec mes meilleures amitiés, bien affectueusement, Nelly Dorne et mère.* »

Triste destin que celui de l'hôtel Yaami de Kyoto : construit en 1879 par un homme d'affaires japonais à partir d'un complexe de temples, premier hôtel de style occidental de la ville, séjour favori des voyageurs occidentaux et de riches Japonais, il est complètement détruit par un incendie en 1906, donc peu de temps après la visite de nos voyageuses.

Cartes « jumelles » (ill. 23) encore, le 16 avril 1906, envoyées du Japon aux deux familles, avec des paysages aux couleurs tendres, un peu passées,



III. 24

appliquées à la main. On y découvre le temple bouddhiste de Jonile à Yokohama avec le parc qui l'entoure, non loin du rivage bordant la baie de Tokyo. Le côté adresse est encadré par une élégante bordure en guirlande «art nouveau». Autre carte d'avril 1906 avec l'image d'un chemin dans le parc de Hakone, situé non loin de Tokyo, bordé de cèdres superbes. On est sur la route du Tokaïdo qui relie Kyoto à Edo, avec ses sites et paysages si souvent représentés sur les estampes. Il n'y a pas de message, pas même de «salutations affectueuses». N. D. ne date pas son envoi, et il ne reste qu'un fragment du cachet de la poste japonaise, le reste étant parti avec le timbre, timbre destiné comme presque tous les autres à enrichir l'album de mon aïeul philatéliste, lequel album fut vendu, à perte sans doute, par mon beau-frère à un marchand de timbres munichois à la demande de mes parents, un jour que ces derniers avaient besoin d'argent...

Le 27 avril, N. D. envoie aux Choiselat, avec un «*Bien à vous*» rapide, une vue (ill. 24) du célèbre temple de Sanmiya, dans le parc de Nikko, non loin de Tokyo, un temple construit en bois, précédé de son torii.

Dans l'espace sacré, entre portail et temple proprement dit, se tient une silhouette immobile, tournant le dos au photographe, enveloppée dans un manteau interminable aux manches trop longues, avec une écharpe trop épaisse et un chapeau noir. C'est peut-être une femme après tout. Mais sous le manteau apparaît une sorte de long pagne, un pantalon non fractionné... La scène est solitaire: une clairière immobile, la forêt qui l'entoure dense et sombre, et ce personnage vertical, comme les piliers du torii, comme les colonnes du temple, comme les troncs d'arbres.

Et soudain, un événement: la catastrophe qui frappe San Francisco le 18 avril 1906. Le tremblement de terre et l'incendie qui en résulte font tous deux quelque 3 000 morts, détruisant plus de cinq cents pâtés de maisons, dont le quartier où habite la mère de N. D. La nouvelle de la catastrophe parvient-elle aux deux voyageuses? Télégramme? Presse? Le texte de la carte du 28 avril est une réaction déjà apaisée, écrite dix jours après la catastrophe. Après le premier choc, le reflux de l'effroi: «*Câble de S.F. nous rassure à propos de ceux qui nous sont chers. Nous partons le 12 mai*» et N. D. donne aux Foretay sa nouvelle adresse à San Francisco: 3840 Clay Street. La demeure de Howard Street est sans doute détruite.

Ainsi, une fois au moins, la brutalité de l'Histoire vient troubler le voyage luxueux de N. D., bousculant la quiétude d'une croisière sans histoire. L'écho de l'affreuse catastrophe contraste avec l'atmosphère paisible de l'hôtel Nikko et de son parc. Il rompt pour une fois avec le pittoresque serein des cartes de N. D.

Pourtant, il s'en passe des choses en Extrême-Orient comme en Californie en ce début du xx^e siècle! Au moment où N. D. et sa mère s'apprêtent à quitter le Japon pour San Francisco, la Californie, qui exerce déjà une ségrégation contre les immigrants chinois, étend désormais les mesures limitant l'immigration aux Japonais: xénophobie et hantise du péril jaune. Une année après le retour de N. D. à San Francisco, en décembre 1907, la flotte des États-Unis fait le tour du monde. Elle s'arrête dans les ports japonais «*pour témoigner de l'amitié entre les deux pays*». Le Japon, quant à lui, baigne dans une euphorie impérialiste depuis sa victoire sur la Russie en 1905. La Corée est placée sous protectorat japonais la même année, puis elle est annexée en 1910. Dès 1905, un peu partout dans le monde, en Californie en particulier, des Coréens manifestent contre l'impitoyable domination exercée par le Japon.

En avril 1908, sur le même SS Korea à bord duquel, deux années auparavant, N. D. et sa mère ont voyagé de Hong Kong à Shanghai, la police américaine, au moment de l'arrivée du navire au port de San Francisco, met sous protection l'évêque missionnaire méthodiste Merriman Colbert Harris, passager du navire. L'évêque Colbert, de retour du Japon et de Corée, est menacé de mort par des Coréens de la ville – c'est le *Los Angeles Herald* du 2 mai 1908 qui nous en informe – parce qu'il serait complice de l'impérialisme japonais en Asie. L'évêque vient d'être décoré par l'empereur du Japon de l'Ordre du Trésor Sacré!

Le 22 mai 1906, sur la route du retour vers la côte ouest des États-Unis, N. D. envoie une vue de Honolulu aux deux familles: bord de mer, vagues géantes et ciel d'orage aux Foretay, «*Surf at Waikiki*» aux Choiselat. À tous deux, elle rappelle sa nouvelle adresse à San Francisco – Clay Street – et son indéfectible affection.

Maintenant que N. D. met le cap sur San Francisco, je recompte la pile des cartes envoyées: à peu près une vingtaine à cette date, soit la moitié de la quarantaine qui m'est parvenue. D'autres voyages au long cours suivront dès 1908. Ces cartes illustrées envoyées aux Foretay et aux Choiselat, si belles, si colorées, sont aussi des messages de rêves; rêves ou rêveries d'horizons bien éloignés des côtes de la Normandie. Elles évoquent d'autres climats, d'autres désirs peut-être, et visent à toucher les âmes d'artiste des destinataires. Le peintre Alfred Foretay va, quant à lui, bientôt s'offrir un séjour au Maroc, d'où il reviendra avec quelques toiles «orientalistes».

Malheureusement, je ne dispose d'aucune des réponses aux messages de N. D. qui, de son côté, n'accuse réception d'une lettre de ses correspondants qu'à deux reprises. Le 20 août 1906, un premier message de Californie est adressé aux Choiselat: une vue de Clear Lake bleu pâle, avec quelques nuances de rose dans le ciel. Au fond, le mont Konokti sis au nord de San Francisco. «*Pourquoi pas de nouvelles?*» demande la voyageuse. Le 29 septembre 1906, c'est à Madame Foretay qu'est adressée une «California Pigeon Farm» avec l'annonce, par une Nelly qui ne tient pas en place, de son départ des États-Unis le 30 octobre. Elle confirme ce départ le même jour aux Choiselat (ill. 25); elle s'apprête à s'embarquer pour la France avec sa mère. Et puis plus rien jusqu'au 13 juillet 1907, date à laquelle N. D. envoie aux Choiselat une vue du Casino de



III. 25

Vichy: « *Nos regrets de ne pas avoir le temps d'aller vous voir avant notre départ. Sommes installées ici [Vichy] jusqu'à fin août. Espérons que vos santés sont bonnes, malgré vilaine saison. Amitiés.* » C'est le plus long message écrit par la voyageuse. Il faut dire qu'il bénéficie du nouvel espace, côté adresse, qui se généralise à partir de 1905, prévu pour la correspondance. La carte est signée N. Dorne et Cecilia Rosario, dont c'est l'unique apparition.

Si N. D. « n'a pas le temps » d'aller rendre visite à ses amis en Normandie ou dans la région parisienne, qu'a-t-elle bien pu faire à Vichy ou ailleurs, de l'été 1907 au 18 novembre 1908, date à laquelle elle envoie aux Choiselat, de Trieste, le message le plus court (ill. 26) de toute la série: « *addio* »? L'image qui l'illustre est pittoresque et en couleurs, un motif classique de la carte fantaisie: un couple assis sur un croissant de lune contemple la ville de Trieste et sa baie en contrebas. La femme tient le télescope. « *Una occhiata a Trieste.* » Pour N. D., c'est à nouveau la saison des voyages.

Aux Choiselat, la carte suivante est datée du 11 décembre 1908, avec une vue des grottes d'Éléphanta, près de Bombay; l'« *addio* »



Una occhiata a Trieste

Addio N. D. 18 Nov 88.

WITHE LAFAR WIND, VI — Ges. gesch.

du 18 novembre précédent ne signifie donc pas une prise de congé définitif, mais simplement un adieu à l'Europe. Aux Choiselat encore sont envoyées la carte du 10 janvier 1909 arborant « *l'Imambara Husainabad* [Mausolée du Nawab Muhammad Ali Shah] à Lucknow », celle (ill. 27) du 27 janvier avec le temple Jaïn de Calcutta, puis celle du 14 mars 1909 : une assez médiocre vue d'une rue poussiéreuse de Pondichéry, éditée à Marseille. Un mois et demi est passé entre les deux cartes : le rythme des envois se ralentit donc. Depuis le 29 septembre 1906, depuis la Californie et sa ferme aux pigeons, s'en est fini des messages par cartes aux Foretay. Brouille ? Contact maintenu par lettres ? Négligence des Foretay qui n'auraient pas conservé les cartes reçues ?

C'est donc aux Choiselat que N. D. expédie, le 12 avril 1909, une carte avec l'imposant temple de Menachi, à Madura, au sud de l'Inde, avec ce commentaire inhabituel de la part de la voyageuse : « *Plus magnifique et plus intéressant des grands temples de l'Inde du Sud. Chaleur très grande, amitiés bien sincères.* »

Une carte est à nouveau expédiée de Colombo le 27 avril 1909. En automne 1905, N. D. envoie déjà de Ceylan, aux mêmes Choiselat, la carte avec le tireur de pousse-pousse. Cette fois, c'est l'image d'un arbre. « *Célèbre Banian*, dit-elle. *Il y en a beaucoup autour de Colombo ; il me rappelle l'arbre de notre cour...* »

Les trois derniers objets postaux tirés de mon album et signés N. D. sont donc adressés aux Choiselat qui se partagent entre deux domiciles, semble-t-il, Saint-Mandé dans le Val-de-Marne et Nesles-la-Vallée pendant l'été, à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de la capitale. Les trois ultimes cartes de N. D. sont toutes trois envoyées de Ceylan. La dernière, datée du 16 septembre 1909, représente un fort hollandais du XVIII^e siècle, construit à la pointe sud de l'île.

On peut imaginer deux récits parallèles des voyages de N. D. L'un par cartes postales, l'autre par lettres. Les premiers se bornent à ponctuer les étapes par des signes de vie, des marques d'affection et des illustrations des sites visités, alors que les commentaires et les descriptions du voyage, les impressions personnelles sont le fait de l'autre canal. Pour l'un, un parcours en images, pour l'autre, le récit du voyage. Un peu plus d'un siècle plus tard, le premier seul subsiste, le second, disparu, n'existe que



III. 27



SINGAPOUR - Un coin du Quai.
A corner of the Port

III. 28

par supposition. Nous n'avons qu'un décor, ce qui se cache derrière lui est à peine évoqué par l'exotisme des images et des noms de lieux. L'exotisme du lointain s'exprime par l'écart temporel entre deux obliérations, celle du lieu d'envoi et celle du bureau de poste du destinataire. Hélas, je le répète, la passion philatéliste de mon grand-père a fait disparaître les timbres.

Il y a une suite pourtant à la série des cartes exotiques de l'album Foretay, une sorte d'épilogue, un prolongement des envois postaux de N. D. en provenance de l'Extrême-Orient. Mais il ne provient pas de notre voyageuse. Il s'agit de trois cartes adressées par des personnes inconnues à Jeanne Foretay, la fille de mon oncle peintre et sculpteur, gendre des Choiselat. Elles figurent dans le même album. Après la passagère des paquebots aux escales prestigieuses, après les voyages maritimes aux objectifs mystérieux de N. D., la série se termine sur une note plus ancrée dans le quotidien, en tout cas



III. 29

plus réaliste : odeurs et préoccupations sanitaires sont présentes, et peut-être une légère prise de conscience de l'envers de l'exotisme.

Le 20 juillet 1920, une certaine Thérèse envoie à Jeanne ses bons souvenirs de Singapour, avec vue du port et des quais de chargement (ill. 28). Plus intéressantes sont les deux cartes de Shanghai. Elles ne sont ni datées ni signées. Ce n'est pas l'écriture de Nelly Dorne. Elles ont sans doute été envoyées sous enveloppes – disparues – et tout l'espace du verso, y compris celui destiné à l'adresse, est couvert d'une écriture violette. On y trouve ce qui manque aux cartes de Nelly : des réactions face à un monde différent, quelque chose comme le reflet d'un choc culturel. La première carte montre la large rue dite de Nankin, à Shanghai, avec pousse-pousse et voies de tram : *« Ma chère Jeanne, ceci pour te donner une idée de la principale rue de notre ville ; les maisons sont d'un style chinois-européanisé. Cela n'en est*

pas plus joli pour cela! – Et les ric-shaws [sic] (pousses d'ici)... Que penses-tu de cette industrie qui consiste à se faire traîner par ses semblables, si on peut dire? On s'y fait à force, mais les premiers temps, cela me répugnait joliment.»

La seconde carte (ill. 29) illustre un autre aspect de ce séjour en Chine. Au verso d'une scène de repiquage en rizière, on peut lire ces lignes tracées de la même encre violette: «*Et voici notre campagne [...]. Je n'ai jamais vu que la platitude des rizières et des champs de cotonniers de la campagne shanghaienne [sic], sentant une horrible odeur puisque ici tout est arrosé avec l'engrais humain, précieusement recueilli chaque jour par des coolies spécialisés dans cette besogne, et la Municipalité vend cette marchandise fort cher, mais on ne peut pas dire que la campagne embaume ici. C'est du reste à cause de cela qu'il est interdit, sous peine d'avoir la dysenterie, de manger fruits et légumes non cuits. J'en ai fait une petite expérience à mes dépens, sans avoir désobéi pourtant!*»

Rien d'autre. Les nouvelles d'Extrême-Orient prennent fin ici. Impossible de savoir de qui proviennent ces messages.

Jeanne Foretay – c'est à elle, la «*chère Jeanne*» que sont adressées ces dernières cartes – a terminé sa carrière comme employée de bureau à la défunte Société des Nations.

Peu après, vers la fin des années 1930, l'univers de la carte postale-reine, le monde en mode pittoresque sont sur le point de disparaître.

Dernières nouvelles de N. D.: 15 octobre 1908. Elle est à Oxford. «*En route pour Londres, Plymouth, Hambourg*», on peut l'atteindre par l'American Express Co, au numéro 6 de Haymarket. La lettre est adressée aux Choiselat; il manque 19 centimes (pence?) à l'affranchissement.

Référence

PEREC Georges, *L'Infra-ordinaire*, Paris, Seuil, 1989.

La Grande Guerre en cartes postales (1914-1918) France – Allemagne – Suisse

Dans un petit livre qui évoque la grandeur des petits sujets, Georges Perec parle de « *ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire?* » (Perec, 1989). Dans cet ouvrage consacré à l'anti-exotique, Perec consacre un chapitre à « *Deux cent quarante-trois cartes postales en couleurs véritables* ». Il le dédie à Italo Calvino.

Les cartes postales, quant à elles, ont servi de matériau à des historiens, amis des sources indirectes, secondaires et modestes pour de gros livres sur de grands sujets, la guerre de 1914-1918 par exemple, et plus spécialement sur le conflit tel qu'il a été vécu par les « poilus » des tranchées en France et dans tous les pays belligérants. Ainsi, Pierre Brouland et Guillaume Doizy (Paris, 2013), parmi d'autres, en retracent les péripéties illustrées par les divers belligérants. En Suisse également, l'historien Georg Kreis publie en 2013 *Schweizer Postkarten aus dem Ersten Weltkrieg* où il décrypte un double message, celui du recto avec son image patriotique, pittoresque ou guerrière, et celui du verso, plus prosaïque, parfois désenchanté, voire sceptique. Le contraste

recto-verso est-il plus fort là où on se bat, sur le front français par exemple? Le Naour, historien de «La Grande Guerre» (Paris, 2013), la raconte à partir des cartes postales illustrées échangées entre les combattants et ceux de l'arrière: une guerre aseptisée selon l'illustration, sans cadavres ni souillures. Le texte du message écrit au crayon dans les tranchées, quant à lui, donne une autre version à mots couverts. La censure veille à ce que ni l'image ni le texte du verso ne démentent la propagande officielle et ne démoralisent la population à l'arrière.

La production des cartes postales prend en ce temps de guerre un essor prodigieux. «*C'est autour des 6 à 7 milliards [...] que l'on estime la production de ce petit rectangle de carton*», écrit Le Naour, qui parle d'une «*guerre de papier-carton au recto déréalisé, avec la vérité des écrits au verso*» (Le Naour, 2013, p. 8).

Ma petite collection de cartes postales se disperse sur des sujets variés et manque éminemment de logique systématique, sans parler d'exhaustivité. Cette collection est l'occasion de rencontres fortuites avec des thèmes de la banalité quotidienne. Parfois, cependant, le banal et l'insignifiant sont confrontés à l'événement, à l'extraordinaire bref, à l'Histoire: une guerre, une exposition universelle, un séjour dans ce qui était, il y a moins de cent ans, les «colonies».

Mes cartes postales de la Grande Guerre, où le «poilu» a tracé quelques lignes, viennent de l'Ardèche. Par le hasard d'un achat en brocante à Lussas, je suis tombé sur un lot de cartes vendues en bloc dans un carton à chaussures. À l'intérieur, émietté en un millier de cartes illustrées, une sorte de roman-fleuve ponctuant l'histoire d'une famille de Saint-Étienne (Rue du Treuil). Ces minuscules fragments d'existence s'échelonnent de 1906 à 1938, de la Belle Époque à la Grande Guerre et à la veille de la suivante. Ce «roman» tient dans les brefs messages échangés entre une demi-douzaine de personnes. J'en extrais le récit de Pétrus, émietté en quelques dizaines de cartes postales écrites depuis les tranchées. Il commence en 1915.

Il ne dit pas grand-chose sur le conflit lui-même. Censure? Pudeur? Volonté de ménager ceux de l'arrière de la réalité horrible du conflit? C'est que, hors des phases indicibles des combats, il ne se passe pas grand-chose dans la normalité de la vie quotidienne: «*On s'y ennuie le plus clair*

du temps» (Le Naour, 2013, p. 93). Nos cartes parlent de chaussettes – bien reçues – tricotées par une parente, de la santé qui est bonne, de la permission attendue, et prie le correspondant de saluer les cousins. Bref, on y apprend que l'expéditeur est vivant. La carte postale est un fil ténu et indispensable entre l'avant (le front) et l'arrière.

À deux exceptions près, les cartes de Pétrus ne portent pas d'adresse. Je suppose qu'elles ont été envoyées sous des enveloppes qui ne me sont pas parvenues. Écrites à l'encre ou plus rarement au crayon, souvent à la hâte, et donc pas toujours faciles à déchiffrer, elles sont toutes signées Pétrus, sauf la dernière.

Le 5 juin 1915, Pétrus écrit à Jules – un cousin, un beau-frère, aux armées lui aussi – pour lui dire qu'il a reçu sa carte, que sa santé est toujours bonne et qu'il a reçu des nouvelles de sa tante, qu'il ne s'en fait pas, qu'il attend la fin de la guerre et qu'il ne voit pas grand-chose à lui dire. Au recto, la reproduction du drapeau du 217^e régiment d'infanterie «*Mon Drapeau*» (ill. 30). Secret militaire oblige, Pétrus ne mentionne pas le lieu où il est stationné. Plus rien dans le lot jusqu'au 14 avril 1916, lorsque Pétrus écrit à sa belle-sœur (?) Marguerite à Saint-Étienne pour l'informer que sa santé est toujours bonne et lui «*souhaiter la même chose*», ainsi qu'à sa mère. Au recto, l'image d'un «*poilu*» casqué avec, en médaillon, un premier communiant (ill. 31) :

«*Héritier de mon sang, c'est la frêle existence
Que je protège ici, sans plainte, avec patience.*»

Le 8 septembre, à minuit précise, Pétrus écrit à sa «*chère Margot*», vraisemblablement sa belle-sœur Marguerite. Le photomontage du recto représente un soldat casqué regardant amoureuxment une jeune personne couverte de roses, souriant mais avec une retenue de bon ton, avec l'inscription : «*Ces fleurs [c'est visiblement le soldat qui parle] disent : "Je vous aime", car de mon cœur elles sont l'emblème.*» Voici ce qu'écrit Pétrus : «*J'ai reçu votre lettre datée du 1^{er} octobre [réponse bien tardive que cette carte du 8 septembre de l'année suivante], ainsi que le toto [?] porte-bonheur. À [sic] bien sûr que vous seriez contente de me prêter votre lit, si j'allais en perm. Mais j'espère y être pour le premier de l'an, pour 7 jours, mais je crois que la guerre sera finie avant et que ce sera la grande [?].*



III. 30



III. 31



III. 32

J'ai reçu des nouvelles de Ernest et je lui ai fait réponse et je n'ai encore rien reçu de Jules; il y a André [le frère de Pétrus?] qui me dit de réclamer du sucre pour sucrer le jus [le café]. Je ne sais pas ce que veut me dire [sic], enfin si vous savez ce que ça veut dire vous m'en enverrez. Chère Margot, plus grand-chose de nouveau pour le moment et surtout pour aujourd'hui ça ne va pas. À demain, Bonne Nuit [...]. Bons baisers, Pétrus.»

Le 10 septembre 1916, le texte de la carte figure au dos d'une l'image où un soldat casqué fait face à une jeune femme (la même que celle du 8 septembre). Tous deux sont inscrits dans des guirlandes de roses en forme de cœur (ill. 32). «À toi mon cœur et mes pensées» est imprimé au bas de la carte. À nouveau, Pétrus assure que sa santé est bonne et souhaite qu'il en aille de même pour sa «*bien chère Margot*». Il a – enfin – des nouvelles d'André. «*Il me dit qu'il est toujours au même endroit et de ne*

pas m'en faire; que lui ne s'en fait pas, et bien moi non plus je ne m'en fais pas beaucoup à présent, il y a des moments [...]. Bonne nuit, bons baisers.»

Il n'y a pas d'illustration le 19 septembre. Pétrus écrit sur une carte officielle affectée à la correspondance militaire. «*Il pleut tous les jours, dit-il à sa chère Margot, plus grand-chose à vous dire pour aujourd'hui.*» Le 18 septembre 1916, Pétrus expédie à Margot une carte illustrée, plutôt grivoise que tendre, en allusion directe avec son nom, par le petit jeu de l'effeuillage (ill. 33). Une marguerite est au cœur de l'image et son centre représente un couple folâtrant dans un lit. À y regarder de plus près, on s'aperçoit que les pétales sont remplacés par des cartouches et que l'effeuillage est arrêté à «*passionnement*». La carte s'intitule : «*Marguerite des tranchées!*» Pétrus, qui constate avec soulagement que sa chère Marguerite ne l'a pas oublié, continue en disant : «*Le cafard ne veut pas s'en aller, surtout le soir en me couchant, et le matin quand je me réveille [...] ce que je voudrais, c'est la fin de cette maudite guerre, alors vous avez pas fini d'en voir des vertes et des pas mûres, vous pouvez voir que je me rattraperai [...] Enfin assez de bêtises, ma santé est toujours très bonne... Bien des choses de ma part à ta maman.*»

Mais qui est Margot, que Pétrus appelle à l'occasion Grabotte? Grabotte, d'après l'omniscient Wikipédia, ou Grabote, désignerait dans le parler stéphanois, la benjamine, la plus jeune d'une famille. Alors, une jeune sœur? Mais pourquoi la vouvoyer? Une cousine, une belle-sœur, une fiancée ou une marraine de guerre?

Pétrus fait mention dans ses messages d'une Aude, d'une Marguerite, d'une Marie et de quelques autres – ce sont des noms qui reviennent souvent. Il a également laissé une carte adressée à Madame G., sa mère probablement. De mai 1916 à janvier 1917, Pétrus expédie une vingtaine de cartes postales à Margot, du moins c'est le nombre en ma possession. Une correspondance par lettres, parfois mentionnées, ne m'est pas parvenue.

Les cartes de septembre et d'octobre 1916 laissent espérer une permission de onze jours, promise aux cultivateurs. «*Cette fois, je compte aller en permission après Jules...*» Le recto de la carte du 7 octobre 1916 est surprenant : l'illustration intitulée «*Le Poilu permissionnaire*» se décompose en huit vignettes allant du «*Départ*» à «*L'Amour ardent*», de «*Fol Amour*» à «*Fini l'Amour*» (ill. 34). Une carte étrange est envoyée



III. 33





III. 35

le 9 octobre à une « *Chère Inconnue* », sans adresse et non oblitérée. Elle a sans doute, elle aussi, été mise sous enveloppe et comprend ces seuls mots au crayon : « *Suis toujours en très bonne santé et dans la boue jusqu'au Q!* » Mais l'illustration du montage photographique montre un poilu casqué impeccable arborant une coquette moustache, faisant face à une jeune fille aux roses assise dans un cœur et sortie manifestement de l'imagination du soldat. Elle assure : « *Toujours mon cœur est près de Toi* » (ill. 35).

Qu'impliquent ces cartes postales entre le tendre et le grivois ? Disent-elles quelque chose sur les relations entre Pétrus et Margot... ou entre Pétrus et d'autres ? Pétrus, comme les autres « poilus », est au front ; les fiancées, marraines et belles-sœurs sont à l'arrière. Les permissions sont l'occasion d'épisodes tendres, auxquels les cartes postales font allusion, à la fois crûment et plaisamment. Elles s'inscrivent entre le front, ses souffrances et ses frustrations, et les délices imaginés de l'arrière. Elles représentent un pont entre les deux avec leurs photomontages où cohabitent fantasmes érotiques, coquins et tendres.

Le 10 octobre 1916, à 3 heures du matin, précise-t-il, Pétrus donne enfin quelques détails sur sa vie quotidienne au front. « *Je me lève et avant d'aller chercher le jus, je vous écris ces quelques lignes pour vous dire qu'il ne fait pas chaud, il gèle ; quand je suis à St. Étienne, on me le donne – le jus – au lit. Mais ici c'est le contraire ; celui qui veut le boire va le chercher.* » Mais voilà que sur cette même carte, Pétrus s'est illustré lui-même (ill. 36). Il a écrit « *Pétrus* » sur le col de la capote d'un soldat fumeur de pipe, lisant à l'abri d'une casemate, alors qu'un autre soldat, portant le képi et le pantalon rouge en usage au tout début du conflit, monte la garde en levant les yeux au ciel. Retour au verso : la carte se termine par : « *Bons baisers de votre petit frère qui pense souvent à vous, Pétrus.* »

Cette Margot-là ne serait donc ni la fiancée, ni la marraine de guerre, ni la Grabotte que j'ai supposé. Une dissonance m'apparaît aussi avec l'aspect grivois de bien des photomontages du recto. Y aurait-il plusieurs Margot – Marguerite dans l'entourage de Pétrus, et pourquoi le vouvoient ?



Le 11 octobre, « à ma chère Grabotte, bonne santé et bonne nuit » et, imprimé au-dessous de l'image :

*« C'est l'heure du retour, après le sacrifice,
La force a réparé le mal de l'injustice! »*

Mais chose étrange, sur l'image patriotarde et sentimentale, comme sur presque toutes les compositions photographiques prises en studio qui constituent le corpus de cartes envoyées par Pétrus, pourquoi le « poilu » même dans les bras de l'aimée, même dans les scènes les plus intimes, porte-t-il son casque ? Le soldat reste un soldat, un guerrier défenseur de la patrie où qu'il se trouve. (ill. 37)

Encore un « votre petit frère qui vous embrasse bien fort » le 16 octobre 1916, « vous me dites qu'il ferait bon faire une promenade à la campagne. Moi. Je m'y promène tous les jours ; il me faudrait plutôt un peu de ville à présent, ou une permission de 15 jours ». Pétrus espère une permission pour Noël ou environ ; il n'a pas de nouvelles de Jules qui sert dans un autre secteur, mais « ça ne m'étonne pas voilà déjà quelques jours que je ne lui ai pas écrit ». « Chère Margot, écrit-il plus loin, vous me dites que vous ne trouvez rien pour me taquiner, vous me laissez en paix et bien moi aussi, car on m'a repiqué encore une fois et je crois pour cette fois c'est la dernière. J'ai mon bras gauche complètement paralysé – vaccin antityphoïdique. Au revoir à demain ou après-demain. » L'envoi porte aussi la mention : « 2h1/2 du matin ». C'est une des trois cartes sur le corpus « Pétrus » de la période 14-18 qui ne sont pas illustrées par un photomontage érotico-patriotico-guerrier, mais par un tête-à-tête parfaitement civil : un jeune couple, lèvres contre lèvres, se regardant intensément, avec ce quatrain imprimé commentant la scène intitulée *Le Baiser* et signé François Boyer (ill. 38) :

*« Quand les yeux se sont clos dans une douce ivresse,
Que les sens sont grisés d'exquise volupté
Alors que, bouche à bouche, on meurt en la caresse,
C'est le spasme d'amour qui s'achève en beauté. »*

Sept, huit et onze novembre, la santé de Pétrus persiste à être bonne. Dans l'enveloppe de la lettre envoyée par Margot, Pétrus a trouvé une photo d'elle avec un porte-bonheur. Bonnes nouvelles d'André et de Jules qui reviennent de permission.



III. 37





III. 39

La carte du 26 novembre 1916 est pour une Marguerite. Il doit s'agir de Margot, comme semble l'indiquer la suite du message : « *J'ai reçu votre aimable et jolie carte de l'amour dévoilé.* » Peut-être une marguerite à effeuiller. Hélas, la carte, comme toute la correspondance de Margot, ne m'est pas parvenue. « *De suite, j'ai fait comme vous m'avez dit. J'ai cherché si vous m'aimiez. J'ai eu la réponse, Amour heureux, et je suis content, mais si la guerre finissait, je le serais encore davantage. Aujourd'hui André m'a écrit, il me dit qu'il n'a pas trop le caffard [sic] seulement il ne fait pas chaud dans le bois où il est. Moi je m'en aperçois aussi. Chère Margot, vous me dites que vous croyez tenir le record pour écrire, mais je pense que moi aussi j'écris aussi souvent que vous.* » Au recto figure l'image d'un bracelet porte-bonheur : un cœur abritant un soldat avec casque et moustache, et à l'intérieur de l'anneau « *À toi mon cœur pour toujours* » (ill. 39). Pétrus a biffé le « *toi* » et l'a remplacé par « *vous* ».

Le 4 décembre 1916: «*Reçu votre lettre datée du 29, merci, suis toujours en bonne santé et répondrez [sic] plus longuement ce soir. Bons baisers, Pétrus.*» Et sous la signature: «*Il tombe de neige [sic].*» C'est la dernière carte signée Pétrus qui m'est parvenue.

En décembre 1916, la bataille de Verdun se termine, mais où est Pétrus?

Le 9 avril 1917, un lundi de Pâques sauf erreur, André E. écrit à sa sœur Marguerite [est-ce la Margot de Pétrus?]: «*Chère sœur, merci de ta carte et des bons souhaits de Pâques qui m'ont fait bien plaisir, et de vous savoir en bonne santé. Pour ma part, je suis de même [sic]...*» «*Nous avons retrouvé le mauvais temps après une belle journée de dimanche [...] Je ne vois pas autre chose, j'ai été bien peiné de la mort de Pétrus. Mais hélas! nous n'y pouvons rien à cette vie-là. Embrasse Maman et Marie*», André E. Au recto, les mots «*Bonnes Pâques*» sont inscrits en haut du photomontage où l'on voit un soldat imberbe et souriant offrir son casque plein d'œufs décorés à une jeune fille en rose (ill. 40).

«*Ils sont tout frais pondus, ce sont des œufs du jour,
Rien ne peut les briser, ce sont des œufs d'amour.*»

Moi aussi, je suis peiné de la mort de Pétrus. Je m'étais attaché à lui à travers ses messages à sa «*chère Margot*». J'aimerais connaître les circonstances de sa mort, sa date exacte, l'endroit où il est tombé, mais aussi sa place au sein des familles E. et G. à Saint-Étienne, dont l'existence, les faits et les gestes se bornent, pour moi, à une mention sur des cartes postales. Hélas, les correspondances échangées par les habitants de la rue du Treuil et leurs proches n'en disent rien.

Pétrus et tous ses proches envoient presque toujours le même type de cartes, à croire qu'ils disposent de tout un stock de cartes-photomontages à motifs patriotiques et fantaisistes, privilégiant les mises en scènes sentimentales, voire grivoises. Pas d'images de scènes de combat, pas de vues de villes ou de villages saccagés, pas de caricatures outrancières de l'ennemi et de celui qui l'incarne suprêmement, l'empereur Guillaume. On pressent un réseau familial étroit à chaque fois réactualisé et renforcé par le message envoyé, un réseau tissé par André, Jules, Marguerite (Margot?), Marie et Pétrus, à partir de cet ensemble de cartes banales et conventionnelles, lien dérisoire entre le front et la maison. On écrit



III. 40

au crayon ou à la plume, presque sans ponctuation, avec pas mal de négligences orthographiques.

Une litanie de cartes donc, dont chacune mentionne la carte reçue précédemment. Que disent ces messages, où la santé est toujours bonne et les salutations finales sont toujours à partager avec d'autres? En réalité, rien! Rien de sensationnel, rien d'imprévu, rien de dramatique, aucun éclairage sur la grande Histoire de la Grande Guerre. Ce qu'ils disent, c'est la lassitude d'une guerre qui n'en finit pas, c'est le besoin de sentir, même à distance, les siens autour de soi. Lorsque j'ai commencé de lire les textes qui figurent au verso de cette collection disparate de cartes envoyées entre 1914 et 1918, un minuscule échantillon tiré des centaines de milliers de cartes postales envoyées chaque jour, je cherchais entre autres une correspondance entre le texte et l'image, une relation marquée par l'adhésion ou le refus de cette propagande guerrière. En réalité, je n'y ai trouvé rien de semblable, ou presque rien. Plusieurs historiens (voir en particulier Brouland et Doizy, 2013) ont fait la même constatation.

Pétrus, à deux ou trois reprises, corrige ou annote d'un mot l'illustration, mais c'est pour la marquer de sa présence. C'est tout. Ces messages ne sont guère autre chose que des signes de vie, peut-être aussi une tentative de nier l'insupportable, de le conjurer par une normalité proclamée. «*Ma santé est bonne*» signifie «*Je suis toujours en vie*». Le message est une affirmation minimale d'existence; et dans cette affirmation, l'imagerie mièvre du recto n'est qu'un trompe-l'œil.

La guerre racontée à ma fille

Le Dr. G. de Lyon écrit treize cartes postales à sa fille Renée depuis l'ambulance dont il est le médecin-chef, en mars 1917. C'est du moins le nombre de cartes signées de lui que j'ai dénichées dans un album trouvé à la brocante de Fleurier (Suisse). Chacune d'entre elles arbore, au recto, une illustration en couleurs très soignée, une fleur signée du nom de l'illustrateur, Barde, ainsi que le nom de la fleur, en latin, puis en idiomes vulgaires, français, anglais, italien, espagnol et russe, langues des principaux alliés. Elles portent un numéro et vont de «*Boule-de-neige*» (*Viburnum apulus*), n° 502 au n° 518 «*Rose grande fleur*» (*Rosa*).

Il manque trois cartes à la série, semble-t-il. Le verso porte le timbre « *Ambulance-Médecin-chef* », au centre du timbre, une divinité couronnée : la Justice, la Santé, la Charité ? Je ne sais. L'expéditeur a ajouté, à côté de la date : « *aux armées, S.P. [secteur postal] 168* ».

Contrairement à ce que le terme laisse supposer, les ambulances de la Première Guerre mondiale ne sont pas toujours mobiles. Placées à quelque distance de la première ligne, elles sont des hôpitaux militaires de campagne dirigés par un médecin-major ou médecin-chef, assisté de chefs de service et d'infirmiers. D'après Le Naour (2013, p. 126), il y a eu 4,2 millions de « poilus » hospitalisés pendant le conflit.

« *Ce 5 mars 1917, Ma Renée [...] Ce matin, une épaisse couche de neige couvre les chemins de notre HOE et nos toits de cartons ou de planches. La campagne toute blanche est surmontée au loin par le brouillard...* » Le reste de la carte à Renée est voué à la peinture de la paisible et silencieuse campagne hivernale. Mais qu'est-ce qu'un HOE ? Les armées, comme tout organisme structuré et réglementé, adorent les sigles et les abréviations. Chose étrange, les forums consacrés à l'histoire de la Première Guerre mondiale hésitent. *In fine*, l'HOE doit sans doute être compris comme un « Hôpital d'Origine des Étapes » : on y soigne et trie les blessés à quelque distance du front, entre 10 et 100 kilomètres, blessés ensuite acheminés vers l'« Hôpital d'évacuation ». Mais dans *L'argot des soldats*, il s'agit plutôt d'« *Hospice des ordonnances embusqués* », selon Dauzat (1919).

Le Dr. G. a des loisirs et relit ses classiques. À quelque distance du front, hors des périodes où les combats font rage, il lui arrive de réfléchir sur l'étendue du conflit devenu, en 1917, mondial et commente à l'occasion, pour sa fille Renée, les combats au Proche-Orient.

La carte du 6 mars revient sur la météo : dégel, les chevaux s'enfoncent dans la boue, les canons aussi et « *les Boches se replient sur de nouvelles positions et, si l'on se met à faire de l'avance, ce ne sera pas une chose drôle pour les convois. Ton petit Père chéri* ». Au verso de la carte : violette le Czar (Viola odorata). Le 7 mars, la Guerre fait une sérieuse apparition « *par d'estimables obus de canons boches, très probablement du 150* ». Les obus manquent de peu le bureau du tri postal, comme l'en informe le vaguemestre. Et le Dr. G. de poursuivre : « *Quant à nous, les Boches nous laissent absolument tranquilles [...]. Quant aux Brrroom, ça c'est un*

des nôtres qui tire: ma baraque vient de vibrer comme un diapason [...] Je m'en vais à présent, au ronron des grosses pièces, continuer la lecture de "Rodogune", commencée hier; j'en suis à l'acte IV, scène 11.» Et le Dr. G., médecin, de citer le personnage d'Antiochus :

*« Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés.
Tu viens de vaincre, Amour, mais ce n'est pas assez. »*

Le père de Renée poursuit : *« Si nous pouvions, nous, vaincre ce co... quin de Guillaume! Je vais me replonger dans ce brave Corneille. »* Les alexandrins sont contagieux!

Il semble que le Principal [?] et le père de Renée partagent la même chambre, non chauffée. Les 9 et 10 mars, *« zéro, ce matin dans ma baraque, -5° au dehors; à 4 heures du matin, le Principal, mû par un impérieux besoin de lecture, a fait craquer son allumette familière: séance jusqu'à 5 h 10 »*. La nuit suivante, même scène : *« Je dormais du sommeil du juste lorsque tout à coup, cra-cra! C'est l'allumette du Principal qui glisse à frottement dur sur la boîte: lumière, tournement des pages, froissement du papier, bâillements multiples, prolongés, intermittents, convaincus et sonores quoiqu'étouffés. En soulevant mon poignet porte-montre, je note 3 heures... un peu de canon au loin... »*

Cela sent le printemps le 11 mars 1917. Au recto de la carte, des giroflées (*Cheiranthus Cheiri* var.) (ill. 41). *« Temps splendide... Espérons que la température permette aux opérations militaires de se déclencher et de faire quelque chose de profitable, car, sincèrement, c'est un peu long. Quel soupir de joie quand ce sera terminé. Je sais bien que la bande des profitas [sic] de la guerre fera grise mine, mais enfin dans notre beau pays de France, les honnêtes gens ont bien encore l'espoir de compter pour quelque chose. Affectueux baisers à toi et à Maman. Ton petit père chéri. »*

Le 13 mars, le médecin-chef a bien dormi. Il continue d'écrire quelque chose comme *« la guerre racontée à ma fille »* et il envoie une superbe rose blanche (*Rosa* var.). *« Il pleut et l'ère des galoches n'est pas achevée [...] Que penses-tu des Anglais qui viennent de s'emparer presque sans coup férir de la bonne ville du Khalife de Bagdad? [prise à la date du 11 mars!] Avais-je raison autrefois de te dire que leur race vaut vraiment quelque chose? J'ai grand confiance en eux pour le feu d'artifice final; j'espère qu'ils tireront le bouquet et qu'il sera splendide »,* et en post-scriptum : *« Je revois souvent*



III. 41

par l'imagination ma bibliothèque. Quand pourrais-je la rouvrir chaque jour?» En 1917, le calife ottoman est en réalité à Istanbul. Le père de Renée, homme cultivé, pense peut-être à l'opéra de Boieldieu, «*Le Calife de Bagdad*» (1800). La carte du 14 mars rassure Renée et sa mère par ces mots : «*Soyez, je le répète, sans inquiétude sur mon sort.*» C'est la journée des visites du médecin, celle des inspecteurs et des médecins-chefs des ambulances voisines. Mais l'important, pour cet ami des livres, c'est ce qui suit : «*Je viens de lire un délicieux petit livre de Dickens : Le Grillon du Foyer. Tu peux l'acheter dans la collection Arthur Fayard pour la somme de trois sous.*»



III. 42

La dernière carte de mon corpus est datée du 16 mars 1917, illustrée d'une rose grande fleur (Rosa) (ill. 42). « *Froid assez vif cette nuit, gelée, brouillard ce matin; ce dernier doit être amplement suffisant pour empêcher la continuation du combat d'artillerie. Je suis allé hier dans le village acheter deux volumes de la collection Nelson; je les lirai; s'ils sont à ta portée, s'ils sont convenables pour toi, veux-je dire, je te les donnerai à mon retour, que j'espère prochain.* »

C'est tout! C'est la fin des cartes, des fleurs peintes par Barde et des nouvelles du Dr. G., ou du moins de ses lectures.

Que de questions sans réponses sur Renée, sur son âge, sur son « *petit père chéri* », sur ce que fut plus tard la vie de Renée? Par quel hasard, les cartes qui lui sont envoyées en mars 1917 ont-elles abouti dans l'album d'un, ou plus probablement d'une habitante d'une localité du Val-de-Travers, en Suisse?

Le Dr. G. ne parle jamais de ses blessés. Est-ce parce que le secteur où il se trouvait était assez calme? Le mois de mars 1917 est le seul de l'année à ne pas figurer dans la chronologie Wikipédia de la Première Guerre mondiale. L'année a pourtant bouleversé l'histoire du monde, à commencer par le début de la Révolution soviétique et l'abdication du tsar (2 mars 1917). Sur le front français, les grandes, meurtrières et vaines offensives en Aisne, au Chemin des Dames, étaient à venir et, après l'échec, les mutineries.

Notre médecin bibliomane, du déroulement de la guerre, ne mentionne que la prise de Bagdad. Préserver Renée des réalités du conflit, lui donner le goût de la lecture, lui faire partager sa conviction de la pérennité de la civilisation où les belles-lettres sont reines, voilà ce qu'on peut retirer de ces fragments écrits par un père à sa fille, un regard quelque peu éloigné du front.

La Grande Guerre : côté allemand

Bizarrement, plusieurs de mes cartes postales de la Première Guerre mondiale, écrites côté allemand, ont été trouvées sur l'étal d'une brocante ardéchoise, celle de Vogüé. On peut risquer plusieurs hypothèses, par exemple celle selon laquelle ces cartes seraient des reliques dédaignées – manque de place, décès, départ – par une famille allemande établie en Ardèche depuis quelques générations. Ou alors, un butin de guerre ramené par un militaire français de sa zone d'occupation en Allemagne (à vrai dire, piètre butin pour un soldat qui rentre au pays!). Autre possibilité, elles pourraient faire partie du stock d'un brocanteur itinérant, venu tenter sa chance à Vogüé où estivent beaucoup de touristes allemands. Ou encore, un reliquat invendu de drouilles, invendable en d'autres lieux.

Mon modeste ensemble de cartes allemandes – une cinquantaine –, datant de la Grande Guerre et liées au conflit par l'illustration et/ou le message, comprend des « objets postaux » destinés à des soldats sur le front ou

en zone occupée, mais également des cartes envoyées d'Allemagne en Suisse, à des correspondants suisses, ou échangées entre Suisses. Peu viennent du front. La propagande patriotique d'origine allemande, destinée à soutenir le moral des troupes et celui de l'arrière, pouvait trouver un débouché et des points de vente en Suisse sous la forme de cartes postales entre autres, dans la mesure où elles ne contrevenaient pas à l'arrêté d'août 1914 prévoyant l'établissement d'une censure, dont l'interdiction des cartes outrageantes pour les peuples et pays belligérants (Métraux, 2013, p. 101).

Je remarque en passant que les cartes de propagande française, ou éditées en Suisse romande, sont particulièrement virulentes à l'égard de l'ennemi. Les caricatures représentent, par exemple, Guillaume II en boucher ou en personnage satanique. C'est rarement le cas côté allemand, du moins dans celles de ma collection. Est-ce par souci de dignité, de retenue propre à une nation de « haute culture », ou parce que Poincaré ou Joffre n'arrivent pas à incarner l'archétype de l'ennemi ? Mes cartes allemandes sont plus réservées que polémiques. Elles sont, à une exception près, patriotiques et sentimentales, l'objet aimé du combattant apparaît comme un être de rêve, dans un cœur ou une médaille. Il semble né des soupirs de l'être aimé, ce dernier défendant sans faiblesse la patrie menacée. Pas de gaudrioles, de scènes égrillardes – comme du côté français – dans lesquelles le poilu, toujours casqué s'ébat dans un lit ravagé (?) avec une « demoiselle dévêtue ».

Les cartes que Marthe envoie de Wannsee (aux environs de Berlin) au caporal Hugo S., 10^e compagnie, 3^e bataillon, 136^e régiment, 15^e division d'infanterie, cantonné à Beverloo, aujourd'hui Beverlo, dans la partie flamande de la Belgique, par sa douce sentimentalité, ne ressemblent guère aux cartes postales françaises. Si l'écriture « Fraktur » n'est pas aisée à déchiffrer, le message, comme tant d'autres échangés par les belligérants de quelque bord qu'ils soient, est d'une morne banalité : la santé est toujours bonne, les baisers tendres, et « *lettre suit* ». Chaque message est le rappel d'une affection sincère.

Par ailleurs, je ne possède qu'une petite partie d'un échange considérable, à en juger par le numérotage des cartes. Seules quatre cartes me sont parvenues. Celle du 17 septembre 1916 montre un photomontage d'une jeune fille rêveuse : dans une posture tirée de l'antique, la tête penchée, elle tient dans ses mains une amphore, à côté



III. 43

d'un grotesque dont la bouche laisse couler un filet d'eau (ill. 43). La seconde carte, du 25 octobre, représente une femme assise à une table recouverte d'une nappe blanche. Le cadre de la chaise est doré et la femme écrit à l'Absent : « *Crois-moi, très cher, ne me laisse pas si longtemps dans l'attente; accours aujourd'hui vers ta petite colombe. Douterais-tu de ma fidélité? Mon cœur tout entier t'appartient.* » Dans la troisième carte, la jeune fille aimée et aimante sourit dans un cœur. Au-dessus, des oiseaux gazouillent sur une branche. Son rêve : « *ein süßes Stelldichein* », « un doux rendez-vous » ; « *Aber ach es kann nicht sein* », « hélas, cela ne se peut pas ».

La quatrième carte est signée « *Famille B.* » ; le motif appartient à une série « Théâtre de la guerre en Turquie » – *Bilder vom Türkischen Kriegsschauplatz* ; le personnage au recto n'est autre que le vice-amiral Souchon, chef de l'escadre allemande de la Méditerranée (l'amiral est d'origine huguenote). Il porte son uniforme de gala avec ses décorations. Derrière lui, dans la coursive du navire amiral, « *die letzte Sache der alten Emden* », les vestiges du fameux croiseur détruit en 1914 par un croiseur australien.

La dernière carte postale dont je souhaite parler ne porte ni adresse ni message griffonné au crayon. Elle ressemble beaucoup, par le style, aux caricatures françaises les plus virulentes. Elle porte au verso la mention « *Feld-Postkarte* », carte postale militaire, et reproduit à l'identique, mais en format réduit, la lithographie de Julius Engelhard (1880-1964), tirée à Munich, en 1917 et intitulée : « *Nein! Niemals* », « Non! Jamais! » (ill. 44). Elle représente un personnage hideux, en uniforme, portant le képi, la capote et le havresac du soldat français, les yeux exorbités. Il se projette sur toute la rive gauche du Rhin : « notre Rhin », comme semble le proclamer l'image, reprenant le thème du *Rheinlied* du poète Nikolaus Becker, ou celui de la *Wacht am Rhein*.

Le Rhin, comme un éclair blanc, zèbre la partie droite de l'image, alors que les mains du soldat français, aux doigts crochus et d'une taille monstrueuse, menacent directement une ville dominée par une cathédrale, celle de Strasbourg. L'image ressemble d'assez près à une carte postale romande anonyme et censurée, faisant état d'une menace germanique (Métraux, 2013, p. 63). On y voit l'empereur Guillaume couché sur une carte de la Suisse et dont le corps couvre déjà la moitié est, et dont les mains énormes agrippent Vaud et le Valais. La carte



date probablement de 1917. Avait-elle inspiré le «*Nein! Niemals!*» d'Engelhard?

Mais le plus intéressant, le plus énigmatique aussi, c'est ce qui est écrit au verso de la carte. Nulle mention du destinataire, pas de message personnel. Voici ce texte, écrit à l'encre violette :

« Nomine Armenius, genere nobilis, ardorem animi vultu oculisque praeferens seguilia ducis in occasionem sceleris usus est, haud imprudenter speculatus frequentissimum initium esse calamitatis securitatem. »

Un de mes amis latiniste a bien vite reconnu un passage à peine modifié d'un historien romain nommé Velleius Paterculus, contemporain de l'empereur Tibère. On peut le traduire comme suit : «*Alors, un nommé Arminius, qui portait sur son visage et dans ses yeux l'ardeur de son âme, trouve dans la faiblesse de notre général [l'infortuné Varus] l'occasion de son crime. Il avait pensé non sans raison que [la confiance aveugle] est la cause ordinaire des désastres.* » Là nous pouvons supposer que celui qui a tracé, à l'encre violette, au verso du «*Nein! Niemals!*» ce passage consacré au héros des Germains, «Hermann le Chérusque», le vainqueur des légions romaines à la bataille de Teutobourg, adhère à un courant patriotico-prophétique. Ce courant en appelle à un héros sauveur de la patrie allemande contre les hordes latines, contre ce soldat hirsute au képi et aux mains avides, avatar du légionnaire romain. À quel héros providentiel songe-t-il? À un nouveau Siegfried ou, plus concrètement, au jeune – relativement – général-en-chef des armées allemandes, Erich Ludendorff (il a 52 ans en 1917).

J'ignorerai toujours l'identité de l'expéditeur et celle du destinataire, mais le rapport entre l'image et le texte est à la fois crypté, allusif et évident, contrairement à tant de cartes postales du temps de guerre où les messages écrits «*ne rentrent jamais en résonance avec l'illustration qui s'y trouve [...] comme si les deux discours – celui du texte manuscrit et celui de l'image imprimée – constituaient deux entités totalement imperméables*» (Brouland et Doizy, 2013, p. 30). Ce rapport possède une grande force dramatique, plus d'un siècle après la sinistre année 1917.

La Grande Guerre : côté suisse

Sur mon bureau, un lot de six cartes postales écrites à sa sœur Frieda par un jeune bernois nommé Christian, mobilisé depuis peu. On est en 1916. Dans la vie civile, Christian travaille chez Herrn Fritz S. à Wynigen (ou Winigen). Frieda habite chez Frau K. à Oberburg. Les deux domiciles sont proches de Burgdorf, chef-lieu de l'Emmental, dans le canton de Berne, et à moins de 10 kilomètres l'un de l'autre. La première carte envoyée par Christian date du 3 mai : il lui communique son adresse à Wynigen et sa santé est bonne. Plus rien jusqu'au 22 septembre 1916, date à laquelle il l'informe de son départ prochain pour l'école de recrues à Berne. C'est pour le mercredi 27 septembre. Il tentera de rentrer à la maison le dimanche qui suit. Les cartes suivantes portent le timbre de la caserne de Berne. Dans la troisième carte non datée, Christian exprime son regret de n'avoir pu rendre visite aux siens le dimanche précédent. Il était de garde. Peut-être dimanche prochain ? Il a revêtu pour la première fois son uniforme gris-vert. Dans la suivante, il annonce le départ de son unité pour le Jura, et son licenciement pour le 19 décembre.

Un frère et une sœur, aucun d'eux n'habite «à la maison». Ils sont tous deux «placés» non loin de leur localité d'origine ; il est vrai à moins de 10 kilomètres l'un de l'autre. L'école de recrues où Christian est convoqué, aussi bien que son cantonnement ultérieur se trouvent également dans le canton de Berne. Pas de grand dépaysement donc sous l'uniforme. Les messages échangés sont pauvres en information, banals même. Ils ne disent rien des métiers exercés par l'un ni par l'autre. Les sujets traités : adresse, santé – toujours bonne –, permissions prévues ou annulées, accident de la patronne de Frieda, date du licenciement. Il y a sans doute d'autres moyens de communication entre le frère et la sœur : rencontre au cours des congés, lettres de l'une à l'autre implicitement ou explicitement mentionnées. De toute façon, la durée de la période de mobilisation – école de recrues, «Rekruten-Schule-Infanterie» – est courte : septembre-décembre 1916.

Les messages ne disent rien du déroulement de la vie militaire, ou presque rien : ni plaintes, ni anecdotes, ni commentaires sur les camarades

ou le commandant. C'est tout juste si Christian mentionne le fait d'avoir revêtu sa tunique d'uniforme gris-vert, «*Feldgrauer Waffenrock*», et le départ de son unité pour le Jura bernois (Tavannes).

Les messages sont écrits non pas en dialecte, mais en «bon allemand», certes avec quelques erreurs orthographiques et particularismes locaux «*Adjö lebe wohl*».

Les six cartes de mon corpus ne portent aucune des images familières de la «Mob» en Suisse, éditées fréquemment sur les cartes postales entre 1914 et 1918, aucun des thèmes habituels patriotiques, tels que la défense des frontières, la Suisse, île de paix dans l'Europe en guerre, la Suisse neutre et compatissante. Pas d'illustrations photographiques documentaires du genre: batterie de campagne en action! Christian n'exprime par ailleurs aucune opinion sur le conflit qui gronde par-delà des frontières, pas plus que sur le fameux fossé qui oppose une Suisse romande majoritairement francophile et une opinion alémanique favorable aux Allemands.

Pas d'illustrations d'une Suisse spectatrice du conflit, organisant la défense de sa neutralité. À la place, une série allemande, illustrant par des représentations de tableaux vivants, le poème *Die Wacht am Rhein* – La Garde au Rhin – écrit en 1840 à l'occasion d'une crise franco-allemande provoquée par un discours de Thiers, prononcé en 1840 lors de son second ministère sous la monarchie de Juillet. Ce discours revendique pour la France la rive gauche du Rhin. L'auteur de la *Wacht am Rhein* est l'industriel allemand Max Schneckenburger. Toutes les cartes dont il est question ici appartiennent à cette série et leurs illustrations consistent en mises en scène photographiques fabriquées en studio. Il s'agit d'un affrontement en six épisodes entre soldats français et soldats allemands. Les uniformes des personnages indiquent clairement la nationalité des combattants: casques à pointe contre pantalons rouges (ill. 45).

Le registre supérieur des illustrations, qui occupe environ un tiers de la surface, représente une scène «documentaire» en relation avec la guerre et la scène principale du registre inférieur, apte à entretenir la ferveur patriotique: serment du soldat, défilés, soin aux blessés par des infirmières portant le signe de la Croix-Rouge, blessés et prisonniers ennemis. Les scènes ne sont pas toutes identifiables, mais elles manifestent clairement l'affrontement entre les deux belligérants.



*Es braust ein
Ruf
wie Donnerhall.*

*Und ob mein Herz im Tode bricht,
Wirst du doch drum ein Welscher nicht,
Reich wie en Wasser deine Flut,
Ist Deutschland ja an Heldenmut!*



Le registre inférieur, les deux tiers de l'image, représente une séquence progressive de la lutte entre les deux adversaires, se terminant par la victoire des soldats en casque à pointe. Chacun des deux groupes ennemis a une attitude très agressive, baïonnettes au canon, fusils en joue ou brandis comme des massues. Dès la première image, un cadavre est allongé sur le sol : un Français. Sur le photomontage, les soldats au casque à pointe saluent un public imaginaire. L'un d'eux montre de la main les cadavres des combattants français écroulés sur le sol.

Cette sorte de pantomime a peut-être été réalisée avant le déclenchement du conflit, ou tout au début. Dans le premier cas, elle illustrerait une crise latente et une guerre à venir.

Les six cartes postales sont toutes connotées par le premier vers du poème. Sur chaque image et dans leur ordre sur le poème se trouve une strophe de la *Wacht am Rhein*. Ainsi, en surimpression sur la première carte postale, on peut lire la première strophe, ici traduite en français⁵ :

« *Un cri gronde comme un coup de tonnerre,
Comme le bruit des épées et des vagues écumantes ;
Au Rhin, au Rhin, au Rhin allemand !
Qui veut être le gardien du fleuve ?* »

Sur la dernière carte envoyée par Christian figure le refrain :

« *Lieb Vaterland magst ruhig sein... »*
« *Chère patrie, sois calme,
Chère patrie, sois calme ;
Ferme et loyale est la garde
La garde au Rhin !* »

Mais pourquoi Christian envoie-t-il à sa sœur Frieda ces cartes portant le poème – un chant patriotique pendant longtemps dans l'Allemagne impériale – écrit par Max Schneckenburger ?

Première hypothèse : « *Die Karten wurden benutzt, weil sie vorhanden waren* » – « *Les cartes ont été utilisées parce qu'elles étaient là, à disposition* » (Kreis, 2013, p. 14). Autre hypothèse, assez faible en réalité : l'amour

⁵ Traductions Wikipédia.

de la poésie héroïque que Christian partagerait avec Frieda, ou qu'il voudrait lui faire partager. Hypothèse plus probable : Christian se trouve du côté alémanique du fossé. Contrairement aux Suisses romands, qui souhaitent pour la plupart la victoire des Alliés, une majorité des Suisses alémaniques sont, en la matière, du côté de l'Allemagne.

Mais l'hypothèse la plus vraisemblable, qu'une brève recherche sur Wikipédia me suggère, est la suivante : l'auteur de la *Wacht am Rhein*, la Garde au Rhin, Max Schneckenburger, né en 1819 dans le sud de l'Allemagne, est décédé le 3 mai 1849 à Burgdorf, dans le canton de Berne, tout près du domicile de Frieda et de Christian. Il y a 3 kilomètres environ de Burgdorf à Oberburg, où Max Schneckenburger avait créé une fonderie de bronze. À Burgdorf, on devait trouver facilement des cartes postales avec le poème de celui qui fut l'hôte illustre de la ville. La fonderie de bronze fondée par Schneckenburger existe toujours. Elle a changé de propriétaire.

Références

- BROULAND Pierre, DOIZY Guillaume, *La Grande Guerre des cartes postales*, Paris, Hugo Image, 2013.
- DAUZAT Albert, *Argot de la Guerre*, Paris, Armand Colin, 1919.
- KREIS Georg, *Schweizer Postkarten aus dem Ersten Weltkrieg*, Bern, Hier und Jetzt, 2013.
- LE NAOUR Jean-Yves, *La Grande Guerre à travers la carte postale ancienne*, Paris, Éditions Hervé Chopin, 2013.
- MÉTRAUX Joséphine, *Héros et anti-héros au service de la critique politique romande. Les cartes postales suisses censurées par la poste fédérale pendant la Première Guerre mondiale*, thèse, Fribourg, Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg, 2013.
- PEREC Georges, *L'Infra-ordinaire*, Paris, Seuil, 1989.
- VINCENT Paul, *Cartes postales d'un soldat de 14-18*, s.l., Éditions Jean-Paul Gisserot, 1988.

Les menus d'Émilienne

«Je suis loin de dire que les exhibitions de menus n'aient pas leur genre d'intérêt: je connais des personnes qui en font collection et en ont des bibliothèques entières. Mais il me semble que c'est là surtout une question de curiosité historique et qui n'a que peu de rapport avec la cuisine active et vivante.»

GOUFFÉ Jules, *Le livre de cuisine*, Paris, 1884, p. 346, 6^e éd.
(La première édition date de 1867)

Le plus ancien «livre de cuisine» de langue française vient de Sion en Valais et daterait du XIII^e siècle. Ma collection de menus de noces provient de Sion également et date de la première moitié du XX^e siècle. Si j'en suis le dépositaire aujourd'hui, c'est qu'un de mes étudiants valaisans, qui suivait, il y a bien des années, un cours que je donnais sur l'anthropologie de l'alimentation, m'a remis des documents provenant d'archives familiales probablement «déclassées» ou jugées sans importance. Il s'agit donc d'une rencontre réduite à ces fragments d'histoires de famille. Je n'ai pas obtenu d'informations sur la personne qui, à l'origine, était la destinataire de ces menus ni sur la nature de sa position au sein de la dite famille. J'ignore même si ce dépôt représente un prêt temporaire, un don à l'Institut d'ethnologie, ou s'il s'agit simplement d'un oubli, d'une enveloppe laissée sur mon bureau par un étudiant distrait, dont le contenu pouvait illustrer un des aspects du cours.

Ces petits cartons où s'inscrivent avec somptuosité des menus de fête n'ont en fait pas de rapports évidents avec mes recherches actuelles ou avec le contenu de ma bibliothèque. Leur présence dans mes papiers est due à un hasard bienveillant : j'ai trouvé dans leur lecture un plaisir certain et un support à mon imagination. En réalité, une telle collection de menus, c'est peu de chose pour une enquête sur les noces valaisannes, pour une reconstitution imaginaire de banquets de famille, de fêtes de temps révolus, mais c'est beaucoup pour rêver à des réjouissances d'un autre temps.

Le convive que l'on avait oublié d'inviter, c'est moi... ! Et pourtant, ces menus des repas de fête sont là, sur ma table, les uns imprimés, les autres calligraphiés à l'occasion de mariages ; un petit ensemble d'une quinzaine de menus marqués au nom d'une même personne, une femme d'une bonne et ancienne famille valaisanne. Nous l'appellerons Émilienne et les fastes gastronomiques où elle était à chaque fois conviée se déroulent de 1909 à 1965, l'espace d'une vie. Ces noces sont celles de personnes de sa parenté, mais ce ne sont pas les siennes. Émilienne est restée vieille fille jusqu'au dernier menu qui m'est parvenu. Elle fut sans doute tour à tour sœur, nièce, tante des mariés, parente collatérale de toutes les familles patriciennes du Valais, mais j'ignore quand elle est née, vers 1890, et l'année de sa mort suit probablement de peu le dernier menu.

Repas après repas, on peut se demander quelle place à table lui était attribuée. Sans doute différente selon sa proximité parentale avec les mariés, ou selon l'âge de l'invitée. Existait-il une place que la coutume attribuait aux jeunes filles à marier, puis aux tantes célibataires ? L'image que je me fais d'elle résulte d'une menue entorse à la règle que je me suis donnée la concernant : ne pas consulter d'autres sources que les menus. J'ai cherché et trouvé sur la toile une photographie dans le fonds publié de sa famille : ce pourrait être cette vieille femme digne tenant sur ses genoux un nouveau-né emmaillotté de dentelles. Photo de baptême vraisemblablement. Mais ce portrait, au lieu de m'éclairer, entretient le mystère : c'est une ombre voilée de noir, une silhouette sans visage. Le répertoire généalogique, vu le grand nombre de prénoms identiques, me laisse dans l'incertitude quant à ses autres données biographiques.

Grâce aux menus, je peux espérer repérer et exploiter quelques traces, acquérir un savoir allusif autant que minuscule sur l'histoire matrimoniale d'une éminente famille valaisanne, ainsi que sur le contenu et l'évolution de ses grandes bouffes festives, au cours des deux premiers tiers du xx^e siècle. Ces agapes se sont tenues en temps de paix aussi bien que pendant les deux guerres mondiales et les « restrictions » qu'elles imposèrent, et l'on voit bien que pour cette classe distinguée, à l'époque des mobilisations et sous la protection de la neutralité helvétique, ces restrictions n'ont pas été trop dures. Ce savoir porte également sur les usages gastronomiques indigènes, sur la proximité alimentaire avec la France voisine et, bien entendu, sur les grands crus valaisans. Lors de ces réunions de famille, Émilienne a dû peu à peu jouer le rôle de la vieille fille dont on suppose qu'elle est la gardienne des traditions, mais plus probablement celui d'un témoin des temps anciens et d'un repère des changements. Émilienne présente à table, la famille pouvait se contempler dans sa continuité et sa pérennité.

Les noms des mariés figurent sur la couverture du menu, qui n'est pas une simple feuille de papier comme celui d'un restaurant, mais un document luxueux, parfois festonné, parfois parcheminé, comprenant deux à quatre feuillets, soit quatre à huit pages, le tout maintenu, à l'occasion, par un mince cordon.

Lors de ces banquets qui rendent visibles tant d'alliances nouées et renouées au sein de familles de distinction, la présence d'Émilienne s'impose à chaque fois comme parente de l'un ou de l'autre des conjoints, et bien souvent de tous les deux. Elle disparaît vers la fin des années 1960. La séquence des menus prend fin dans les années 1960 et, je suppose, l'existence d'Émilienne également.

Je l'imagine à ses premiers repas de noces; peut-être rêve-t-elle, au début, à la sienne, une noce qui devient de plus en plus improbable, alors que se succèdent celles des frères et sœurs, des cousins et cousines, puis des neveux. À côté de qui la place-t-on, cette parente bientôt vêtue de noir à mesure que les deuils surviennent et qu'elle se mue peu à peu en survivante? L'avantage de mon ignorance, c'est que toutes les suppositions sont possibles. Par exemple, on peut imaginer une Émilienne altière, témoin austère des usages du passé, ou l'imaginer en

figure mélancolique, sombrant dans la piété, ou alors – moins probable – en tante boute-en-train, une tante qui fait rire et que les petits-neveux adorent. À moins que, secrète et réservée, une ombre sur le front – mais cela n'exclut pas les hypothèses précédentes –, Émilienne ne cache un passé romanesque : des amours contrariées, secrètes, impossibles, avec un domestique, un hérétique, un ennemi du lignage, d'où un célibat assumé, un renoncement définitif à tout lien conjugal, ou encore un fiancé mort avant l'heure.

Mes menus évoquent chacun un tableau de famille, une succession de petites scènes où le même personnage est toujours présent, et cela pendant cinquante-quatre ans. Ils indiquent le lieu du repas, Sion le plus souvent, un hôtel de Münster et la localité de Rarogne exceptionnellement. Je suppose que le repas avait lieu dans la demeure d'un des conjoints, et non au restaurant (celui de l'hôtel de Münster mis à part). On peut imaginer d'énormes préparatifs amorcés des semaines auparavant ; des brigades de cuisiniers, de gâte-sauce, de pâtisseries et de sommeliers engagés pour l'occasion ; quelque chose qui doit se situer entre les noces campagnardes normandes de jadis et les banquets aristocratiques urbains. Les plats étaient-ils préparés sur place, dans les cuisines de la maison patricienne ? Y logeait-on les invités venus d'ailleurs ? Il existe sans doute des photographies de tels repas, montrant les convives repus, une fleur à la boutonnière, fixant l'objectif.

Voici la teneur de deux de ces menus de noces, celui du 26 septembre 1911, le deuxième en date de la collection et celui du 24 avril 1965, le dernier. Celui de septembre 1911 est le premier au nom d'Émilienne, le précédent étant au nom de sa mère ou d'une tante paternelle. Quel âge avait-elle alors ? Était-ce sa première sortie dans le monde ?

Menu du Dîner des noces, Sion, le 26 septembre 1911 (ill. 46)

Mariage de N. et S., le 24 avril 1965, à l'Hôtel Gomesia, Münster (ill. 47)

La lecture de ces menus festifs nous entraîne dans un monde merveilleux à la fois concret et improbable. Peut-être est-ce l'origine

VINS

MADÈRE



PENDANT

DOLE



CHARLON



ARVINE



MÉDOC



RICHTARE



ARVINE MOUSSIEUX



MOÛT ET CHANDON



MENU

HORS D'ŒUVRES ASSORTIS



POTAGE VELOUTÉ IMPÉRIAL



TRUITES DE LAC AU BLEU

SAUCE HOLLANDAISE -- POMMES CRANTON



FILET DE CHEVREUIL PIQUÉ

SAUCE ROMAINE



VOLAU-VENT A LA FINANCIÈRE



ASPERGE DE SAXON

SAUCE CRÈME



CAULIS TRUFFÉS SUR CANAPÉ

SAUCE PARAFRÈS



POUDDING VICTORIA



GLACES FLAMBOISÈS

GLACES PRAÏSÈS



PIÈCE MONTÉE AU NOTGAY



GÂTEAUX

FRUITS -- DESSERTS



Vins



Pendant des Chevaliers

Johannisberg

Dôle Chanteauvieux

Bourgogne

Malvoisie - Hrivne

Café - Liqueurs

Champagne



Lunch de Mariage



Les Hors-d'œuvre riches

Le Consommé tortue en tasse
feuilletée au oyster

Les Hâperges du Valais
Sauce mayonnaise

Le Filet de bœuf grillé aux morilles fraîches

Le Sorbet au champagne

Le Cabri de lait diabolé
Pommes parisiennes
Salade mimosa

La Bombe lune de miel
Petits fours assortis

La Tourte bonne alliance



III. 47

exotique de tant de produits divers, peut-être est-ce le côté savoureux d'un langage aussi précieux que désuet.

Quoi qu'il en soit, pour l'agrément du lecteur et à des fins de comparaison, je donne ci-après un autre menu de noces d'une époque proche de ceux de ma collection. Il s'est tenu en décembre 1905 à Sens, chez Blumer, à l'enseigne de la Renommée, spécialiste des macarons Blumer et connu pour ses « dîners de noces » où Ernest Hugentobler était apprenti pâtissier-cuisinier et de qui je tiens la copie de quelques-uns de ces monuments festifs et gastronomiques.

Dîner du 19 décembre 1905

Mariage de Mademoiselle Plé avec Monsieur Gaston Baudoin

MENU

Potage – Perles du Japon

Hors d'œuvre – Petites bouchées Villeroy

Relevé – Truite saumonée du Lac à l'Écossaise

Entrées – Civet de lièvre venaison – Canards petits pois fins

Rôti – Cuissot de daim de Lituanie

Salade de saison

Dessert assorti – Chalet forestier garni de crème

Nougat rustique

Breton et Bourbon monté

Petits fours fins

Fruits – Mandarine et pruneaux d'Agen

Surprise

Café et fine champagne

Vins – Ordinaire – Madère – Mâcon

Champagne

Servi par Blumer, Sens

Entre les Fruits et le Café, la Surprise restera à jamais ce qu'elle prétend être: quelque chose d'inattendu peut-être, mais d'inconnu du lecteur sûrement, un plaisir en suspens. Quant au «Breton et Bourbon monté», j'hésite pour le premier entre le Kouign-Amann au beurre de Douarnenez (une sorte de galette) et le Far aux pruneaux, et pour le second, pourquoi pas le gâteau à la vanille de l'île Bourbon.

Comparons avec le menu valaisan de 1909 (ill. 48). Les invités à ce repas de noces ne se sentiraient pas dépaysés à la table du couple français. Même terminologie de haute cuisine, même poisson d'eau douce – truite ou omble chevalier – précédant le gibier. À Sens, le potage précède les hors-d'œuvre, à l'inverse du repas valaisan. À Sion, les vins, tous valaisans sauf le champagne, sont plus nombreux, comme il se doit dans un vieux pays de vignobles. L'origine des mets comporte une touche exotique en Suisse comme en France, marque d'un banquet d'exception.

MÉNU

HORS D'ŒUVRES

LANGOUSTES, MARENNES VERTES,
FOIE-GRAS



POTAGE TORTUE CLAIRE



ŒMBRE CHEVALIER AU BLEU
SAUCE HOLLANDAISE



SELLE DE CHEVREUIL À LA JARDINIÈRE



CHAUFROID DE VOLAILLE JEANNETTE



PATÉ CHAUD À LA VALESKA



ARTICHAUDS, SAUCE ITALIENNE



CAILLES EN CASNOLETTES ROTIES
SALADE ITALIENNE



PLUMPOUDDING FLAMBRANT



BONNE MAC MAHON
TOURTE MOSCOVITE



FRIANDISES

FRUITS

DESSERT

VINS

FENDANT 1903



DÔLE 1903



JOHANNISBERG



ARVINK



BRAUJOLAIN



AMIGNE



MALVOISIE



MOÛT ET CHANDON



Les auteurs spécialisés dans l'étude de la gastronomie festive ne manqueraient pas de relever la permanence et l'évolution des objets alimentaires selon les occasions et les strates sociales. Pour ma part, je remarque qu'Émilienne s'est vu servir, comme les autres convives, des langoustes en guise de hors-d'œuvre à tous les repas de noces, et cela jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, avec, parfois, caviar, foie gras et anchois. Que le consommé – ou le potage – ne va pas sans un qualificatif prestigieux : impérial, royal, double, Marie-Louise, Alexandre, ou alors velouté, à la tortue ou au Sherry. Qu'à une agape près, il y a toujours de la truite (du Rhône, du lac Léman) au menu. Qu'au chapitre des viandes, le chevreuil est presque toujours présent, suivi de volaille, de caille ou de poulet. Quelle que soit la saison, l'asperge (jadis appelée « légume royal », « pointe d'amour » et réputée aphrodisiaque) ne manque jamais. Au lieu du chevreuil pourtant, j'aurais attendu du chamois en ce pays de hautes cimes et – autrefois – de braconniers. Les hors-d'œuvre font maigre, si l'on peut dire, pendant les deux Guerres mondiales : plus de langoustes. Le fromage, quant à lui, n'apparaît que tardivement (1941) et à deux reprises seulement. Au dessert, il y a toujours des glaces, mais aussi des tourtes, des chocolats et, jusqu'en 1941, du pudding.

La noce avait lieu le plus souvent, selon cet échantillon de menus, le lundi ou le mardi. Le samedi s'impose cependant à partir de 1941. Pas le vendredi, jour maigre, ni le dimanche, jour de la grand-messe. Les plats, et surtout les appellations dont on les décore, bouchées à la Villeroy, canard à la maréchale, sont ceux de la grande cuisine française. L'appétit des convives devait être phénoménal. Je suppose que le repas durait des heures, une bonne partie de l'après-midi ou de la soirée, arrosé de champagne, mais surtout accompagné de la gamme complète des vins valaisans. Prenons le repas de noces du 18 avril 1929 (ill. 49) : les invités se sont vu offrir, dans l'ordre où ils figurent sur le menu, Fendant, Dôle (mariage de Pinot noir et de Gamay), Arvine (la petite, je suppose, issue d'un cépage blanc autochtone), Ermitage (blanc produit à partir de la Marsanne), Johannisberg, Rhonethal (?), Glacier (vin du district de Sierre à base de Rêze, élevé à 1 200 mètres au moins, dans des fûts de mélèze), Païen (blanc issu de Savagnin, planté à plus de 1 000 mètres d'altitude), Malvoisie flétrie, champagne... Il faut dire que la soif des convives était, dès les hors-d'œuvre, avivée par la richesse et l'abondance des mets.

Les plats de la grande cuisine des chefs l'emportent en ces occasions, non sans que se maintienne dans presque tous les cas la touche indigène: poisson du Lac ou du Rhône, asperges valaisannes.

Entre la haute cuisine française et les plats et crus indigènes, entre les classiques de la gastronomie parisienne et «le meilleur de chez nous» apparaît une opposition qui recoupe celle entre l'ostentatoire et l'identitaire. C'est, par exemple, celle qui oppose la truite du Rhône arrosée de crus valaisans à la Poularde de Belle-Alliance accompagnée de grands crus de Bourgogne, le Champagne et le Fendant. Si le champagne appartient au rituel des fêtes en général et qu'en le servant, on pense plutôt à l'événement qu'on célèbre qu'à l'origine du breuvage, les crus indigènes dominent largement. Il est vrai que les grandes familles valaisannes possèdent, ou possédaient, des vignobles dans la Vallée et qu'à l'occasion du mariage de leurs enfants, le maître de séant offrait le produit de sa cave.

«Faire la noce» en Valais, n'est pas un vain mot. Cette accumulation de mets provoque, aujourd'hui, une sensation d'opulence, de réplétion, voire de lourdeur.

Les familles ont dû assumer une dépense lourde. Est-ce la famille de la mariée ou celle de l'époux qui assume les frais de ces monumentaux repas aussi ostentatoires que gastronomiques? Y avait-il une surenchère de noce en noce, une sorte de compétition somptuaire entre lignages ou familles de notables?

Ajoutons qu'il existe une incertitude quant au moment du dîner. S'agit-il du repas du soir comme en France, ou de celui de midi comme en Suisse romande et, comme c'est le plus probable dans les repas de noces valaisans, dans l'aristocratie francophone? Mais alors que mange-t-on au repas le soir des noces?

Les menus sont imprimés ou calligraphiés, parfois gaufrés, en couleurs avec les blasons des familles unies et les initiales entrelacées des mariés. Le nom de l'invité ou de l'invitée est imprimé. Une devise y figure parfois. Sur l'ensemble de ces documents, les noms des mêmes familles reviennent périodiquement: croisement des alliances, alternance des générations, on retrouve les mêmes lignées. Les exceptions sont... exceptionnelles! Prenons

☞ VINS ☞



Fendant



Dôle



Arvine



Emilage



Johannisberg



Rhonethel



Glacier, Raïen



Malvoisie Noire



Dôle Noire



Champagne



MENU



Hors-d'œuvre variés

Langoustes, Caviar, Foi gras, Anchois
Crevettes, Olives

Consommé, Double Royal

Truite saumonée au bleu
Sauce hollandaise, Pommes mignonnes

Selle de chevreuil piqué à la Renaissance
Sauce crème, Pommes noisettes

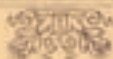
Asperges de choix en branches
Sauce remoulade

Poulets de Bresse rotis
Salade Trianon

Dessert

Glace, Pistaches et Vanille
Tourte, Macca et Amandes

Compotier exotique et du Pays
Friendises, Café, Isiqueurs





par exemple le menu du 23 avril 1941 (ill. 51) : l'alliance mentionnée est moins prévisible, quelque chose comme un mariage exogame. Cette fois, le conjoint de la jeune (je le suppose) et noble valaisanne – son nom de famille porte une particule – est issu d'un autre canton. Pourquoi est-on allé chercher un époux non valaisan ? Comment les fiancés se sont-ils connus ? On peut imaginer qu'en ces temps de mobilisation, le jeune officier a rencontré, alors qu'il effectuait son service militaire en Valais, une jeune autochtone à son goût : idylle de temps troublés ; exogamie d'origine, homogamie de classe. Tous deux sont sans doute de familles équivalentes en distinction et en ancienneté. Pour une raison que j'ignore, les conjoints ont choisi de dater leur union, du moins sur le menu des épousailles, non pas selon le calendrier grégorien, mais d'après le nom du Saint correspondant au jour du repas, soit saint Georges. Allusion à la guerre monstrueuse qui meurtrit l'Europe, à la lutte du bien contre le mal ? Le soldat modèle, patron des chevaliers et des croisés, vainqueur du dragon, de tous les monstres ? Mais pour ces conservateurs appartenant à des familles catholiques, à ce moment-là, de quel côté se trouve la bête ? L'assaut des troupes hitlériennes contre l'Union soviétique commencera dans deux mois : en juin 1941, pour les mariés, pour leurs familles, lequel est saint Georges et lequel est le dragon ?

Des mariés justement, nos menus ne disent rien, juste un nom et un prénom. Depuis quand la mariée est-elle en blanc, et non plus en noir comme au siècle précédent ? On peut les imaginer sur la photo de noces, au centre du groupe de parents et d'invités, l'un et l'autre sérieux, regardant devant eux. Je verrais volontiers le marié portant la moustache. On aimerait connaître quelque chose de leur existence commune, les savoir heureux et prolifiques.

Les points d'interrogation se multiplient. Ils marquent les hypothèses, les pistes qu'on aimerait explorer, les questions évidentes, mais auxquelles il est impossible de répondre. Leur domaine, c'est tout ce qui se situe par-delà la mince trace écrite, un domaine où la rêverie, les fantasmes peuvent rester libres, sans entrave, entre vraisemblance et décence, mais le doute doit profiter à l'imagination.

Retour au menu des mariés de l'an 1941. Il comporte des citations latines, en bons hexamètres dactyliques, peut-être rédigés par un prêtre parent, un



SPONSULAE

SOLODURENSIS ERIS, BARONIAE LITORA LINQUENS;
RHODANO VALEDICENS, ARARIS BIBIS AQUAM.

SPONSO

MILITIAM NOLENS VOLENS CUM THALAMO MUTANS
PROLEM PRAENOBILI ADDE STIRPITI JOSEPH!

AMBOBUS

MARTE STREPTANTE SIT SEMPER VENERIS JUGUM
UT VOLUIT DEUS, DULCE, PERENNE VOBIS!



BIBITE MORTALES

Malvoisie

Amigne ex vineis nostris

Fendant ex Capite Seduno

Johannisberg ex aedibus episcopi

Dôle

Arvine

Rouge du Pays infernale ex Salquenen

Champagne

Sélection d'Hors d'œuvres riches

Co. Tail clair en Jusse au Vieux Sherry

Fruits du Rhéne au blen

Beurre fondu

Poularde en Casserole rôtie

Belle Alliance

Pommes parisiennes

Salade Marseoise

Asperges du Valais

Sauce Mousse d'Or

Parfaite Cardinale Entente

Bricolats

Café Liqueurs

ami de la famille ou un maître enseignant au Collège Saint-Maurice. En voici quelques spécimens. Tout d'abord, tout en haut du premier feuillet :

« Dum veteres amarunt, cur non et juvenes ita », « Les Anciens aimèrent, et pourquoi pas les jeunes ».

La liste des vins, introduite évidemment par *« Bibite Mortales... »* est aussi écrite dans la langue de Cicéron, comme cette *« Amigne ex vineis nostris »*. Mais la Truite du Rhin au bleu et la Poularde en casserole rôtie sont en bon français. Le quatrième feuillet s'adresse à la fiancée et au fiancé. Pour la fiancée (ill. 50) :

*« Sponsulae
Solodurensis eris, raroniae litora linquens;
Rhodano valedicens, araris bibis aquam. »*

*« Tu seras Soleuroise, en quittant les rives de Rarogne;
Disant adieu au Rhône, tu boiras l'eau de l'Aar. »*

Pour le fiancé :

*« Sponso
Militiam nolens valens com thalama mutans
Prolem praenobili adde stirpiti Joseph! »*

*« Échangeant, qu'on le veuille ou non, la vie militaire contre le lit nuptial
Donne une descendance à la noble lignée de Joseph! »*

Et à l'intention des deux époux :

*« Ambobus
Marte strepitante sit semper veneris jugum,
Ut voluit Deus, dulce, perenne vobis. »*

*« Dans le tumulte de Mars, que le lieu de l'amour soit doux et éternel,
comme Dieu l'a voulu. »*

Je n'ai plus de nouvelles d'Émilienne depuis le 24 avril 1965, c'était un lundi. Ce jour-là, Émilienne a mangé, de bon appétit je l'espère, après les hors-d'œuvre riches, le consommé de tortue en tasse, les asperges du Valais, le filet de bœuf grillé aux morilles fraîches, le sorbet au

champagne, le cabri de lait accompagné d'une salade mimosa, la bombe lune de miel entourée de petits fours et la tourte bonne alliance, le tout arrosé de cinq crus valaisans, d'un vin de Bourgogne, de champagne, de café et de liqueurs.

À l'arrière-plan de ces quelques pages, il y a une ombre noire assise sous l'auvent d'un chalet, tenant sur ses genoux un nouveau-né – marraine et filleul? – enveloppé de dentelle... Ce demi-siècle de repas de noces a sans doute produit d'autres agapes nuptiales : la famille d'Émilienne s'est agrandie. Les nièces et les neveux ainsi que leur descendance continuent de croître et de se multiplier.

Pages de garde

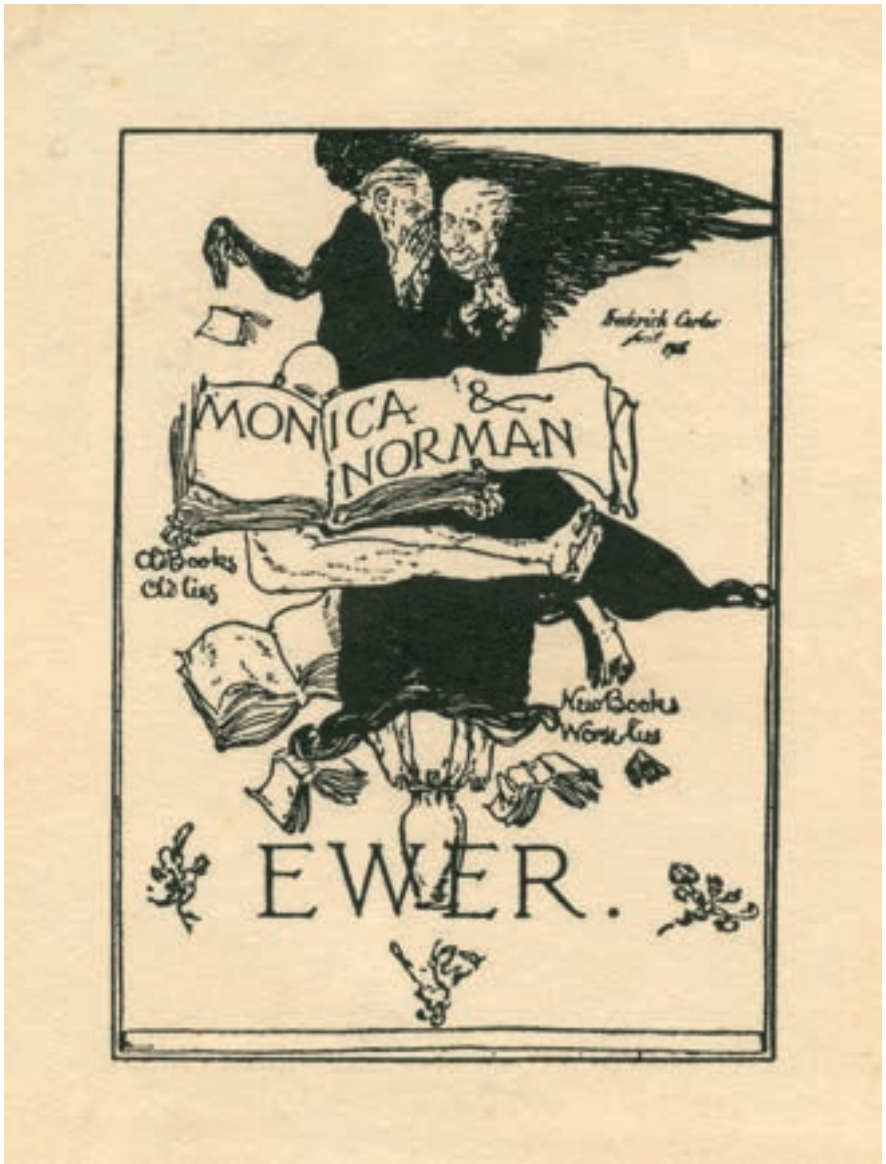
Ce qui m'accroche dans des livres achetés d'occasion dans une brocante ou chez un libraire spécialisé, ce sont les ex-libris, les dédicaces, les timbres des bibliothèques qui les ont possédés un temps, les notes manuscrites écrites dans les marges. Pour compléter nos recherches sur l'Afghanistan, nous fîmes notre possible, Micheline et moi, pour acquérir des ouvrages anciens sur ce pays et les pays voisins d'Asie centrale, du moins ceux écrits dans une langue accessible. Hélas! Beaucoup d'entre eux étaient introuvables parce qu'épuisés ou hors de la portée de notre bourse. Heureusement, quelques libraires spécialisés dans les livres anciens consacrés à cette région du monde, à Londres ou à Paris, recelaient des ouvrages de voyageurs ou d'agents secrets qui avaient parcouru ces contrées dans les siècles passés, à des prix abordables. Par ailleurs, dans les années 1950 et 1960, la République démocratique allemande vendait les doubles de ses bibliothèques. Peu soucieux du charme des premières éditions, les responsables des bibliothèques, sans doute à court de crédits, sacrifiaient les anciennes et ne gardaient que les plus récentes. À partir de ses catalogues, tristes listes grises tapées à la machine, j'ai fait quelques trouvailles. Le titre et le contenu de l'ouvrage pour un instant mis à part, ce sont ces traces, marques et ajouts qui éveillent ma curiosité et instaurent, par l'inconnu et les non-dits qu'ils impliquent, une sorte de suspense sans fin. C'est bien de ces marques d'appartenance dont il s'agit dans les pages qui suivent.

La plupart des dédicaces de ces livres ne s'adressent pas à moi, mais elles sont rédigées pour des inconnus dont je ne sais rien ou presque. En revanche, elles me donnent accès à des personnages d'un temps révolu, le plus souvent le XIX^e siècle : mes prédécesseurs propriétaires de ces ouvrages. Ces traces, indices d'appartenances et d'identités diverses, mènent à des fantômes oubliés ou obscurs, rarement célèbres, passagers clandestins de l'ouvrage. Elles impliquent toute une série de rapports discrets, privés, personnels reliant l'auteur à son lecteur, le livre à son propriétaire. Elles se situent sur le seuil entre texte et hors-texte comme l'a développé Gérard Genette (*Seuils*, Paris, 1987)

La rencontre indiscrete avec cette part d'intimité est une source de découverte, donc de plaisir, même si elle n'est jamais qu'une ouverture lacunaire sur l'anonyme. Sans doute existe-t-il des bibliophiles qui ne s'attachent qu'aux livres porteurs de ces traces ténues.

Je ne collectionne pas les ex-libris, ces exquises vignettes, ces miniatures reflétant, entre autres, les courants artistiques du moment et les secrets penchants de l'amateur de livres, du moins pas pour elles-mêmes. Les ex-libris de notre bibliothèque sont un présent « de surcroît » obtenu au hasard de l'acquisition de l'ouvrage recherché. L'ex-libris, par-delà la marque de propriété, est aussi un signe d'appartenance à une série, celle des livres portant le même morceau de papier collé, appartenant au même propriétaire et possédant un ou plusieurs caractères communs. Il leur confie une dignité, une marque d'élection.

En achetant chez un bouquiniste, à Londres, l'ouvrage de John William Kaye, F.R.S. (Fellow of the Royal Society), historien militaire, en trois volumes : *History of the War in Afghanistan* – il s'agit de la première des trois guerres anglo-afghanes –, publié à Londres, en 1874, reproduction de l'édition de 1851, j'ai eu la bonne surprise de découvrir une petite œuvre d'art, source d'interrogations. Je souhaite en savoir davantage sur Monica et Norman Ewer, à qui le livre avait appartenu, comme indiquait l'ex-libris, et sur Frederik Carter, l'artiste qui en est l'auteur. On distingue sur la vignette deux vieillards chuchotant sortis d'un vase comme des génies des Mille et Une Nuits, alors qu'un troisième personnage semble être assis sur les genoux des deux premiers (ill. 52). Une ombre noire ailée, allégorie du temps ou de la mort, laisse



III. 52

tomber de ses mains, de ses griffes plutôt, des volumes défraîchis et sans doute caducs avec une inscription en deux parties « *Old Books, old lies* », et « *New Books, worse lies* ». Selon Wikipédia, Norman et Monica étaient journalistes, mais Norman était également, soupçonne-t-on, un agent soviétique. Quant à Carter, le site affirme que l'artiste était amateur d'occultisme et de surnaturel. Je n'enquêterai pas davantage sur ces personnages de rencontre, et j'en suis ainsi réduit aux suppositions et aux fantasmes. J'aimerais bien savoir cependant quelle fut la nature des relations entre le journaliste-espion et le graveur spirite. Dans cette complicité entre l'artiste et le collectionneur de livres, une complicité que scelle le sens partagé de l'allégorie, je me sens dans la situation d'un intrus qui se serait substitué au destinataire d'un message ! Quel intérêt, ou quel hasard, a bien pu faire entrer ces trois volumes consacrés à une guerre oubliée dans la bibliothèque des Ewer ? Pourquoi le livre a-t-il quitté les Ewer ou leurs descendants ? Vente après décès ? On imagine une liquidation, une bibliothèque démantelée, l'embarras d'une surabondance de livres, des héritiers indifférents aux récits des guerres coloniales de l'Empire.

Plus souvent que les ex-libris aux mystérieuses allégories, aux obscures allusions, les ouvrages de notre bibliothèque acquis d'occasion portent le timbre des bibliothèques auxquelles ils ont appartenu. Un larcin peut-être les a mis sur le marché ou, plutôt je l'espère, l'obsolescence, une obsolescence qui a débarrassé les rayons d'une encombrante présence.

Le même livre porte parfois des timbres multiples, évidemment successifs. Ils indiquent l'itinéraire de l'ouvrage d'institution en institution, puis d'un particulier à la librairie qui le met en vente. Cet itinéraire est aussi celui du vieillissement de l'ouvrage : le timbre est barré, annulé parfois par un autre timbre, lui aussi annulé ; il n'est plus jugé digne désormais d'appartenir à la bibliothèque X. Commence alors son errance...

Au travers de la dédicace d'un livre ayant appartenu à un autre, l'acquéreur d'un livre de rencontre fait un pas de plus dans l'effraction. Il s'instaure alors une rencontre souvent posthume avec le couple formé par l'auteur du livre et le dédicataire, ou entre celui qui a offert l'ouvrage et celui qui l'a reçu. Quelques mots sur la première page, voilà à première vue la seule trace laissée par un inconnu, le seul témoignage

de son existence. La dédicace, c'est un peu la signature intime du livre, celle qui marque l'intention et instaure son propriétaire comme lecteur légitime. Encore une fois, une telle dédicace, ce sont quelques mots qui ne m'étaient pas destinés, source d'une jouissance secrète, un peu honteuse, celle d'entendre par une porte entrebâillée un propos qui n'a pas été écrit pour moi. D'où aussi la tentation d'aller au-delà de ce que j'ai entre les mains, de reconstruire la relation qui a existé entre l'auteur et le destinataire, entre deux amis, un maître et un élève, l'amateur éclairé et l'auteur, dont la dédicace est le témoignage.

Un papillon bleu collé sur la quatrième de couverture porte le nom de Luzac, le fameux libraire londonien de Great Russell Square (existe-t-il encore?). Une note au crayon indique cependant un prix en dollars. Quant à la page du catalogue que j'ai arrachée pour conserver la notice assez complète consacrée à l'ouvrage, elle est rédigée en allemand. Bref. J'ai oublié où et quand j'ai acquis le livre de J. P. Ferrier, *Caravan Journeys and Wonderings in Persia, Afghanistan, Turkistan, and Beloochistan* paru à Londres, chez John Murray, en 1857. Il s'agit du récit d'un officier français parti sous la monarchie de Juillet en direction des Indes, dans l'intention de se mettre au service d'un prince indien, dans les années 1840. Mon exemplaire est relié cuir, avec le dos enrichi de motifs dorés et des marbrures à l'intérieur de la couverture. La page de garde est tachée d'encre. Elle porte une dédicace à la fois banale, des vœux d'une personne à une autre, et mystérieuse. Toutes deux me sont inconnues. Du moins, avant le recours à Wikipédia. La voici : «*A. R. Mark Wood, with the best wishes of Robert Bickersteth on his leaving Eton, Xmas – 1864*» (ill. 53). Voilà que les personnages de Robert Bickersteth et de Mark Wood prennent un peu de substance ; le lien qui les unit se voit précisé. La famille de Robert semble infiniment respectable, et sa carrière assez remarquable. Fils de l'évêque de Ripon, il a le même âge que Mark, dont il est un camarade de collège. Au moment où il dédicace l'ouvrage de Ferrier à Mark Wood, Robert junior, si c'est bien ce Robert-là, a 17 ans. Il deviendra en 1886 «*Unpaid Secretary*» à l'India Office après avoir été élu membre – Liberal Unionist – du Parlement en 1885. Que représentaient les fonctions de secrétaire non rétribué à l'India Office? Et qui est le responsable de la tache d'encre brune : une

A. R. Mark Wood
 with the best wishes of
Robert Bickersteth
 On his leaving Eton.
 Augus - 1864.

III. 53

marque de doigt probablement, sur la page de gauche. Le donateur ou Mark Wood? Je penche pour Robert. À moins que le donateur ne soit Robert père, chanoine de la cathédrale de Salisbury, avant d'être élevé à l'épiscopat. Mais Robert junior est plus probable.

Au moment où il quitte Eton avec le livre de Ferrier dans ses bagages, Mark Wood a 17 ans lui aussi, et une carrière plus qu'honorable devant lui. En 1866, il entre dans les Coldstream Guards, un régiment d'infanterie de la garde, en tunique rouge. Plus tard, il est élu au Parlement dans les rangs des conservateurs. Il sera également Grand Maître de la Franc-Maçonnerie pour l'Essex (toujours selon Wikipédia), président de la Royal Horticultural Society, pair du Royaume en 1917 avec le titre de Baron Lambourne. Mark meurt en 1928, sans héritier

mâle, son fils unique ayant été tué dès septembre 1914 lors de la bataille de l'Aisne.

Retour auprès du capitaine Joseph Pierre Ferrier, officier en demi-solde, aventurier français, qui servit dans les chasseurs d'Afrique, puis en Perse, où il devint adjudant-général de l'armée du souverain kadjar. Ferrier a parcouru l'Afghanistan de long en large, il en décrit les peuples et les luttes avec pertinence et talent, mais il échoue dans sa tentative de rejoindre l'Inde et la cour d'un de ses princes encore indépendants. Le livre offert fut, parmi bien d'autres sans doute, un gage d'amitié entre deux jeunes hommes soucieux des intérêts de la Grande-Bretagne dans l'Inde britannique au lendemain de la Grande Mutinerie et méfiants vis-à-vis des agents français actifs aux marges de l'Empire.

Le plus souvent, le cheminement de l'ouvrage, depuis son lieu d'édition ou depuis la première bibliothèque qui l'a accueilli, jusqu'à la nôtre, est en totalité ou en partie intraçable. Prenons l'ouvrage de l'Abbé d'Olivet, *Histoire de l'Académie française. Depuis 1652 jusqu'à 1700*, tome 2, qui fait suite, dit l'auteur, à celui de Paul Pellisson et qui est dédié à « L'Immortalité ». J'ai oublié, hélas, où je l'ai acquis, mais la page de garde porte au crayon le prix de 10 euros. Acquisition récente donc. En haut de l'envers de la page de titre, on déchiffre LDLP (?) et les mots « *ex dono auctoris 18 9bre 1729* ». Bizarre, pour un livre publié à Paris en 1730 ! La mention de l'ex-dono a été barrée d'un fort trait à l'encre brune. De chaque côté de « À Paris », le possesseur de l'ouvrage a écrit son nom : Anquetil-Duperron. Ce dernier ne peut être le bénéficiaire de l'ex-dono, le célèbre indianiste étant né en 1731, mais ce pourrait bien être lui qui l'a biffé d'un trait résolu.

Dans les marges, ici et là, une marque presque imperfectible signale un passage sans doute jugé important et le numéro de la page correspondante figure à la quatrième de couverture⁶. Le traducteur de l'*Avesta* a donc lu de près et annoté l'*Histoire de l'Académie – la Grande*, mais pourquoi ? Devenu membre de la « petite », l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1763, il semble s'intéresser à la « grande », comme le montre

⁶ Je précise que, d'après la reproduction d'une lettre de l'orientaliste appartenant à la collection Filliozat, chiffres et dates sont bien de l'écriture d'Anquetil-Duperron.

sa lecture minutieuse de l'ouvrage de l'Abbé d'Olivet, et les passages du livre qui ont retenu son attention et qu'il a gratifiés d'un minuscule trait de crayon. C'est la « petite histoire » de l'Académie, les anecdotes, les singularités jugées remarquables par l'Abbé : le fauteuil, dans les premiers temps, privilège du Directeur, le cérémonial des harangues en présence du Roi, la perpétuité de la charge de secrétaire, le problème récurrent de la réforme de l'orthographe, et la décision, tout aussi récurrente, de n'y rien changer, et enfin l'affaire de l'exclusion de Furetière, auteur d'un dictionnaire concurrent de celui de l'Académie, en juin 1685.

Anquetil-Duperron (1731-1805), si attentif à l'histoire de l'Académie française, aspirait-il à y entrer ? Il met fin pourtant à sa carrière « *par un superbe éclat de résistance civique* », en 1804, en refusant le serment de fidélité à l'Empereur. « *Je suis homme de lettres, et ne suis que cela, c'est-à-dire un zéro dans l'État. [...] Mais l'âme que le ciel m'a donnée est trop grande et trop libre pour que je m'abaisse [...] en jurant fidélité à mon semblable* » (Kellens, © Clio, 2017).

Anquetil-Duperron est le traducteur des textes sacrés des zoroastriens. La traduction parut en 1771 et l'œuvre de l'orientaliste fut continuée par Eugène Burnouf. De là, je peux tirer un des fils virtuels qui font de notre bibliothèque une sorte de réseau tenu d'esprits éclairés. Le fil nous mène à James Darmesteter (1849-1894) qui fit une nouvelle traduction de *l'Avesta* en 1892-1893, mais qui m'est cher pour d'autres raisons : il est l'auteur de *Chants Populaires des Afghans*, chants recueillis à la frontière afghane en 1886. Sur mon exemplaire, figure la dédicace : « *À Monsieur Muret, souvenir sympathique de l'Auteur, James Darmesteter.* » Muret..., j'ignorais jusqu'à son existence. Heureusement, il y a Google. Ernest Muret est un romaniste suisse, collègue du philologue Arsène Darmesteter, frère de James, à l'École pratique des hautes études.

Un autre ouvrage de James Darmesteter, un peu fatigué, voisine sur mes rayonnages avec *Les Chants Populaires*. Il s'agit des *Lettres sur l'Inde à la Frontière afghane* (Paris, 1888), dédié d'un banal « *With the author's compliments* ». Le ou la destinataire anglophone pourrait être celle que Darmesteter épouse cette même année, la poétesse anglaise, Agnes Mary Frances Robinson, et qui devint en 1901, Madame Émile Duclaux, du nom du directeur de l'Institut Pasteur. Mais plus probablement le

destinataire en fut Lawrence Hayworth Mills, le co-auteur de la nouvelle traduction de l'*Avesta*. La filière Anquetil-Duperron, du moins en ce qui me concerne, s'arrête là!

D'autres livres, d'autres traces évoquent l'ère révolue des enfants sages et des prix de vertu. Celui dont je parle fut acquis dans un vide-grenier d'une région de France autrefois pieuse. Il porte, collé sur la page de garde, une fiche précisant le nom de la lauréate et le mérite particulier ou la vertu singulière qui l'a rendue digne de la récompense. Sur la partie supérieure de la fiche, il y a une inscription placée dans un cartouche en ruban: «*Deus scientiarum dominus*». En dessous, une vignette qui représente une croix et une lyre reposant sur un lit de nuages cotonneux parmi une foule de livres dont certains sont ouverts et qui s'intitulent: «*Bibla sacra*», «*sancti bernardi opera*», ainsi que les noms de Lacordaire et de Bossuet. Plus bas, on peut lire ces mots, encadrés par des rameaux de laurier et des feuilles de chêne:

Petit séminaire St. Bernard

Distribution des Prix

Classe du cours spécial

Le premier Prix d'examen a

été décerné à M.J. Joly.

Le 22 juillet 1924.

Le Supérieur: A. Berthomieux. (ill. 54)

L'ouvrage donné en prix s'intitule *À l'Assaut de l'Asie, la conquête européenne en Asie*, par G. Saint-Yves, publié en 1901, à Tours. Superbement illustré, il raconte la conquête de l'Asie centrale par les soldats du tsar, les campagnes des Anglais dans l'Inde, celle des Français en Annam et au Tonkin et la pénétration européenne en Chine. L'image de couverture montre les représentants de l'impérialisme en armes, brandissant des drapeaux, juchés sur une mappemonde: en tête, un officier français en pantalon rouge, élevant le drapeau tricolore, debout sur les territoires de l'Annam et du Cambodge; à ses pieds, un globe et une croix avec la mention: «*Mission catholique!*» Le livre s'achève sur le conflit à venir entre Russes et Anglais pour le contrôle de l'Afghanistan.

Il faut croire que l'Église et l'impérialisme européen faisaient alors bon ménage! L'ambiance des écoles religieuses, j'imagine, était alors



III. 54

patriotique et implicitement colonialiste, soucieuse de rendre compte de l'expansion des pays chrétiens dans le monde et assurant les progrès de la civilisation de l'ensemble des peuples. En ce temps-là, plusieurs séminaires Saint-Bernard existaient dans le monde catholique. Celui qui a couronné M.J. Joly – le domicile de l'imprimerie semble l'indiquer – est vraisemblablement celui de Plombières-Lez-Dijon. Existe-t-il encore aujourd'hui ?

Un petit séminaire n'était pas nécessairement une pépinière de curés. On y recevait et on enseignait à de jeunes campagnards, à qui leur curé proposait une éducation conforme au code moral d'un monde rural catholique, avec la perspective d'une ascension sociale.

J'ai sous les yeux la page de titre de l'ouvrage de l'Abbé C, aumônier de l'hôpital d'Auxonne et ancien professeur: *Le Petit Séminaire Saint-Bernard de Plombières-Lez-Dijon*, publié à Dijon, en 1896. En bas de page, on trouve la citation suivante: « *Quand je passe devant un petit séminaire, tout mon sang se remue et se réjouit dans mon cœur, mon sang chrétien, mon sang français* », Louis Veuillot.

Autre butin des brocantes de l'Ardèche, le premier tome des *Morceaux choisis des lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères* [...] par Ant(oine) C(aillo)t, Paris, 1820. Il s'agit de lettres provenant des missions du Levant, de l'Inde et de l'Amérique. Je ne résiste pas à la tentation de donner au lecteur une idée des merveilles qu'il contient. En voici quelques intitulés: « *Conversion et martyre d'une jeune musulmane* », « *Bravoure des sauvages* », « *Adresse des Indiens du Paraguay* », « *Festin de guerre chez les sauvages* », « *Des dames persanes* »... et tant d'autres. J'engage le lecteur à emprunter l'ouvrage. Collé sur le contreplat se trouve la fiche de l'institution, ancienne propriétaire de l'ouvrage :

Vive Jésus
Classe de la Visitation Ste Marie de Bourg
Institution Religieuse
1^{er} Prix de Sagesse, Application et Science
Obtenu par Mlle Stéphanie Bérard
Le 22 du Mois d'août, an 1842.

Entre deux pages du livre, j'ai trouvé une feuille de lierre séchée: amour éternel, fidélité, immortalité? Je l'ignore. Un livre tel que celui-là, qui a vraisemblablement circulé de mains pieuses en mains pieuses, est susceptible d'abriter d'étranges reliques. Entre deux autres pages, en hommage à Stéphanie Bérard, j'ai glissé quelques images de dévotion récoltées à Shkoder, lors d'un voyage dans le nord de l'Albanie, de ces vignettes que le curé donne aux jeunes filles à l'occasion de leur première communion. Elle fait partie désormais de ces *Morceaux choisis*, cette Vierge à l'enfant portant couronne et scapulaire. Au dos de l'image, tapé à la machine, on peut lire: «*Da mihi animas, Domine...*» et en dessous: «*NDREK KPROQI, Meshter. Shkoder Kath. 7-8.IX.1946*». Il y avait donc un culte catholique à Shkoder au début de l'ère Enver Hodja, et le jour de la Nativité de Marie y était célébré.

Le Toit du Monde de Guillaume Capus paraît dans l'élégante «Bibliothèque des Merveilles», de Hachette, en 1890. Une scène allégorique, dorée comme le titre, se détache en un léger relief sur le cartonnage bleu de la couverture. On y voit un ange qui porte une lampe interrogeant un sphinx. Tous deux s'affrontent de part et d'autre d'une mappemonde. Mon exemplaire qui relate un voyage d'exploration effectué par le naturaliste dans le Pamir entre 1886 et 1887 est une récompense républicaine attribuée à une élève méritante d'une école de filles.

La fiche collée un peu de travers sur la page de gauche est libellée ainsi:

«*Distribution des prix
Commune de Mennecy
École de Filles
1^{re} classe, 1 Division
Prix d'Honneur, Décerné à l'Élève
Alice Cachon, le 18 juillet 1899
La Directrice: L. Landemare*»

Qui est Alice Cachon, brillante jeune fille de Mennecy, une petite ville de l'Essonne, dans le Hurepoix?

Probablement pas l'Alice Cachon, veuve de Louis Cachon, née en 1879, enterrée au Davis Cemetery, dans l'Alabama. Elle aurait eu

20 ans en 1899, un peu trop âgée pour une élève de la première classe. Je ne me risquerais pas à parier sur le degré de parenté de la directrice avec Monsieur Louis Auguste Landemare-Sady – le seul Landemare que Google me propose, auteur des *Tableaux Champêtres*, parus en 1922.

Retour aux ex-libris. Ils confèrent aux livres une dignité supérieure, une valeur ajoutée, mais également une marque de singularité, une énigme parfois. La vignette collée au dos de la couverture met l'ouvrage à part : elle signale l'amateur et l'homme de goût, le bibliophile, le collectionneur de livres. Des livres point toujours rares ou précieux, mais distingués par cette petite œuvre d'art, par cette décorative marque de propriété.

Beaucoup de nos ouvrages, acquis d'occasion, portent sur l'Afghanistan ou l'Asie centrale du XIX^e siècle, la période d'exploration et de conquête. Par eux, je peux pénétrer dans le monde fermé de lecteurs et de bibliothèques spécialisées dans ces régions du monde.

Grâce aux ex-libris, aux timbres de bibliothèque ou aux autres marques de propriété, on entrevoit une catégorie de lecteurs, celle des anciens de l'empire des Indes – colonels à la retraite, fonctionnaires et soldats ayant eu la charge de veiller au salut de l'Empire –, de ceux qui s'entouraient d'ouvrages sur l'Asie centrale, sur les confins des Indes, sur les guerres anglo-afghanes dont ils se remémoraient les épisodes avec nostalgie ou avec l'amère réminiscence d'anciennes blessures. Plusieurs de ces ouvrages ont appartenu à la Signet Library, à Édimbourg, issue de la prestigieuse « Society of Writers to His Majesty's Signet », fondée, sauf erreur, en 1595, et dont les membres étaient des juristes. Certains de ces ouvrages possèdent le vénérable ex-libris : une ceinture portant l'appellation de la Société et entourant un blason portant croix de saint Andrew, chardons et sceaux avec l'inscription : « *Society of Writers to His Majesty signet* ». L'un des ouvrages s'intitule *Leaves from an Afghan Scrapbook, the Experiences of an English Official and his Wife in Kabul*, dû aux plumes d'Ernest et Anne Thornton, publié à Londres, en 1910 (ill. 55). Thornton travaillait comme expert en cuir pour les tanneurs de l'émir Habibullah, et Anne, entre autres choses, enseignait l'aquarelle et les arts d'agrément à l'épouse préférée de l'émir. On lui doit de pittoresques descriptions du harem princier où une grande femme,



III. 55

déguisée en homme et portant turban, était chargée, seule de son sexe admise à parcourir le bazar, d'acheter les produits nécessaires au gynécée.

Le livre des Thornton est passé par le service des livres d'occasion de feu la République démocratique allemande. Comment la fameuse bibliothèque de la Signet Society a-t-elle pu se débarrasser de ces ouvrages fascinants sur le marché des livres d'occasion ?

J'ai de la peine en revanche à retracer l'itinéraire du livre d'Edward E. Oliver, *Across the Border, or Pathan and Biloch*, Londres,

1890. Sur l'ex-dono, collé au centre du contreplat, on peut lire : « *Presented by the Secretary of the State for India* ». Mais la page de titre porte deux timbres, celui du Bureau des Études du Service civil indien de l'Université de Cambridge, et celui de la Haddon Library à Cambridge également, une bibliothèque appartenant au Musée d'archéologie et d'ethnologie, fondée en 1920 par Alfred C. Haddon, un illustre anthropologue. Puis, sur la page de garde, écrits à l'encre, ces mots : « *Presented by Cambridge University* ». La Haddon Library fut-elle la dernière détentrice publique de l'ouvrage ?

Il y a mille choses à savourer dans l'ouvrage de l'ingénieur Oliver, en particulier le récit des étranges mœurs, à la fois patriarcales, sauvages et bibliques, dit Oliver, prêtées par l'auteur aux habitants de la frontière, tous barbus – il n'a rencontré que les hommes –, tous enturbannés, vivant aux confins montagnards de l'empire des Indes. Là se trouvent les indomptables tribus du Waziristan. Région jadis hostile aux étrangers, aux Anglais en particulier, où ils pénétraient difficilement et où ils se maintenaient à grand-peine, elle est aujourd'hui le repaire des djihadistes les plus rébarbatifs. Bizarrement, Oliver en fait la Suisse de la Province du Nord-Ouest, une comparaison sans doute flatteuse pour les Suisses à cause de la bravoure de ses habitants, désobligeante et bien sûr inexacte sous d'autres aspects. « *A land of high and hardy people, in their way as independent and patriotic, and in the presence of the common enemy, hardly less united than the famous compatriots of Tell* » (Oliver, 1890, p. 103).

Par-delà le livre lui-même, par-delà le contenu destiné à la masse des lecteurs anonymes, il existe donc des signes qui particularisent tel ou tel ouvrage. « *Il sort du multiple pour devenir un exemplaire à part* », comme dit Roch de Coligny, l'expert en livres anciens, dans *Antiquités Brocante* (hors-série, 2016, p. 96). Dédicaces, marques, timbres, ex-dono et ex-libris soulignent les étapes, d'une manière cryptée parfois, d'une trajectoire. Ils sont les traces qui jalonnent l'aventure du livre. Ils mènent, par-delà le texte imprimé, vers l'auteur comme personne, vers son propriétaire comme individu ou comme institution singulière.

À la vue du timbre de la Kolonial Bibliothek de Leipzig ou de celui du Board of India Civil Service Studies, ou de l'ex-libris d'un ancien officier de l'armée des Indes, à la lecture des dédicaces flatteuses, on

devine des carrières, des manies de collectionneurs, des relations de mentor à disciple, des amitiés. On imagine des bibliothèques boisées, des rayonnages s'étagant jusqu'au plafond, accessibles, pour les plus élevés, à l'aide de périlleux escabeaux, où s'entasse la mémoire de la conquête du monde.

Ou alors la trace est détruite, vaine devinette laissée par le vide d'un découpage. On pense à un possesseur déterminé à se débarrasser d'un livre devenu inutile, donc encombrant, tout en s'assurant, par un coup de ciseau, de la suppression de la dédicace, témoignage indiscret ou compromettant.

Laissons pour un temps le défunt empire des Indes. Au cours d'une plongée parmi nos livres consacrés à l'Orient, j'ai rencontré le brave – je suppose qu'il l'était au vu de sa carrière: Wagram, Smolensk, la Moskva, la Bérézina, Bautzen – Henry Cournault, que Napoléon promeut lieutenant-colonel en 1814, à 35 ans. Une carrière digne de la Grande Armée! Mais Cournault n'est pas tout à fait un grognard sans bagages. Cet officier du génie a fait l'acquisition des six volumes de la bibliothèque orientale d'Herbelot, édition de 1781, alors qu'il n'a jamais servi en Orient. Le sobre ex-libris « *Cournault, Lt-Colonel de Génie* » figure sur chacun des contreplats de chaque volume. Ces derniers sont quasiment neufs; il ne semble pas que le colonel les ait beaucoup pratiqués. Pensait-il, à l'époque de la conquête de l'Égypte, accompagner Bonaparte au-delà de Saint-Jean-d'Acre, vers la Perse et les territoires de la Compagnie des Indes?

Retour à la frontière du nord-ouest de l'Inde. Autre rencontre, autres traces... À Bannu, aujourd'hui au Pakistan, nous avons visité en 1988 l'hôpital fondé par le Dr. Pennel en 1893, presque cent ans avant notre passage. L'hôpital abritait et soignait toujours, en août 1988, des patientes venues de toute la zone tribale de ce qui s'appelait alors la NWFP (North West Frontier Province). Les infirmières qui nous offrent une tasse de thé sont britanniques, célibataires et courageuses. Elles venaient d'ouvrir la « midwifery unit », en chantant pour l'occasion le psaume 127 : « *Heureux ceux qui craignent le Seigneur, Ceux qui marchent dans ses sentiers...* » La double page ronéotée, distribuée aux fidèles et aux visiteurs à cette occasion, s'intitule « *Serving a New Generation on*



III. 56

the Frontier» et reproduit la plaque scellée dans le mur de l'hôpital que nous avons aperçue en entrant :

*« Midwifery Unit
Pennel Memorial
Hospital Bannu
The Opening of this Unit was performed by the
RT. Rev. Dr. Khair Ud Din, Div. D.D.
Bishop of Peshawar
On 16th October 1987
To the glory of God
And service of Mankind. »*

J'ai glissé la double feuille dans l'ouvrage du docteur, missionnaire et homme de Dieu, T.L. Pennel, *Among the Wild Tribes of the Afghan Frontier*, 1913. La photographie du docteur montre un personnage aux yeux mi-clos, arborant lorgnons et barbe poivre et sel, portant son regard sur un lointain situé à sa gauche, alors que la partie droite de sa tête est auréolée d'une douce lumière grâce à l'art du photographe (ill. 56). Aucun souvenir du lieu d'achat. Les indices sont contradictoires : timbre sur la page de garde d'un « *Rama Krishna & Sons booksellers, Lahore* », datant vraisemblablement d'avant la Partition. Inscription manuscrite sur la même page : « *Eingegangen, 25.5.76* ». Puis sur le contreplat et à l'envers, « *Foyles, booksellers* », et sur le même contreplat, un papillon avec le logo de « *Oxford books* » accompagné de la date du 3 juin 1976. Bizarre. Du corps du livre s'échappe la moitié déchirée d'une carte postale affranchie d'un penny avec le timbre « *British Empire Exhibition 1924* » et orné d'un lion de profil. Au verso, pas de croustillantes intrigues, mais un fragment peu explicite : « *I will go on to see the 4 Horsemen after. It does not begin till 2.45. Come at 1. if you like. I will try to be in, then if not, wait in drawing room. AOB.* » Quelque intrigante que puisse être la relation entre une exposition coloniale, les quatre cavaliers de l'Apocalypse et un rendez-vous, ce type de trouvaille inutile m'enchanté comme le parcours exotique du livre tout en ne m'apportant que des frustrations. J'oubliais, le livre est dédié à « *J. Madeleine Hill, Christmas 1913, from M.+L. Western* » : onze années avant l'exposition coloniale de l'Empire britannique.

La plus ténue des rencontres ou la plus chétive des traces est cette mention de libraire écrite au crayon sur la page de garde du livre, *Les Voyages de Benjamin de Tudelle autour du monde, commencés en 1173*, bien avant ceux de Marco Polo. La note du libraire énonce laconiquement « *bibliothèque de Nicolas* ». La page de titre comporte, imprimée, l'indication suivante : « *Paris. Imprimé aux frais du gouvernement pour procurer du travail aux ouvriers typographes.* » L'impression date d'août 1830, au lendemain de la révolution de Juillet. Alphonse Daniel Nicolas – je viens de l'apprendre –, né en Iran en 1864 et mort à Paris en 1939, s'est converti au babisme, ce mouvement religieux millénariste et réformateur né en Iran au milieu du XIX^e siècle, qui a donné naissance à la foi bahaïe. En dire davantage m'entraînerait trop loin.

La rencontre qui suit commence par ce cachet : « *Kolonial-geographisches Seminar a.d. Universität Leipzig. Ausgeschieden – (déclassé) – 24.11.67.* » Un des livres que j'avais acquis par l'intermédiaire du service officiel des ventes d'ouvrages anciens de feu la RDA. Les autorités est-allemandes, je le rappelle, se débarrassaient sans trop de regrets des doublets des bibliothèques académiques. Nous avons ainsi fait des trouvailles dans leurs catalogues imprimés sur papier grisâtre et poreux, tel cet ouvrage de O. Olufsen, *The Emir of Bokhara and his Country*, publié à Londres et à Copenhague en 1911, dédié au « *Professor Dr. Hans Meyer, mit freundlichstem Gruss* » par l'auteur. Meyer (1858-1929) est un nouveau personnage à ajouter à la galerie de mes inconnus illustres. Pourtant, professeur de géographie coloniale à Leipzig, vainqueur du Kilimandjaro, il est l'objet d'au moins deux biographies récentes. Un savant éminent donc. Grâce à lui et grâce au dégraissage de la bibliothèque du séminaire de géographie coloniale de Leipzig, je suis en possession d'un autographe d'Olufsen, ex-lieutenant de l'armée danoise et l'un des découvreurs du Pamir afghan.

J'éprouve de l'émotion à la lecture de la dédicace écrite par Alexander Burnes à sa sœur Anne Ward. C'est un peu le trouble que ressent celui qui sait, à l'insu des futures victimes, que la catastrophe est proche : le massacre du corps expéditionnaire indo-britannique sur la route de Kaboul à Djalalabad en janvier 1842, à la fin de la Première Guerre anglo-afghane. J'ai découvert les trois petits volumes dorés sur tranche dans le catalogue d'un libraire londonien en 1981. Heureuse trouvaille, mais mauvaises années pour les Afghans, dont le pays est occupé par les successeurs soviétiques des soldats du tsar. En 1981, les Bouddhas de Bâmiyân avaient encore vingt ans à « vivre ». La dédicace de Burnes à sa sœur est répétée sur la page de garde de chacun des trois volumes de la deuxième édition (1835) de ses *Travels into Bukhara* publiés à la suite d'une exploration en Asie centrale entre 1831 et 1833. L'expédition est un épisode du *Great Game*, ce « combat des ombres », comme disaient les Russes. Un combat où s'affrontaient, par Afghans interposés, l'empire des Tsars et le gouvernement de l'Inde britannique. « *To my sister Anne Ward with the kindest regards of her affectionate Brother.* » *The author, Alex Burnes, Bhooj Residency, 7. January 1836* » (ill. 57). La dédicataire, l'aînée d'une famille de quinze enfants, naît en

To my sister
Anne Ward
with the kindest regards
of her affectionate Brother
the Author,
Alb. Barnes
Bhopal Presidency
4th January, 1836 —

1808 et meurt près de Bombay en 1845, quatre années après l'assassinat de son frère à Kaboul, qui précède lui-même de peu la déroute de l'armée anglo-indienne. Burnes est l'un des premiers agents secrets britanniques à traverser les territoires allant de l'Indus à l'au-delà de l'Oxus, et à traverser l'Hindoukouch. Déguisé en Afghan, il est le second Occidental à se rendre à Bâmiyân et le premier à faire une esquisse des « *idoles géantes* » qu'il trouva hideuses et dont il ne devine pas qu'il s'agissait de Bouddhas.

Le révérend Henry Landsdell (1841-1919) se trouve dans notre bibliothèque parce qu'il a écrit *Through Central Asia*, publié à Londres, en 1887. Il mérite de figurer dans le catalogue des livres qui sont un peu plus que des livres pour deux raisons au moins; d'abord à cause d'un ex-dono collé sur le contreplat, orné de ses propres armoiries comportant trois croix avec la devise: « *cujus sum et cui deservio* » – « *à qui j'appartiens et que je sers* ». Cet ex-dono ressemble à une fiche de bibliothèque, avec une date en pointillé pour le jour, le mois et l'année. Le révérend devait donc distribuer largement son ouvrage, ici offert à un Monsieur Stevens « *with kind regards* ». Ensuite à cause de deux portraits de lui-même que l'auteur a choisi de faire figurer dans l'ouvrage. Le premier le montre revêtu d'une cote de mailles provenant, d'après lui, du Turkestan: « *khokandian suit of mail* » et l'autre en somptueuse robe de soie offerte par l'émir de Boukhara (ill. 58, 59).

Le révérend a entrepris son voyage sous l'égide du « Committee of the British and Foreign Bible Society » qui l'a chargé de placer des exemplaires du Nouveau Testament dans chaque prison et chaque hôpital de l'Asie centrale russe. En outre, le British Museum lui a demandé de ramener des collections de spécimens ethnographiques et archéologiques. Le voyageur fascine par son empathie avec les populations visitées, par sa volonté de se mettre dans la peau, ou du moins dans le costume de ceux parmi lesquels il a vécu. Un mimétisme à mes yeux un peu naïf, un peu vantard, où le voyageur-auteur prend la pose en costume indigène comme pour dire: « *Voyez comme je suis devenu l'un des leurs* », surtout s'il s'agit de chefs ou de notables. Se déguiser, emprunter leurs parures, c'est affirmer une aptitude universelle à incarner les types les plus divers tout en revendiquant pour soi-même le prestige dû au rang



THE AUTHOR IN A KHOKANDIAN SUIT OF MAIL.

III. 58



THE AUTHOR IN ROBE OF HONOUR, WITH TURQUOISE BRIDGE, PRESENTED BY THE EMIR
OF BOKHARA.

III. 59

de ceux qui vous accueillent. Ou alors c'est affirmer, par la variété infinie des tenues empruntées, une proximité fraternelle avec tous les peuples du monde ; c'est vouloir être le frère – le frère aîné – de tous. Une des publications de la Société de géographie de Paris, par exemple, montre Landsdell en lourde pelisse et bottes de peau « *my samoyede dress* ». Une autre illustration encore le représente vêtu d'un costume extraordinaire fait de peaux de saumons, emprunté aux Gilyak des îles Sakhalines dans un décor de mer et de rochers. Landsdell, décidément résolu à jouer son rôle jusqu'au bout, porte sur un de ses portraits un anneau à sa cloison nasale, comme un sacrifice, ce qui est pour lui l'exotisme le plus extrême.

La collecte des ex-libris est, comme le dit Colette Pétonnet à propos de l'étude des inscriptions funéraires, à la jonction « *de l'épigraphie et de la sémiologie* » (L'Homme, XXII, 1982, p. 39) : ainsi de celui de « *Henri Vuille, dit Wille* », inscrit dans le cartouche en forme d'arche qui surmonte une bibliothèque, sur laquelle est placé un chandelier avec une bougie allumée (ill. 60). L'ex-libris est collé sur chacun des contreplats des deux volumes, *Les animaux célèbres*, d'Antoine de Saint-Gervais, publié à Paris, en 1813. Le fond de l'ex-libris est noir, et la lumière de la bougie, sans doute celle de la science et du savoir, doit dissiper les ténèbres de l'ignorance. Du moins je le suppose. *Les animaux célèbres*, ouvrage orné de vignettes montrant les exploits de « nos amis les bêtes », mérite notre admiration, ou du moins notre considération : chèvre courageuse, singe prédicateur, crabes dévoreurs d'hommes sur l'île des Cancres, dans les Caraïbes, innombrables chiens sauveurs d'enfants ou secourant leur maître. « *Dans le mois de thermidor, an 12 [soit, sauf erreur en 1804], le chien de M. Drulin, de Pont-Saint-Maxence, retire du milieu de l'Oise un enfant qui se noyait. Dans la même année, un bâtiment autrichien périt dans le canal de Constantinople, et le capitaine fut sauvé par son chien qui le soutint sur l'eau, et l'aida, en nageant, à gagner le rivage [...]* » (tome I, p. 161).

L'ex-libris renvoie à un petit mystère : pourquoi « *Vuille, dit Wille* », dont la grande Histoire, du moins celle de la vallée de la Sagne (Neuchâtel) nous dit qu'il est le nom d'un maître cordonnier de ladite vallée qui, s'étant établi au Palatinat en Allemagne à la fin du xviii^e siècle, adopte celui plus aisément prononçable outre-Rhin de Wille. Un de ses



III. 60

descendants, revenu s'installer en Suisse est le fameux général Wille, placé à la tête de l'armée suisse pendant la Première Guerre mondiale. «*Je ne comprends pas encore comment et pourquoi le nom Wille revient soudain comme le patronyme local, apposé à Vuille*», m'écrit le célèbre historien neuchâtelois Jean-Pierre Jelmini.

Ce Wille ou Vuille, ou du moins le général Wille, nous renvoie au fameux fossé qui sépare, en 1914-1918, les Suisses francophones et francophiles et les germanophones de la partie orientale de la Suisse, pour beaucoup germanophiles. Il nous renvoie aussi à Annemarie Schwarzenbach, petite-fille rebelle du général, et à bien d'autres Vuille-Wille. L'ex-libris porte, écrites au crayon par une main anonyme sur le contreplat: «*2.09.1887*» et «*4.06.1962*». Ce sont probablement les dates de la naissance et du décès de cet Henri Vuille dit Wille.

* * * * *

Le hasard plus que la raison, l'occasion plus que la quête scientifique ont présidé à l'accroissement de notre bibliothèque consacrée à l'Asie centrale, à l'Afghanistan, au Moyen-Orient, aux voyages. Une croissance un peu chaotique, soumise à la fortune du moment, au démembrement de bibliothèques vendues aux enchères. Grâce à leurs ex-libris, il arrive donc que je fasse connaissance avec d'autres propriétaires, rencontres lacunaires par le biais de ces vignettes parfois énigmatiques, parfois œuvres d'art. J'en mentionne quelques-unes ci-dessous, un peu en vrac, tel l'ex-libris de Charles Stuart arborant un lion regardant vers la gauche avec la devise «*Nobilis ira*» qui orne l'ouvrage *From the Indus to the Tigris*, paru à Londres en 1874, et dû à la plume de Henry Walter Bellew, alors chirurgien de l'armée des Indes (ill. 61). Il passe ensuite de la bibliothèque de Charles Stuart, nous dit une note manuscrite à la page de titre, à celle de Mr. B. B. Burnaby, de Southampton. Il fait partie ensuite, indique une étiquette collée sur le contreplat, de la bibliothèque de Bengt Julius Peterson, peut-être le fameux égyptologue suédois, peut-être un homonyme.

L'ex-libris de Thomas Lord Howard, duc de Norfolk, porte un blason superbe, décrit non moins superbement par l'obscur langue de



III. 61

l'héraldique. Je cite: « *The Arms. Quarterly 1st Gules on a Bend between six Cross-crosslets fitchy Argent an Escutcheon Or charged with a Demi-lion rampant pierced through the mouth by an arrow within a Double Tressure flory counterflory of the first; 2nd Gules three Lions passant gardant in pale Or, Armed and Langued Azure, in chief a Label of three points Argent; 3rd Checky Or and Azure; 4th Gules a Lion rampant Or, Armed and Langued Azure.* » La devise en est: « *virtus mille scuta* », « *la vaillance vaut mille boucliers* ». L'ex-libris se trouve sur le contreplat de l'*Histoire de Tamerlan*, du père jésuite Jean Baptiste Margat de Tilly, édité à Paris, en 1739 (ill. 62).



Celui de P. C. C. Lindesay enfin, qui comporte un heaume sur lequel est perché un cygne et qui arbore la devise « *Love but dread* » – « *aimer mais redouter* » (ill. 63). Il orne le contreplat du fameux *An account of the Kingdom of Caubul, and its dependency* – c'était ainsi que l'on appelait alors l'Afghanistan –, publié à Londres, en 1815. L'auteur, the Hon. Mountstuart Elphinstone (1779-1859), n'a jamais mis les pieds à Kaboul, mais il est le premier officiel britannique à rencontrer un souverain afghan. La rencontre a lieu à Peshawar en 1808 afin de négocier une alliance « d'éternelle amitié » avec l'émir afghan Shah Shuja (qui mourra assassiné à Kaboul le 25 avril 1842), une alliance conclue en particulier contre une possible menace des Français ou des Persans contre l'Inde britannique. Mon exemplaire est riche en mystères. Tout d'abord qui est P. C. C. Lindesay? Wikipédia, ma source habituelle, parle d'une résidence de famille portant ce nom en Irlande du Nord depuis le xvii^e siècle, mais elle ne dit rien sur les liens que P. C. C. Lindesay pouvait avoir avec l'Afghanistan. Et puis, page après page, on distingue, avec peine il est vrai, des centaines de micro-notes écrites au crayon: croix, lettres W, NB, S.P... dont je n'ai encore découvert ni le système ni le sens. Écrites de la main de Lindesay? Pour quel usage? Ce volume, *An account of the Kingdom of Caubul*, m'apparaît profondément énigmatique par ses notes mystérieuses dont je n'ai pu découvrir le sens. Enfin, s'échappant des dernières pages, trois feuillets manuscrits portant l'esquisse d'un index thématique: « paradise », « mirage », « arrows », « murders »... environ 160 entrées, comme si M. Lindesay – si c'est lui – avait préparé un index pour son seul usage. Il a aussi esquissé quelques exemples de phraséologie indigène en pachtou avec transcription et traduction. « *Brinj reno hachi kêr-a n-en* », « *rice straw is of no use* » ou « *da keva'i ninye nah mur shain* », « *he died of small-pox* » ou enfin « *An mar khas-e-ar jawâb no da sidhaigha* », « *that man will not give a straight forward reply to anyone* ». J'aurais voulu en savoir davantage sur cet érudit orientaliste.

J'aurais voulu également savoir quel lecteur, après moi, ouvrirait cet ouvrage remarquable, un ouvrage muni d'une carte au pliage compliqué esquissant les limites et les reliefs d'un Afghanistan à peine imaginé en



III. 63

Europe. Et quelle destination serait celle des livres dont j'ai esquissé l'itinéraire passé? Leur place m'est connue, celle d'une bibliothèque universitaire, mais pas les curieux désireux de les feuilleter.

Un jour peut-être, un visiteur de notre bibliothèque dira: «*Cet ouvrage a évidemment appartenu à X. Je reconnais son écriture*» et, avisant la facture de la librairie, il ajoutera: «*P. Centlivres l'a payé beaucoup trop cher.*»

Rencontres au bord de la route

Sur les routes et les pistes de l'Afghanistan ou du Pakistan, parcourues lors de nos séjours d'étude, circulait, circule un peuple en mouvement. Ce n'est pas l'espace du village et du travail, mais celui des déplacements inter-villageois ou des migrations saisonnières, parfois de nomades ou de réfugiés. Eux et nous voyageons en transports collectifs ou sur une monture, bien souvent à pied. Les habitants de l'Afghanistan sont d'infatigables piétons. Ils côtoient aussi les commerçants allant de bazar en bazar montés sur de petits ânes gris au pas menu et pressé. Et il y a aussi les cavaliers. Entre le marcheur et le cavalier, la relation a quelque chose d'inégal : le second est supérieur au premier. Cependant, il arrive que la hiérarchie implicite des rencontres sur la route fasse que, face à un marcheur de rang supérieur – cela se voit à son costume et à sa suite –, le cavalier descende de sa monture, le temps du croisement, mais le cas est rare. Les notables roulent en voiture. À pied, on est le plus souvent entre hommes. Les femmes voyagent moins, ou alors juchées sur un âne, empaquetées dans leur burqa, à moins qu'elles ne soient reléguées au fond d'un bus.

Ella Maillart a rencontré une de ces femmes en burqa, en quittant Bâmiyân par le col du Shibar : *« Sur cette route, nous rattrapâmes une femme voilée qui marchait seule, d'une manière décidée et chaussée de talons hauts. En arrivant à sa hauteur, nous vîmes qu'elle avait relevé le devant de son "tchador" gris ; émacié avec des yeux pâles et inflexibles, son visage*

était européen, ce visage qui, pour un instant, vivait à l'air libre! Elle cessa de se voiler lorsqu'elle vit que nous étions des femmes. Son autocar était devant elle, mais elle préférait aller à pied, car la route est dangereuse.» Une Allemande mariée à un Afghan, avec l'espoir, nous dit l'auteure, d'une prochaine émancipation. La rencontre est brève. *«Nous avons ramené l'Allemande jusqu'à son autobus. Son tchador était à nouveau rabattu»* (Maillart, 1952, p. 206).

Mais pour Ella, la rencontre qui compte, ce n'est pas celle d'une Européenne, ni celle, faite auparavant, de femmes nomades en robes rouges et noires sortant d'une tente en poils de chèvre, c'est celle du mâle qui tente de les chasser hors de la vue des étrangères : *«Sûr de lui, l'homme était si beau, faucille en main, yeux dorés sous le turban noir, petite moustache, lèvres pulpeuses montrant des dents saines, que notre rencontre avec les sorcières noires [sic] perdait son intérêt.»* Et de conclure : *«Cet Afghan était peut-être capable de voler ou tuer selon un code de l'honneur différent du nôtre – mais avant tout il était un homme – chef-d'œuvre qui rayonnait, intensément vivant, en paix avec lui-même»* (Maillart, 1952, p. 187). Les rencontres sur la route, c'est aussi l'occasion de donner vie à ses fantasmes.

Dans les années 1970, Micheline et moi, sur les routes du nord de l'Afghanistan, allons souvent à pied sur de courtes ou de moyennes distances, ou alors entassés dans un bus ou une jeep de fabrication soviétique, robuste machine qui n'a ni rétroviseur ni essuie-glace. Nous voyageons également assis à l'avant d'un camion. Sur la banquette, serrés à la droite du chauffeur, nous étions en compagnie de trois ou quatre autres passagers privilégiés parmi lesquels le propriétaire du véhicule. À la gauche du chauffeur se serrait l'apprenti – *kelinar* – nettoyeur, placé là afin d'être à même, en cas de besoin, de sauter sur la piste pour poser une cale. Sur la route, dans les transports publics, on est soumis aux mêmes secousses, aux mêmes aléas, au même souci de parvenir à destination que les autres voyageurs, ce qui nous donne l'illusion de jouir de l'égalité qu'impose une commune condition d'inconfort. Une différence cependant, les voyageurs que nous sommes doivent accepter d'être avant tout des objets de curiosité.

Le problème, ce sont les notes à prendre. Nous sommes en voyage et demeurons ethnologues, et nous souhaitons pouvoir tracer quelques

lignes sur les localités traversées et les gens entrevus, risquer un croquis dans un véhicule qui tangué, cahote et peine à négocier les ornières de la piste. L'écriture, les dessins esquissés se transforment en un gribouillis que je ne pourrai déchiffrer qu'à grand-peine à l'étape, et qui parfois échappe définitivement à toute interprétation.

« À l'inverse du touriste, consommateur qui se prend pour un voyageur, l'ethnologue est un sédentaire qui est obligé de voyager », écrit Marc Augé (Augé, 2009, p. 68). Marc Augé, justement, est un observateur des micro-événements, un analyste des espaces urbains, attentif à l'instant et à l'immédiat, un curieux des « non-lieux », selon le titre d'un de ses essais ; un non-lieu, soit « *un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique* » (Augé, 1992, p. 100). Pour moi, ces non-lieux représentent une parenthèse dans le déroulement du voyage et, pourquoi pas, une potentielle scène de rencontre où peuvent faire irruption, brièvement, un passé révolu ou un autre univers.

Le non-lieu, ce peut être un carrefour de pistes, quelque part dans le Baloutchistan pakistanais, lors d'un bref arrêt dû à un embouteillage de camions et de bus surchargés en hommes et en marchandises. Là se produit une inespérée et improbable rencontre. Par-dessus les caisses et les ballots de toutes sortes que charriait un de ces lourds véhicules s'entassaient des réfugiés afghans revenant d'Iran et se dirigeant vers Quetta. Les Afghans, on les reconnaissait à leur accoutrement, à leur turban, à leur *shâlwar* remontant par-dessus les mollets et surtout à la sonorité particulière de leur persan – ils étaient plus d'un million établis en Iran. Le camion qui les transportait repartait, cahotant lentement. Nous roulions en voiture de louage dans la direction opposée. Bref croisement dans le tohu-bohu de la route. Quelques phrases criées entre les passagers et nous dans le brouhaha du trafic : « D'où venez-vous ? – De Téhéran – D'où êtes-vous ? – Panjshir – Connaissez-vous Shir Mohammed [Shir était notre cuisinier panjshiri à Kaboul dans les années 1960] – Oui – Que fait-il ? – Il est cuistot à l'Ambassade de France. » Et le camion de poursuivre sa route dans un nuage de poussière et un remugle d'huile chaude.

J'aimerais revenir sur ce que nous écrivions, Micheline et moi, dans *Revoir Kaboul* (2007, p. 118). Nous y parlions de la différence entre

« voyager » et « se déplacer ». Se déplacer se borne le plus souvent à l'action de passer d'un endroit à l'autre, alors que voyager peut être considéré comme un but en soi, quelque chose qui trouve sa justification dans son seul exercice. Nos lents déplacements de Peshawar à Kaboul, et de là à Tâshqurghân et ailleurs en Afghanistan, de Quetta dans le Baloutchistan pakistanais à Zâhedân en Iran, étaient certes nécessaires pour effectuer nos programmes de recherche, mais ils avaient du voyage la durée et la lenteur, les péripéties qui permettaient les découvertes et les rencontres imprévues.

À vrai dire, lorsque ressurgit dans ma mémoire le « temps d'avant », c'est-à-dire celui des séjours en Afghanistan, en Iran et au Pakistan, de nos journées sédentaires et paisibles du terrain dans les années 1960 et 1970, puis par intermittence, 1980-2000, ce sont les images liées aux déplacements sur des pistes malaisées, aux arrêts imprévus et aux croisements inattendus qui s'imposent avec force. Je pense par exemple à ces arrêts dans des maisons de thé jouxtant d'anciens caravansérails, qui abritent aujourd'hui davantage de camions que de chevaux ou de dromadaires. C'étaient des occasions d'échapper quelques heures aux secousses de la piste, de faire quelques pas, de parler avec nos compagnons de voyage ou avec des passagers d'autres véhicules.

Parfois, l'écrit et le hasard se mêlent, se suivent ou se précèdent. Je pense à la pile d'une trentaine d'enveloppes échappées d'un tiroir de mon bureau, tout en bas du meuble, donc peu accessibles. Chacune contient une carte de vœux à un ou deux volets dont l'un porte une image collée, à sujet religieux évoquant Pâques ou la Nativité. Il s'agit de messages envoyés par Naïm Michel Andravos, « *votre dévoué étudiant du Caire* » (ill. 64).

Le premier de ces messages porte la date du 12 avril 1990, le dernier du 22 décembre 2015 ; un échange épistolaire d'une quinzaine d'années. En réalité, il s'est borné à peu de chose, à part des vœux de circonstances et d'autres vœux pour répondre aux premiers. Je ne saurais dire au juste à quelle occasion cet échange a commencé ni quand j'ai entendu parler pour la première fois de mon « *dévoué étudiant* » ou « *de votre fidèle étudiant pour toujours* ». Je sais en revanche que cette correspondance a pris fin à la suite du décès de mon « étudiant », qui, m'avait-il écrit, souffrait d'une grave maladie, mais je ne sais pas grand-chose sur les circonstances de cette fin.



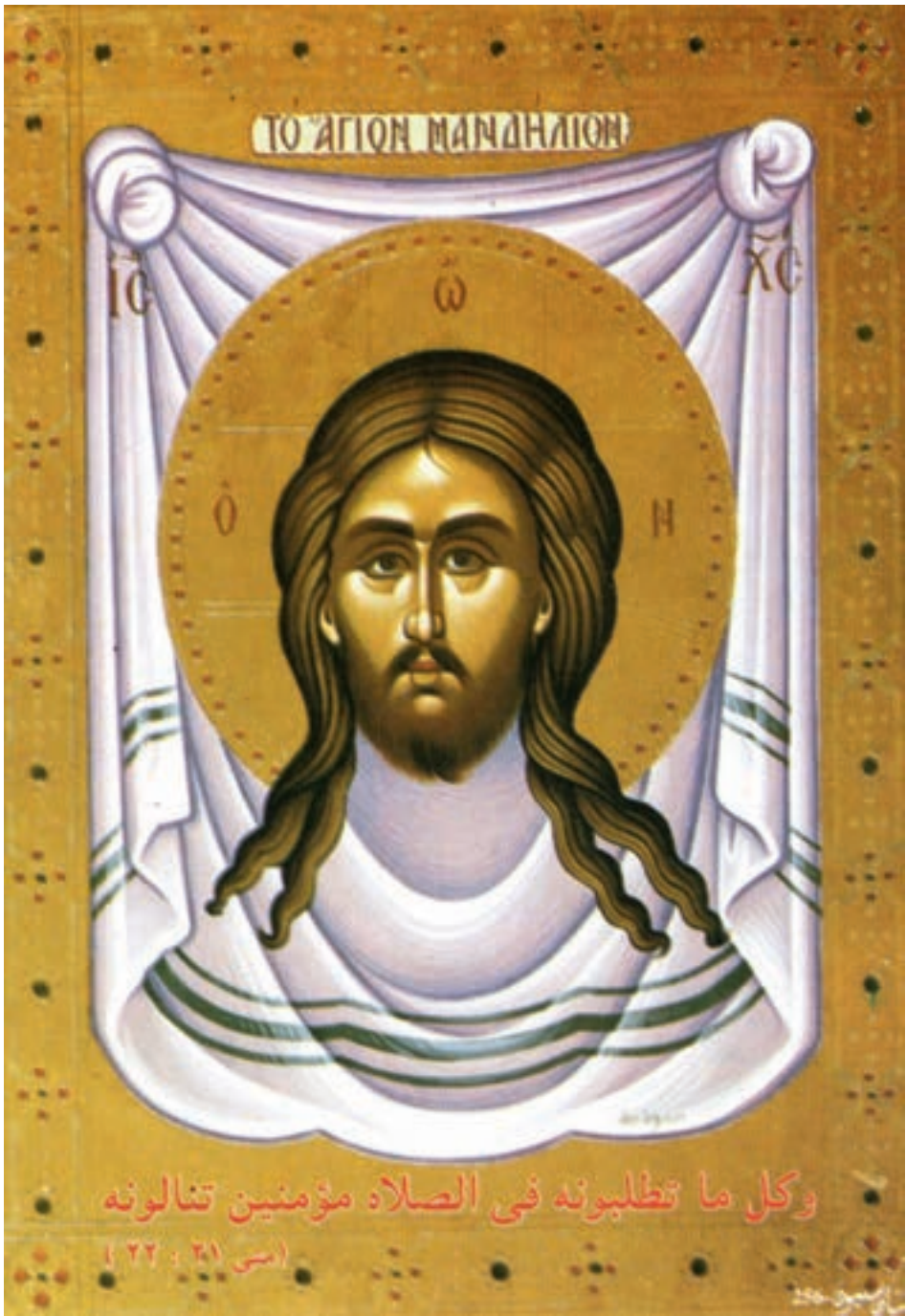
III. 64

Sauf erreur, j'ai entendu parler d'Andravos en 1974 pour la première fois, dans mon bureau du Musée d'histoire de Berne où je m'occupais alors du département d'ethnographie. C'était par mon collègue F. C., sur le point d'être nommé professeur de géographie humaine à Neuchâtel. Ce dernier souhaitait se décharger de la direction de la thèse d'un étudiant égyptien qui ambitionnait, je ne sais pas pourquoi, de soutenir cette dernière dans une université suisse. F. C. m'apporta les cinq volumes (!) dactylographiés de l'introduction d'une monographie sur l'oasis de Siwa. Le rêve d'un doctorat helvétique d'Andravos a duré une trentaine d'années. Alors qu'il ne lui a jamais été donné de venir en Suisse, il est parvenu, à défaut, à décrocher un doctorat en pédagogie à l'Université américaine du Caire.

Réflexion faite, c'est peut-être Jean Gabus, mon prédécesseur à la chaire d'ethnologie à l'Université de Neuchâtel, qui m'a refilé les cinq volumes à couvertures de carton, aujourd'hui perdus, soucieux qu'il était de s'en débarrasser avant son départ à la retraite. J'ai moi-même, bien des années plus tard, essayé – en vain – de remettre les encombrants volumes au professeur de coptologie de Genève. Comment Gabus avait-il connu Andravos? Lors d'un voyage en Égypte, je crois, mais j'ignore pourquoi il avait accepté, un temps, d'en assurer le parrainage. Mystère.

J'ai rencontré une fois Andravos, lors d'un voyage touristique en Égypte. C'était à l'Hôtel Nile Hilton. Je l'avais atteint grâce au numéro de téléphone qu'il m'avait inscrit sur l'une de ses cartes de vœux annuelles. « *Si par hasard vous venez une fois au Caire, faites-moi signe...* » Un petit vieux aimable et obligeant, un peu branlant, vêtu de noir, parlant un français irréprochable.

En 2004, après quatorze années d'échanges de vœux, j'en apprendis un peu plus sur mon étudiant. Il a un fils médecin « *qui est venu avec sa famille s'installer chez moi, ce qui m'a aidé beaucoup à parcourir mon chemin sur le pont des soupîres [sic]* », allusion sans doute à une maladie. Toujours dans sa lettre, j'apprends que son fils cadet est le Père Youssef Andravos, prêtre catholique. Tous deux « *me rejoignent dans mes vœux pour vous souhaiter une bonne et heureuse année* ». Son dernier message date de décembre 2005. Peu après, le Père Youssef m'informe du décès de son père au verso d'une surprenante image du Mandylion, icône représentant le visage du Christ sur un linge (ill. 65).



III. 65

À quelle catégorie rattacher ces messages, portant sur si peu de choses, au si pauvre contenu, liés à un projet chimérique? Textes sacrés? Sûrement pas. Peut-être des rappels d'un lien qui n'a pour but que lui-même et sa perpétuation. À quel type de rencontre correspond notre entrevue au Caire? La première et la dernière?

Mais il n'y a pas que l'Orient lointain. Sur la route des vacances, fin juillet 2000, roulant vers l'Ardèche, nous faisons halte sur une aire de repos, l'avant-dernière avant Grenoble. À côté de l'aire de stationnement, un gazon déjà jauni et une table en pierre agglomérée sont disponibles pour notre pique-nique. Un couple âgé nous invite à nous asseoir en face d'eux. On cause. Nous apprenons tout de l'opération réussie qui a mis fin aux années de surdité de l'épouse, comptable à l'Éducation nationale de la région d'Alençon. Je connais désormais l'âge – 72 ans – et le dossier médical du conjoint. Intimes informations qui créent un lien aussi bref tenu entre des individus qu'aucun déterminisme ne prédisposait à se rencontrer un jour et que nous ne reverrons sans doute jamais. Ont-ils appris quelque chose de nous?

De tels échanges ne sont pas sans règles implicites que nous nous imposons, quelque part entre une pure écoute et la prolixité. Ou alors, en raconter autant que l'interlocuteur du moment, en un échange équilibré, entre être en «veine de confidences», ou, au contraire, être assez avare de paroles et en dire juste assez pour que l'autre ne prenne pas ombrage d'un échange inégal. L'ethnologue, sur son terrain lointain, n'est-il pas amené à éviter une surabondance de questions, muant l'entretien en interrogatoire? Revenons à l'aire de repos sur l'autoroute A41. L'essentiel dans ce type de rencontres, c'est ce bref moment d'empathie surgi du hasard, et pas l'information recueillie, pour une illusoire quête à l'intelligibilité des personnes rencontrées.

Sur la route du touriste qu'enchantent l'exotisme du décor et pour lequel il a consenti dépenses et fatigue, le soudain afflux d'autres touristes ou, pire, de touristes compatriotes est une cause d'agacement. Il est vécu comme un contretemps fâcheux ou même comme une rupture du pacte implicite de dépaysement et d'étrangeté. Touriste moi-même, je hais les touristes! En pleine activité touristique, je peux éprouver un sentiment de rejet face à ces intrus qui pénètrent sur un terrain où je voudrais être

seul à jouir du pittoresque du lieu et des gens. Dans ce rejet entrent un mépris honteux pour ces « barbares » et le dépit d'appartenir, en cet instant, à la même tribu qu'eux.

En effet, la route du touriste est souvent la nôtre, avec son dépaysement programmé et le hasard des rencontres : comme celle, le 11 septembre 1974, toute fortuite, alors que nous flânon sur la Via Nazionale à Rome, de l'ex-souverain afghan Zaher Shah. Le roi détrôné déambulait lentement, un pull gris jeté sur l'épaule, seul. Il était à la recherche, nous dit-il, d'une galerie d'art ou d'un magasin d'antiquaire où il pourrait acquérir des tableaux pour orner le logis de son exil. Brève rencontre, inattendue et sans suite, et hors de nos préoccupations du moment à Micheline et à moi, quoique, quelques mois auparavant, j'étais invité au palais à Kaboul, où j'avais remis au souverain, en mains propres, ma thèse de doctorat munie d'une respectueuse dédicace. Ladite thèse fut retrouvée peu de temps après lors de l'occupation du palais par les auteurs du coup d'État du 17 juillet 1973, ce qui me valut d'inévitables moqueries de la part d'amis révolutionnaires, lors d'un retour à Kaboul quelques mois plus tard. Revenons à notre rencontre avec l'ex-roi Zaher ; l'échange porta, comme on pourrait s'y attendre, sur les événements récents à Kaboul à la suite desquels le roi Zaher, déposé par son cousin et beau-frère Daoud, se trouvait en exil à Rome. La conversation dévia aussi sur le décès récent – en mai 1974 – du cardinal Daniélou en d'étranges circonstances. Le cardinal avait été le condisciple du jeune Zaher au lycée Janson-de-Sailly. La Via Nazionale fut ainsi, pour un instant, le point de contact entre l'Afghanistan dont il vient d'être banni et le 17^e arrondissement de Paris, où le cardinal était mort subitement.

Et il y a des rencontres qui n'en sont pas, juste un simulacre. Je ne parle pas des rencontres organisées avec les « indigènes », parfois appelés « autochtones », en Nouvelle-Guinée ou au Botswana, en Laponie ou ailleurs, par des agences offrant des voyages pour aventuriers en vacances avec risques contrôlés, mais de celles qui se présentent dans les hauts-lieux du tourisme. Ces derniers, à la fois distants en kilomètres, exotiques et très visités, cachent souvent, derrière le décor, des domaines occultés et des droits humains problématiques. À Ispahan, par exemple, dans les allées ombreuses des bazars ou aux abords des mosquées belles à

couper le souffle, ou encore dans les jardins enchanteurs des palais kadjars, des jeunes gens et surtout des jeunes filles enveloppées d'un châle noir se pressent autour de nous, avides d'échanger, s'adressant à nous à l'aide de quelques phrases en anglais appris au lycée. Ces contacts se limitent à des questions sur l'origine du visiteur et de propos sur la beauté des lieux. Puis viennent les pieux mensonges: promesses de relation à poursuivre, d'envoi de photos... Ces croisements, ces contacts fragiles appartiennent au folklore du voyage, plus qu'à la découverte d'une «humanité» lointaine.

Références

AUGÉ Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.

AUGÉ Marc, *Pour une anthropologie de la mobilité*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2009.

CENTLIVRES Pierre, CENTLIVRES-DEMONT Micheline, *Revoir Kaboul. Chemins d'été, chemins d'hiver entre l'Oxus et l'Indus*, Genève, Zoé, 2007.

MAILLART Ella, *La voie cruelle*, Genève et Paris, Éditions Jeheber, 1952.

Note finale

Je remercie Christophe Dufour, ancien directeur du Musée d'histoire naturelle de Neuchâtel (Suisse), et Blaise Zaugg, ichtyologue, d'avoir bien voulu procéder aux identifications des poissons figurant sur les cartes postales du 1^{er} Avril (chapitre 1).

Mes remerciements vont aussi à André Schneider, professeur émérite de langue et de littérature latines de l'Université de Neuchâtel pour l'aide qu'il m'a apportée à la traduction des fragments de textes latins du chapitre 3 (La Grande Guerre en cartes postales) et du chapitre 4 (Les menus d'Émilienne).

Je dois à ma femme Micheline une très vive gratitude pour ses conseils et ses suggestions et pour l'aide qu'elle m'a apportée dans la mise en forme de ce petit livre.

Neuchâtel, février 2024

Les principaux ouvrages de Pierre Centlivres :

Un bazar d'Asie Centrale. Forme et organisation du bazar de Tâshqurghân (Afghanistan), Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 1972.

Chroniques afghanes, 1965-1993, Paris/Amsterdam, Éditions des Archives contemporaines, 1998.

Les Bouddhas d'Afghanistan, Lausanne, Éd. Favre, 2001.

À seconde vue. Thèmes en anthropologie, Gollion, Infolio, 2009.

Les principaux ouvrages avec Micheline Centlivres-Demont :

Et si on parlait de l'Afghanistan? Terrains et textes 1964-1980, Neuchâtel; Paris, Éditions de l'Institut d'ethnologie; Maison des sciences de l'homme, 1988.

Imageries populaires en islam, Genève, Georg, 1997.

Portraits d'Afghanistan, Paris, Adam Biro, 2002.

Revoir Kaboul. Chemins d'été, chemins d'hiver entre l'Oxus et l'Indus, 1972-2005, Genève, Éditions Zoé, 2007. (Prix littéraire Asie 2007, décerné par l'Association des Écrivains de langue française)

Afghanistan on the Threshold of the 21st Century. Three Essays on Culture and Society, Princeton, Markus Wiener Publishers, 2010.

Table des matières

En apparence, sans importance	7
Cartes postales du 1^{er} Avril	
L'ordinaire et l'insignifiant.....	13
Recto/verso.....	22
Des variantes à l'infini.....	26
Anthologie.....	34
Conclusion.....	35
Les voyages de Nelly Dorne	39
La Grande Guerre en cartes postales (1914-1918)	
France – Allemagne – Suisse	61
La guerre racontée à ma fille.....	79
La Grande Guerre: côté allemand	84
La Grande Guerre: côté suisse.....	90
Les menus d'Émilienne	95
Pages de garde	115
Rencontres au bord de la route	147
Note finale.....	157

Achévé d'imprimer

En septembre 2024

Pour le compte des Éditions Livreo-Alphil

Responsable de production : Rachel Maeder

Qu'apprend-t-on du monde à travers un trou de serrure, le grillage d'une burqa ou lors d'une rencontre de hasard ? Des fragments d'existence peut-être. Ces fragments peuvent être des cartes postales, des menus de fêtes, des notes manuscrites en marge d'un livre... Ils peuvent nous mettre sur la voie d'une parcelle de vie, être une ouverture sur un ailleurs. Ils nous donnent accès à l'intelligence de trajectoires différentes des nôtres et leur étude est l'occasion d'excursions hors de nos chemins battus. Alors le hors programme se mue en producteur de sens, à la fois inattendu et essentiel.

Pierre Centlivres est professeur émérite de l'Université de Neuchâtel (Suisse). Il y a été, de 1974 à 1998, à la tête de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel où il a créé la collection « Recherches et Travaux de l'Institut d'ethnologie », aujourd'hui « Ethnographies » (Éditions Alphil), ainsi que la série « Ethnoscope ».

Avec sa femme, Micheline Centlivres-Demont, il a effectué des recherches en Afghanistan, au Pakistan et en Suisse.

ISBN 978-2-88950-269-1



9 782889 502691